Tome XXV. N° 6. PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 Juin 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le roman de François Villon (1)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XIII

Les jours suivant les jours avec lenteur, avec accablement, s'écoulèrent entre ce soir de la Fête-Dieu qui valut à François d'être arrêté pour homicide et ce matin d'hiver qu'il regagne Paris après sept mois de vie errante par les chemins, les bois, les bourgs, et la grande solitude des champs. François était déguenillé. Plus sec et noir qu'un bohémien, les yeux creux, la bouche marquée d'une vilaine cicatrice, il avait sous ses loques une tournure inquiétante et quelque chose dans le regard de fuyant et d'obscur qui laissait impression.

Ah! qu'il nourrissait donc de haine pour les geôliers, les sergents, messieurs les examinateurs et le bourreau qui, brutalement, l'avait lié et mis à la torture! Il les abominait. Il se rappelait les souffrances qu'il avait endurées par eux au Châtelet, après le meurtre de Sermoise, et ses angoisses, ses sueurs d'agonie alors qu'il avait fait appel

 — Voir *la Revue universelle* des 15 avril, 1er et 15 mai, 1er juin 1926.

au Parlement et attendu, plus mort que vif, que Robert d'Estouteville eût empêché qu'il fût pendu et obtenu — par grâce — en sa faveur, un arrêt d'expulsion. François était passé à deux doigts de la corde. Il le savait. Il en avait encore la chair transie et, cependant, loin de se corriger, il s'était endurci dans le mal et n'y voulait plus renoncer.

Colin, qu'il avait vu au moment de quitter Paris et avec qui il avait fait la paix, s'était montré bon prince. A Bourg-la-Reine, il l'avait adressé chez un certain barbier, Perrot Girard, qui, sur sa recommandation, l'avait soigné et hébergé puis s'était contenté, au paiement, de répondre qu'étant en compte avec Colin, François ne devait rien. Ce brave homme avait fort étonné le poète, mais comme il recevait pas mal d'individus douteux qui, toutes les nuits, affluaient de Paris en désordre, François n'insista pas et trouva presque naturel que, survenant un soir à l'improviste, Piez Blans le vînt chercher, par ordre de Colin, pour le mener sur la route d'Orléans jusqu'à un croisement où ils se séparèrent. Piez-Blans, qui avait cheminé sans desserrer les dents, dit alors au poète qu'en tirant sur la droite, il arriverait à une abbaye où le vivre, le couvert et le reste lui seraient assurés. C'était l'abbaye de Pourras : et non seulement François y fut logé mais l'abbesse le fêta et le retint près d'un grand mois. Passé ce temps, François, qui s'ennuyait, retourna seul à Bourg-la-Reine ; il avait appris que Colin faisait chez le barbier de brusques apparitions. Là, François vit Colin, le supplia de s'employer auprès de Marthe afin qu'on levât l'interdit dont il était frappé et, à diverses reprises, Colin, qui avait l'air préoccupé, put affirmer que la jeune fille agissait dans ce sens et pensait obtenir des lettres de rémission. Mais il fallait attendre et François, dépourvu d'argent, dut en emprunter à Colin et à Perrot Girard qui le mêlèrent à leurs combinaisons.

« Ai-je le choix? » disait le poète, quand il rentrait fourbu, à l'aube, et songeait à son compagnon. Celui-ci l'entraînait sur les routes, et souvent, le postant à certains carrefours, lui faisait faire le guet. A Rueil, François se rendit compte que toute espèce de gueux, dirigés par Colin, étaient fort mécontents. Dans des carrières, des hommes armés le huaient, le pressaient d'agir. Colin s'entretenait avec leurs capitaines, des heures entières, puis s'éloignant par les

labours, il sacrait comme un mécréant. Tantôt à pied, tantôt monté sur des chevaux que fournissait Perrot Girard, les deux amis battaient tout le pays et c'était, où ils se rendaient, de violentes discussions, jusqu'à ce qu'un matin Piez-Blans vint en personne à Bourg-la-Reine jurer qu'il ne marcherait pas. Il était irrité qu'on eût perdu du temps et se fâcha si fort qu'il convainquit deux hideux personnages qui assistaient à l'entretien et voulaient à tout prix faire avancer leurs bandes, massées près de Paris.

— Qu'y a-t-il? s'informait craintivement François.

Or Colin ne répondait pas. Nuit et jour, il était à l'œuvre, parant au plus pressé et empêchant qu'on risquât l'aventure, car elle était perdue. Des nouvelles qui venaient de Dijon le mettaient dans des fureurs abominables. Il brisait tout autour de lui, s'en allait, suivi de François qui l'escortait jusqu'à Paris, revenait le jour même, se dépensait de mille façons. Dans leur jargon, il haranguait quelquefois en pleins champs des groupes d'individus, leur faisait rebrousser chemin, les contraignait à disparaître, ou bien les conduisant en vue de quelque humble village, il leur faisait donner l'assaut. Cela lui permettait alors de repousser plus loin ces gens horribles, vers Orléans, vers Chartres, où, disait-il, ils n'avaient qu'à paraître pour piller les hameaux et les bourgs, brûler les fermes et s'installer en maîtres. François en était ébaubi. Il entendait maintenant le langage de Colin, le parlait presque couramment et y faisait de grands progrès.

— Hé, lui disait parfois Colin, tu t'apprends à cette vie !

— Mais elle me pèse.

— Non pas, ripostait-il, ensuite tu te rattraperas.

Peu après, par la force des choses, François prit part à des agressions dans les bois, à plusieurs vols à main armée et à diverses autres petites affaires qui lui furent profitables. Mais Paris lui manquait. Posté des jours entiers sur une hauteur d'où il pouvait à l'aise contempler les clochers et les murs de la ville, il se dépérissait. Le pâle soleil d'octobre qui frappait l'ardoise des toitures, les faisait luire, et François estimait que là-bas seulement, sous ces toits qu'il apercevait, la vie avait toute sa saveur, sa joie, son plein rayonnement, puis il tombait dans une âpre mélancolie, car il pensait à Marthe et se disait qu'elle n'était pas pressée.

Ce fut elle, cependant la première, qu'il alla voir, ce matin de janvier afin de la remercier, et Marthe, d'abord, ne le reconnut pas. Il était si changé qu'elle demeura saisie et dut prendre sur elle pour lui parler et le prier de l'excuser.

— Bah! dit François, avec un feint détachement, j'ai eu du mal, mais grâce à vous, me voici de retour.

— Robert d'Estouteville m'a aidée, lui apprit Marthe. Vous savez, il est bon homme au fond.

— Je sais. Il m'a déjà sauvé la peau.

— Pauvre François!

— Cela dépend.

— Oh! fit la jeune fille, je préfère vous l'entendre dire.

— Et Pernet de la Barre?

— Il va très bien.

Ils se regardèrent en silence, n'osant ni l'un ni l'autre faire allusion à une tierce personne qui était Catherine. Mais au moment où François la saluait, Marthe fit à voix basse :

— Elle est très malheureuse.

— Je voudrais, répliqua François, qu'elle le fût davantage.

— On ne la reçoit plus nulle part, reprit la jeune fille, car elle commet les pires folies. Depuis Sermoise, sait-elle seulement le nombre de ses amants?

François pâlit légèrement et sa voix devint rauque pour railler.

— Tant que cela?

— Mais oui, et ce qui gâte tout est qu'elle se fait payer. Ah! voyez-vous, sans cette triste querelle...

— Mais Sermoise m'a cherché.

— Bien sûr, dit Marthe.

Alors, François, la regardant, déclara :

— Je ne regrette rien.

Et parce que Marthe, troublée par l'accent qu'il venait d'avoir, gardait les yeux fixés sur lui, il récita ces vers où il criait sa plainte :

Faulse beauté qui tant me couste chier
Rude en effet, ypocrite doulceur
Amour dure, plus que fer, à maschier;

— Oh! reprocha doucement la jeune fille.

Mais François continuait :

Mieux m'eust valu avoir été cherchier
Ailleurs secours...

— Où donc, ailleurs? fit Marthe étourdiment.

François voulut poursuivre.

— Non. Dites-moi où? insista-t-elle. Pourquoi ne pas répondre?

— Près de vous, dit François. Et pourtant cela n'est pas possible.

Marthe se tut.

— Pardonnez-moi, fit-il amèrement. Je perds l'esprit.

— Et moi, murmura Marthe après un long moment où elle se tint immobile devant lui, je suis peinée de vous entendre.

Elle secoua la tête puis, s'écartant pensivement, alla s'asseoir dans un coin de la chambre tandis qu'il la quittait.

Dans la rue, marchant à grands pas et se reprochant cet aveu qu'il n'avait pas pu refouler, François se traita d'imbécile car ses chausses boueuses, sa robe usée et déchirée, ajoutaient à sa mine piteuse et il dut convenir qu'il avait mal choisi le jour. Il était irrité de sa stupidité et, en même temps, il en voulait à Marthe. Ne comprenait-elle pas qu'il eût cédé à l'émotion de la revoir? Cela le consternait, l'obligeait à se dire que la jeune fille n'avait pour lui aucun goût véritable, qu'enfin elle était, comme les autres, sensible aux apparences et tout à fait indigne que quelqu'un pût l'aimer. À sa place, Catherine n'eût point montré plus de froideur. Du moins, il le croyait ou il essayait de le croire. Pourtant Catherine n'avait jamais été tendre pour François, mais à mesure qu'il se tournait vers elle, le poète lui prêtait les sentiments qu'il n'avait pas trouvés chez Marthe et il en ressentait une cruelle déception.

C'est alors, à hauteur de *la Mule*, rue Saint-Jacques, qu'il aperçut Régnier de Montigny et, troublé, s'arrêta.

— Régnier! appela-t-il d'un ton dolent. Es-tu toujours fâché?

Régnier ouvrit les bras et François s'y précipitant le tint étroitement serré comme son meilleur ami.

— J'ai appris par Colin, dit à la fin Régnier, ce que tu étais devenu.

— Oui, dit François, il le fallait.

— Bien sûr, grogna Régnier. Nous sommes nombreux dans le même cas et nous n'y pouvons rien.

— Mais je ne me plains pas, dit François. Sans Colin, j'étais perdu. Je lui dois d'être un homme.

— Et moi, d'avoir été jusqu'à Dijon m'instruire, gouailla Régnier dont le visage brusquement s'assombrit.

— Tu le regrettes?

— Cela va mal, répondit-il. Là-bas, j'étais logé chez Jaquot de la Mer, parmi les Coquillards et tout a bien été durant que j'y vivais. Ha ! François. Ce Jaquot est extraordinaire. De tous côtés, qui veut vendre des chevaux volés à Salins, des tissus, de l'argenterie, n'importe quoi, s'adresse à lui.

— Des chevaux?

— Mais certainement. Ce frère-là n'est jamais embarrassé. Il a des acheteurs pour tout, au prix de gros, tu penses, et jamais rien, pas ça, pas un embêtement... Tu lui amènes ta marchandise : il te loge chez lui le temps de l'écouler puis il te file ton caire.

— Ça, fit François, c'est quelqu'un.

— En outre, expliqua vivement Régnier qui entraîna le poète vers les ponts, il a dans plusieurs villes, voire à Paris, des recéleurs chez qui tu peux aller en te faisant connaître. Christophe Turgis, Leclerc, Jacquet le Grand... As-tu déjà entendu ces noms-là?

— Pas une fois.

— Cela vaut mieux. Et cependant, reprit Régnier, Jacquet le Grand m'a bien payé un gros ciboire et deux burettes d'argent dont je désirais me défaire. Il m'a rendu service.

— Mais pourquoi n'es-tu pas content?

— Non. Rien. C'est autre chose, fit sourdement Régnier.

— Quoi?

Régnier parut se consulter, puis il hocha la tête, regarda durement François, puis, lui tendant la main :

— Adieu ! murmura-t-il. Colin probablement te mettra au courant. Moi, je ne puis parler. Tu sais où le trouver?

— Il m'a donné l'adresse.

— Eh bien, viens donc un de ces soirs.

Et il quitta François car il allait de l'autre côté de l'eau et François, tout songeur, monta vers Saint-Benoît.

Cette rencontre l'avait réconforté au point que sa visite à Marthe ne lui semblait plus qu'une histoire lointaine et que, poussant la porte de son bon oncle, il entra dans la salle à manger et dit, en appelant :

— Bonjour! C'est moi.

Huguette, qui préparait la table, se récria :

— Maître François!

— Oui-da! Et mon oncle?

— Il va rentrer pour déjeuner, fit la servante. Mais que vous voilà noir et mal vêtu, Seigneur Jésus! Montez vite vous changer!

— Tout à l'heure, répondit François.

Il s'approcha du feu et se chauffa, debout, les semelles à la braise et observant d'un air contraint cette pièce aux dalles luisantes qu'il s'attendait à ne plus reconnaître.

— Donne à boire, dit-il alors. J'ai soif.

Huguette le servit, puis elle le vit, après avoir vidé son verre, s'essuyer grossièrement la bouche du revers de sa manche, s'étirer, gagner lentement les degrés qui menaient à l'étage, disparaître, et elle gémit :

— Hélas, mon Dieu!

Un pas, là-haut, résonna sourdement. Huguette, un moment, prit peur, car elle était si peu préparée au retour de François qu'elle ne savait quoi en penser. Dans la chambre, cependant, les allées et venues du poète cessèrent. Huguette prêta l'oreille. Elle entendit un ronflement et sa peur, stupidement, augmenta.

— Eh bien, lui jeta maître Guillaume qui la surprit, près de la cheminée, abîmée dans ses réflexions. Huguette!

Elle dit, au prix d'un grand effort :

— Maître François est arrivé!

— François?

— Oui. Il a bu, puis il a monté... et il dort.

— Le pauvre enfant! s'écria le chapelain. Vite, voyons! Mets un couvert de plus. Je vais le réveiller.

— A mon avis, déclara la servante, vous feriez mieux de le laisser en paix. Il est si las, que c'est pitié, maître Guillaume! Croyez-moi. De le voir, là, devant moi, j'en suis encore émue.

— Et qu'a-t-il dit?

— Rien.

— Comment, rien?

— Non, il a demandé après vous, sèchement, sans insister, sans s'intéresser à quoi que ce soit...

— Et... c'est tout?

— C'est tout, grogna Huguette.

François dormit jusqu'à la nuit d'un lourd sommeil et quand il s'éveilla, maître Guillaume était à son chevet.

— Ah! fit-il, interdit... mon oncle!

Mais maître Guillaume, l'embrassant, répondit :

— Là, mon petit... mon petit... Ne parle pas... Huguette va te monter la collation... Non, non. Reste au lit. Repose-toi. Es-tu content de te retrouver dans ta chambre? Attends... je te ferai du feu, moi-même. Ne bouge pas. Je te défends de te lever surtout.

— Pourquoi?

— Tu es si maigre! soupira le chapelain qui sentait les yeux lui piquer.

— Oui, la peau et les os.

— Et ta déchirure à la bouche, en souffres-tu?

— Point, dit François.

Il s'assit dans le lit, plus touché qu'il ne le laissait paraître, murmura faiblement :

— Vous aussi, maître Guillaume, vous n'avez plus votre bonne mine.

— Que me dis-tu?

— Oh! plus du tout. Je le vois bien...

— Allons donc!

— Et ma mère? s'informa François.

— J'irai la prévenir, fit aussitôt le chapelain, ravi de parler d'autre chose, car elle aurait, en te voyant, un choc qui pourrait l'emporter... Elle a vieilli, mais elle résiste, elle a eu du courage.

— Je vous remercie, dit François.

Il ferma les paupières, puis, quand le bois flamba et pétilla dans l'âtre, les rouvrit, considéra maître Guillaume, puis se mit à pleurer.

— Allons, François! reprocha le chapelain. Mon enfant!

François ne pouvait retenir ses larmes et elles coulaient sur son pauvre visage sans qu'il les essuyât. Il pleurait toutes ses peines et toutes ses hontes et, plus faible qu'une femme, s'abandonnait. Savait-il d'où lui était venu ce ridicule attendrissement? Il ne cherchait pas. Cela le détendait, après tant de maux supportés sans se plaindre, l'apaisait, lui faisait du bien, et maître Guillaume quitta la chambre pour ne pas le gêner.

— Il ira mieux ensuite, pensait l'excellent homme.

Et, appelant Huguette, il descendit les marches quand,

au bout d'un quart d'heure, François, tout habillé, le rejoignit et dit :

— Qu'Huguette ne se dérange pas. Je vais dîner en bas.

Maître Guillaume n'insista point. Il regarda François se mettre à table et, lorsqu'il eut mangé, attendit en silence qu'il se levât pour demander :

— Où vas-tu par ce mauvais temps? Ne préfères-tu point demeurer avec moi?

— Il faut que j'aille, fit rudement François.

Dehors, une bise glacée soufflait, mais le poète ne s'en soucia point. Il traversa la Seine, gagna le haut de la rue Saint-Denis, prit à droite son chemin et, frappant à une porte, appela Colin et Montigny, qui l'attendaient, l'accueillirent, puis sortirent avec lui, dans la rue.

— Où va-t-on? demanda Régnier.

La rue Michel-le-Comte, avec ses cinq ou six tavernes mal fréquentées, proposait ses plaisirs.

— Là! dit François.

Il franchit un seuil bas et humide et s'avançant avec ses deux amis dans une salle où des fillettes aussitôt accoururent, s'installa à une table et commanda des pots. Une des fillettes se récria :

— Je veux mourir s'il ne me connaît plus.

— Quoi donc?

— Mais c'est Marion, fit Colin.

— Oui, Marion! dut constater François. Du diable, si je te savais là!

— Depuis deux ans, expliqua-t-elle, en s'asseyant près de lui. Hé! hé! tu as fondu!

— Et toi?

— Tu vois, grosse mais ferme, dit gaiement Marion.

— Et toujours à bien boire?

— Toujours.

— Tu as raison, l'approuva-t-il, et il emplit les verres.

Pendant plusieurs semaines, François vécut sans se priver de rien. Il couchait rue Michel-le-Comte, et le jour s'en allait à *la Pomme* où il jouait aux dés. Sa gaieté lui revint. Comme il gagnait, partout il avait des amis, et souvent, dans la rue, — quand il passait et lorgnait les marchandes, — celles-ci riaient de ce qu'il eût si peu de mine mais disaient derrière lui :

— Maître François Villon vous lorgne, ma commère, prenez garde!

— Ce n'est pas moi, c'est vous.

Et lui, qui entendait quelquefois leurs propos, se retournait et déclarait d'un air gaillard :

— Mais, toutes deux!

Malgré ses succès, il songeait à Catherine. Pourtant, il ne l'aimait pas. Il la détestait. Elle lui était odieuse. Quoi! lui, François Villon, il avait pu se laisser prendre par cette beauté au nez tordu, sèche et prétentieuse! A d'autres! C'était fini! Il avait fait son temps et n'était pas dispos à le recommencer. Non. Non. Bien au contraire et si, par quelque hasard, il rencontrait Catherine, elle s'en apercevrait. Elle verrait que tout était mort de cet amour grotesque qu'elle avait inspiré, bafoué, repoussé. Il faudrait qu'elle le vît et qu'à la fin du compte elle constatât que les rôles étaient changés.

Or François n'avait pas prévu l'astuce de cette femme. Il la croisa quelques mois plus tard, aux Innocents, et fut tout étonné qu'elle ne se troublât point. Noël Jolis l'accompagnait. Il salua François qui répondit sans que Catherine parût le remarquer. Alors, il s'arrêta, vexé, parmi les tombes, suivit des yeux le couple et brusquement sentit la colère le gagner.

— C'est trop, murmura-t-il.

En quelques bonds, il rattrapa Catherine, la dépassa, fit demi-tour, et se trouvant sur son chemin, la regarda venir.

— Quoi! dit-il méchamment, comme elle se reculait en s'appuyant contre Noël Jolis, que craignez-vous?

Elle devint pâle.

François reprit :

— C'est bien peu me connaître.

— Allez-vous-en! fit Catherine.

François s'étant trop approché, elle eut un rire d'une suprême insolence, puis le toisant, elle dit en détachant les mots :

— Sermoise ne vous suffit donc pas?

— Oh! fit François, depuis Sermoise il en a passé d'autres.

— Vraiment?

— Il paraît, riposta-t-il en s'emportant. Six ouvriers en font plus qu'un. Quant à ce gentil damoiseau, et il montra Noël Jolis, il est sans doute en supplément?

— Mais, dit le jeune garçon, de quoi vous mêlez-vous?

— *Primo*, gronda François, de ce qui me convient. *Secundo*, de certains bruits qui courent au sujet de la très noble Catherine de Vausselles et du commerce...

— Assez! coupa Catherine. Cela ne vous regarde pas.

— *Tertio*...

— Oh! mais vous tairez-vous? Je vous ferai rosser.

— Et par qui?

— Vous le saurez! s'écria Catherine qui, apercevant dans la foule assemblée autour d'eux un sergent, l'appela.

— Continuez! Où donc en étiez-vous?

— A ceci, débita imprudemment François, que, du temps de Sermoise, vous auriez pu me prévenir. J'aurais trouvé l'argent dont vous vous faites payer et cet excellent prêtre serait encore en vie.

— Vous entendez? fit Catherine au sergent qui s'était avancé. Il ne cesse de m'injurier. Prenez-le. Je déposerai une plainte.

François eut un ricanement.

— Allons! dit le sergent.

— Oh! fit François, je vous suis. Nous nous expliquerons.

Noël Jolis plaça son mot :

— Et vous serez battu, affirma-t-il. Battu, tout nu. C'est bien là le moins.

— Comment, battu?

— A coups de verges!

François se retourna, furieux, et voulut empoigner l'écervelé qui lui échauffait les oreilles, mais le sergent l'en empêcha.

— Devant! ordonna-t-il. Oui ou non, m'avez-vous compris?

Et il poussa brutalement François, car il perdait patience et sentait, dans la foule, une sourde hostilité.

XIV

En toute autre circonstance, cette ridicule histoire eût probablement fait scandale auprès des amis de François et diminué son prestige, mais Colin et Régnier s'occupèrent peu qu'il fût fessé sous les fenêtres de Catherine. Ils avaient de plus sombres soucis.

— A Dijon, commença Colin, depuis que Régnier est

rentré, Regnault Daubourg, carrier du duc de Bourgogne et cependant de la Coquille, a été mis à la question.

— Il a parlé?

— Il a tout raconté, dit Régnier.

— Puis Perronnet, chez lequel on jouait la nuit, a révélé les noms des compagnons.

Régnier gémit :

— Quand une maille se rompt au filet...

— Non, le reprit Colin de sa voix dure. On la noue et elle tient.

— Combien de temps?

— Tais-toi, lui cria-t-il. Si tu faiblis, tu peux partir.

— Partir ! Partir ! Et où irais-je?

François parut fort ébranlé.

— Mais Jaquot de la Mer? demanda-t-il.

— Jaquot? Non. Pas encore.

— Tout n'est donc point perdu?

— Je le crois, dit Colin. A nous trois, — et il insista sur le *trois*, — il suffit de ne point lâcher. Acceptes-tu?

— Oui, dit François.

Alors Colin leur expliqua qu'ils n'avaient, pour l'instant, rien à craindre et que, probablement, l'affaire des Coquillards ne rebondirait pas. Jean Rabustel, le procureur-syndic de la ville de Dijon, avait assez à s'occuper sur place sans étendre son enquête à Paris. Voilà un an qu'il y peinait. On pouvait conclure.

— Cela dépend, interrompit Régnier. Il a peut-être voulu se renseigner à fond.

En effet, coup sur coup, par une maudite coïncidence avec diverses arrestations opérées à Saumur, à Langres, à Orléans, les recéleurs dont Montigny avait révélé l'existence à François furent saisis et jetés en prison. Christophe Turgis, seul, échappa. On trouva chez lui un matériel de faux monnayeur et certains documents qui aidèrent la justice à s'emparer d'individus que Colin connaissait mais qui ne le trahirent point. Il ne fut donc pas personnellement inquiété, quoique, de tous côtés, sur de simples dénonciations, des gens qu'on n'eût point soupçonnés d'appartenir à la Coquille fussent appréhendés et mis à la torture. Des fillettes, que l'on enferma en grand nombre dans les basses-fosses du Châtelet, contèrent sans peine ce qu'elles savaient. On les crut sur parole, on nota leurs dépositions, puis on

les relâcha, à condition qu'elles informassent la police de ce qu'elles apprendraient, et aucun des amis de François, ni lui-même ne se sentirent plus en sécurité.

C'était le résultat du procès de Dijon, où Rabustel annonçait glorieusement qu'un tel avait été pendu et étranglé, trois autres bouillis vivants dans une chaudière, les derniers jetés en un puits. Jaquot de la Mer n'avait pu lui-même échapper au sort commun. Il fut traîné aux fourches de la ville et livré au bourreau, et quand la nouvelle de sa mort arriva à Régnier, celui-ci s'affola et changea de logis le jour même, tant il se sentait menacé.

— Garde-toi! dit-il à François. Si Jaquot de la Mer a payé, rien ne nous sauvera.

Quitter Paris devenait inutile. N'avait-on point saisi, à Sens, Christophe Turgis qu'on croyait hors d'affaire? C'était abominable. On le prendrait, lui, François et les autres, on les supplicierait. Ils devaient s'y attendre et lorsque, quelquefois, Colin essayait de le contredire, il répondait avec terreur :

— A quoi bon nous leurrer! Je sais quelle fin sera la nôtre.

Puis à voix basse, il récitait ces vers que leur ami avait écrits :

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cuers contre nous endurcis
Car de pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair que trop avons nourrie,
Elle est pieca devorée et pourrie
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre.

— Il sera temps alors, lui répliquait Colin. Voyons! Tu me fais honte.

— Non. Laisse!

— Régnier, disait François. Ces vers ne concernaient que moi. Et, regarde, ils ne m'ont pas mené à Montfaucon.

— Peut-être!

— Allons donc!

François, pourtant, n'était guère rassuré. Le sinistre pro-

fil de la justice de Montfaucon où, tels qu'il les avait décrits, les camarades de corde se balancent, « puis ça, puis là comme le vent varie », lui inspirait de funèbres réflexions. Quoi qu'il tentât pour raffermir le courage de Régnier, il se disait qu'on n'échappe pas deux fois au sort. Il avait peur. Il flairait une présence hostile autour de lui, sournoise, indéfinissable et chaque jour, plus sourdement, se surprenait à la repousser comme, en rêve, ces apparitions sans forme et sans visage qui se meuvent avec vous. Était-ce un avertissement? Il n'osait se le demander. La nuit, à tout moment, il se réveillait en sursaut, appelait, voulait fuir, tremblait, claquait des dents et quand, à bout de forces, au petit jour, il s'endormait, le noir sommeil où il sombrait lui laissait un affreux souvenir, profond, obscur, tenace, dont il demeurait anxieux.

Cependant, vers l'hiver, l'affaire des Coquillards sembla se ralentir et l'on cessa, durant qu'on l'instruisait en haute justice, de tourmenter personne. Elle constituait un dossier formidable que les indications parvenues de Dijon sur le langage, les fonctions et les crimes dont chacun des prévenus devait répondre devant les examinateurs compliquaient exagérément. Régnier de Montigny ne dut qu'à cet amas de paperasses, de rôles, d'actes, d'écritures dont les greffiers étaient littéralement submergés, de se croire un moment la vie sauve et quoique son nom figurât parmi quantité d'autres portant de la main même du procureur la mention du supplice dont ils avaient péri, on le laissa en paix. Il ignorait qu'il fût si nettement désigné et se prenant à espérer en il n'eût pas pu dire quelle providence, on le revit dehors avec François et Colin de Cayeux, dans les tavernes, jouant comme autrefois aux dés, à la marelle, trichant, riant et s'enivrant.

Un soir qu'il arrivait très tard au rendez-vous, avec une mine étrange, Colin le prit à part et demanda ce qu'il avait.

— Sortons, lui dit Régnier.

Colin héla François et, dans la rue, ils aperçurent un petit homme chétif qui attendait et que Régnier leur présenta. C'était un nommé Petit Jehan, crocheteur de la plus grande adresse, malgré son air chafouin, sa jaque trop large et ses cheveux d'un blond fadasse qui lui encadraient la figure et pendaient raides comme de la paille. Régnier

l'avait connu autrefois, à Dijon, chez Jaquot de la Mer.

— Bon, fit Colin.

Ils partirent lentement tous les quatre et se rendirent sans plus parler à l'hôtel de Colin où Petit Jehan exhiba des crochets de toute espèce, des gros, des courts, des longs, des minces, que Régnier, Colin et François se passaient en les examinant.

— Eh bien! questionna Régnier, nous mettons-nous d'accord?

— C'est selon, répondit Colin. Il faut d'abord savoir où s'adresser.

Petit Jehan eut un rire qui découvrit ses dents pourries et demanda :

— Est-il vrai qu'en la sacristie, au collège de Navarre, se trouve bien plein le coffre de la communauté?

— Oui, dit François, au fond du revestiaire.

— Est-il également vrai, poursuivit-il, qu'en outre du portail de la rue de la Montagne, d'autres issues sont praticables?

— Passé dix heures, certifia le poète, comme on voudra. Mais si vous m'en croyez, le mieux est de sauter les murs. Par la maison de maître Robert de Saint-Simon, qui borde le collège, ils sont moins hauts.

Petit Jehan lui frappa sur l'épaule.

— Allons, dit-il, tu es un homme.

— Mais, naturellement, fit Colin. Si bon crocheteur que tu sois, Petit Jehan, François t'en remontrerait pour l'adresse.

— Hé! je le vois.

— Laisse-le débrouiller. Avant cinq jours, tout sera prêt.

— Sans doute, dit doucement François. A condition que l'on m'accorde quelqu'un pour aider à la tâche.

— Qui donc?

— Tabarie.

— Ce gros poupard?

Régnier prit la parole :

— S'il accepte, pourquoi pas?

Puis, revenant à son idée :

— Il faut lui faire un prix.

— Eh! dit Colin. Tabarie, j'en conviens, peut nous servir à préparer l'affaire, mais ensuite il n'est bon à rien.

— Aussi, son gain sera celui que nous déciderons, fit nettement François. Vingt écus?

— Tu rêves! Cinq.

— Il ne marchera pas.

— Dix écus, proposa Régnier. Et encore! A condition qu'on soit servi! Qu'est-ce que vous en pensez, les autres?

— On peut toujours promettre.

— Ça va pour dix?

— Entre nous, fit Colin, qu'est-ce qu'on risque? Si l'affaire est bonne, on les lui lâche.

— Et autrement?

— Autrement, on verra, conclut le fils du serrurier.

Le soir convenu, ils dînèrent à *la Mule*, rue Saint-Jacques, et attendirent dix heures sans trop boire ni se faire remarquer, puis, comme c'était veille de Noël, ils déclarèrent qu'ils allaient se coucher en prévision de la fête du lendemain. Dehors un froid très vif leur cingla le visage et le bruit de leurs pas résonnait de telle sorte sur la terre gelée qu'ils en furent ennuyés, mais bientôt ils n'y pensèrent plus. Du haut du mur où il était monté et dirigeait l'opération, Colin laissa couler une corde qu'il fixa par un gros crampon, puis, au commandement, l'un après l'autre, il fit descendre ses trois complices qu'il rejoignit.

La corde pendait dans la cour du collège et, de l'autre côté, un râtelier dont ils s'étaient servis pour se hisser jusqu'à la crête devait rester comme ils l'avaient placé, sous la garde de Tabarie.

— La lanterne? s'informa Colin.

— Moi, moi, fit Régnier à voix basse. Je l'ai.

— Alors, marche!

— Par ici, dit François.

Il les fit prendre sous le préau, de crainte qu'à traverser la cour on ne les vît des bâtiments qu'occupaient les élèves, puis approcher de la chapelle jusqu'à la porte que Petit Jehan força.

Une vague clarté régnait à l'intérieur, sous des arceaux trapus. Devant le maître-autel, Colin, saisissant la lanterne, l'alluma à la veilleuse qui brûlait jour et nuit dans un godet de verre, puis, rapidement, gagna la sacristie et inspecta les lieux.

— Au fond, à gauche, lui indiqua François.

C'était là, dans le bas d'un pilier. Un grand coffre, barré

de plusieurs bandes de fer, apparut, et Petit Jehan tirant un à un ses crochets, s'agenouilla pour être plus à son aise et examina la serrure.

— Hé! doucement! recommanda François.

Petit Jehan releva la tête, ricana et dit :

— Aye pas peur, mon garçon.

Puis il commença son travail, tandis qu'autour de lui, masquant la petite flamme de la lanterne, Colin, François et Montigny se tenaient attentifs et suivaient tous ses mouvements.

— Là! les prévint bientôt cet homme adroit, je l'ai.

Il tourna sans effort son rossignol, dont il accompagna le pène, tourna une seconde fois et hissant le couvercle en silence, il parut mécontent.

— Qu'y a-t-il? dit Colin qui se peucha. Ah! oui... un second coffre...

— A trois serrures, grogna Petit Jehan. Tête Dieu! cela va demander du temps.

— Combien?

— Au moins jusqu'à minuit.

A cet instant, l'horloge sonna dehors la demie de dix heures et François sursauta car ce bruit, qu'un grand déclic du mécanisme venait de déclancher, lui résonnait jusque dans la moelle des os.

— Va t'en dans la chapelle, lui ordonna Colin. Tu écouteras, puis Montigny ira te remplacer.

— Et si l'on vient?

— Laisse entrer, dit Colin, et tue.

François ne discuta pas l'ordre. Du moment qu'on le commandait, il cédait. D'ailleurs, à pareille heure, il était fort probable qu'il n'aurait point à intervenir, car un silence compact l'entourait et rien ne décelait la présence de Colin et de ses compagnons dans le fond de la sacristie. Lui-même, derrière la porte, n'avait point l'impression qu'il fût là. Il distinguait confusément des stalles, des bancs, des marches, des vitraux, des grilles dorées et le long des piliers les diverses stations d'un fastueux chemin de croix.

— L'horloge, pensa François, va sonner.

Elle sonna onze coups, qu'il compta, et qui, dans la cour du collège, tombèrent et retentirent. Enfin Régnier apparut.

— Où en est-on? questionna François. Ils l'ont ouvert?

— Pas encore, fit Régnier. Les serrures tiennent plus qu'on ne l'aurait cru.

— Et Colin?

— Il s'y est mis.

En effet, quand François s'approcha des deux hommes, ils étaient l'un et l'autre occupés, Colin à maintenir le couvercle et Petit Jehan, très calme, à crocheter la troisième des serrures qui résistait et lui donnait le plus grand mal.

— Ici... Tiens! viens ici, dit Colin à François, et appuye.

Lui-même, prenant la place de Petit Jehan, enfonça un nouveau crochet, très mince, le rejeta, tâta d'un autre, et son visage soudain s'illumina.

— Non? lui demanda Petit Jehan.

Colin cligna les yeux, sourit, et François qui sentait le pène se déplacer, avertit Petit Jehan.

— Va! va! fit alors celui-ci à Colin qui transpirait à grosses gouttes... Va! Courage!

— Cette fois! s'exclama Colin de sa voix rauque... Ah! tête Dieu!

Il écarta François, ouvrit le coffre et y plongeant à deux mains, en retira d'abord divers papiers, puis un sac de grosse toile.

— A nous, débita-t-il joyeux. *By god!* Nous le tenons.

François courut chercher Régnier puis, accroupis sur les carreaux, ils comptèrent l'argent. Chacun eut cent écus. C'était splendide. Cent écus d'or qu'ils emportèrent et sur lesquels ils décidèrent de payer Tabarie et d'avancer de quoi dîner le lendemain.

— Et le coffre? dit François.

Petit Jehan y rangea les papiers qui en étaient tombés, le ferma et, tous quatre détalèrent, pour se trouver quelques minutes plus tard de l'autre côté du mur, où Tabarie les attendait.

— Eh! bien? demanda-t-il.

Colin lui dit :

— Les manteaux? Où sont les manteaux? Fais vite. Et ce râtelier, là, contre le mur, quand vas-tu l'enlever?

— Mais... tout de suite...

— Carogne! gronda Colin.

Tabarie, se hâtant d'obéir, ôta le râtelier, le porta dans la maison où ils l'avaient découvert, puis revint avec les manteaux et questionna craintivement.

— Cela n'a pas été?

— Cela ne te regarde pas, lui répondit Colin.

— Hé, là !

— Non.

— Cependant, protesta Tabarie, qui redoutait qu'on ne lui remît pas sa part, j'ai bien le droit de m'informer.

Colin empoigna son couteau.

— Le droit? Quel droit? grommela-t-il.

Et s'approchant de Tabarie, sa lame basse, il lui conseilla brutalement de se taire et de le suivre s'il tenait à sa peau.

— Bien, bien, fit ce dernier.

En route, pourtant, Colin remit à Tabarie la somme qui lui avait été promise, et l'invitant le lendemain à dîner avec eux, il partit brusquement après l'ordre de chacun de se séparer par prudence et de rentrer chez soi.

Le lendemain fut un beau jour. François déjeuna à la table du chapelain et, dans l'après-midi, courut aux Cordeliers où sa mère le guettait. Il se montra d'humeur gaie et légère, et sans fournir d'explication, parla d'un grand voyage qu'il allait entreprendre durant deux ou trois mois. La vieille se récria, mais François, tout à son projet, la laissa dire et le soir même il informa maître Guillaume qu'il quitterait Paris.

— Ha, la bonne heur! lui dit le chapelain. Tu auras fait quelque sottise?

— Moi?

— Oui. Autrement, pourquoi t'en irais-tu?

François le regarda, secoua les épaules.

— Comme ça, fit-il...

— Mais, alors, tu es fou!

— Ah! ah! ah! ah! pouffa de rire François.

Il monta s'habiller chaudement, sortit, dîna de fort bel appétit puis s'ouvrit à Régnier de sa résolution.

— Colin aussi, lui répondit Régnier. Ça, partez-vous ensemble?

— Colin?

— Quelle direction? s'informa ce dernier que François prit à part dans un angle. Pour moi, c'est Orléans.

— Mais alors nous irons de pair!

— Et où vas-tu?

— Jusqu'à Angers, dit mystérieusement le poète. J'ai

là-bas un autre oncle qui est abbé et doit posséder quelques biens. M'aiderais-tu en cas?

— Soit, accepta Colin.

Dans les rues, les tavernes, les maisons où les lumières brillaient et les églises qui jetaient dans la nuit de grandes lueurs de toutes couleurs à travers leurs vitraux, les gens se tenaient éveillés et, par instants, les cloches tintaient. Un peu avant minuit, elles carillonnèrent à petits coups alertes. Il se mit à neiger. C'était Noël. François et ses amis se rendirent à *la Pomme*, chantant, car ils avaient bien bu et entourant, par amusement, les fillettes qui allaient à la messe et couraient pour leur échapper. Des cantiques, des musiques célestes et le gargouillement des orgues donnaient un air de fête à la Cité et la grande voix du bourdon de la cathédrale par-dessus tous ces bruits élevait son sonore mugissement.

— Adieu! adieu! lui répondait François.

Jamais encore, il ne s'était senti d'humeur plus enjouée. Il parlait aux gens et aux choses, les saluait, improvisait par bribes des vers, les reprenait, leur imprimait un rythme et lorsqu'on s'étonnait qu'il fût demeuré si espiègle :

— Quoi donc? ripostait-il. N'est-il point naturel qu'à la veille de partir j'écrive mon testament?

— Oh! oh! dit Petit Jehan, ton testament!... ne m'oublie pas.

— Écoutez!

L'an quatre cens cinquante six
Je, François Villon, escollier,
Considérant, de sens rassis,
Le frain aux dents, franc au collier,
Qu'on doit ses œuvres conseiller..

— Et après? demanda Colin, comme François restait court. *Qu'on doit ses œuvres conseiller...*

— Ah! dit François, je n'y suis plus...

Il reprit, laissant la strophe inachevée :

En ce temps que j'ay dit devant,
Sur le Noël, morte saison
Que les loups se vivent de vent
Et l'on se tient en sa maison

Pour le frimas, près du tison :
Me vint ung vouloir de briser
La très amoureuse prison
Qui soulait mon cuer debriser

Petit Jehan ouvrit de grands yeux.

— Que parles-tu, fit-il, de se tenir en sa maison? tu es dehors... quant à ton cœur...

— Comment?

— Eh! grogna le crocheteur. Entrons plutôt ici pour boire.

Et poussant de l'épaule la porte de *la Pomme,* il pénétra le premier dans la salle où — passablement ivre — il dansa devant une des servantes « le pas du veau » en réclamant du vin.

Toute la nuit, François, comptant quelquefois sur ses doigts, rêvant, réfléchissant, ne pensa qu'à son testament. Il ne négligeait pas pourtant de boire et, alors, tourné vers Régnier, il lui disait cinq ou six vers de suite, riait, se replongeait dans sa méditation, comptait encore, regardait Petit Jehan.

— Que me bailleras-tu? demanda à la fin celui-ci.

— Rien, dit François.

— Et à moi?

— Premièrement, récita le poète à son ami Régnier :

Premièrement au nom du Père,
Du Fils et du Saint-Esprit
Et de sa glorieuse Mère
Par qui grâce rien ne périt
Je laisse, de par Dieu! mon bruit
A maistre Guillaume Villon
Qui en l'onneur de son nom bruit
Mes tentes et mon pavillon.

Item, je laisse à ce noble homme
Regnier de Montigny, trois chiens...

— Pour courir? s'informa Régnier.

Autour d'eux, attirés par la curiosité, les habitués de *la Pomme* s'esclaffaient de ces legs burlesques et tantôt l'un, tantôt l'autre, ils demandaient ce que François leur donnerait.

Jehan le Loup, le sergent et son compagnon de maraude,

Casin Chaulet, qui l'aidait à voler des poules les soirs de ronde, lui crièrent :

— Nous sommes là ! François ! Voyons... Eh ! François, nous voulons...

— Ah ! oui. Item, débita le poète d'une voix forte :

Au Loup et à Cholet
Je laisse à la fois ung canart
Prins sous les murs comme on soulait
Envers les fossez, sur le tart;
Et à chacun un grand tabart
De cordelier jusques aux piez,
Busche, charbon et pois au lart
Et mes houseaulx sans avant-piez.

Ce fut une huée générale.

— Un canart ! oui, oui ! Vivat François Villon. Coin ! coin ! coin ! Ah ! ils ne peuvent pas dire non. C'est cela... Un canart.

— Non, déclara le Loup. Un canart ce n'est pas assez. Tu es chiche à jeter ton bien. Vois plutôt...

Et tirant de ses grègues une oie toute plumée, il la lança sur la table avec un rire et raconta :

— Elle passait à portée de la main. Alors je l'ai saisie. Prends-la, François. Elle est à toi.

Il fallut bien arroser l'oie. Des pots, en quantité, tirés par le patron lui-même et offerts très joyeusement, furent montés de la cave. On les vida. On en fit emplir d'autres et à mesure que François, entouré et fêté, distribuait follement des richesses qu'il assaisonnait de sa verve, l'aube pointa, livide, dans les carreaux.

— Holà ! s'aperçut tout à coup un buveur, on a corné la guette en haut du Louvre. Voici le jour.

— Et messieurs les bourgeois qui rentrent, fit une servante aux trois quarts endormie.....

Entre les maisons noires aux toits couverts de neige, une brume bleue et glacée emplissait les ruelles. Les cloches qui sonnaient prime égrenèrent leur appel. François se mit debout.

— Emporte l'oie, lui dit Colin. Et va te préparer. Je te prendrai avant midi.

— Bien, répondit François.

Il partit d'un pas vif, escorté de Petit Jehan qui se

cognait aux murs, de Tabarie qui n'avait pas ouvert la bouche de la soirée et l'observait et de cinq ou six autres, les salua, gagna sa chambre et là, tout aussitôt, se rappelant ses legs, il prit une plume, s'installa à sa table et durant près de trois longues heures, couvrit des feuilles et des feuilles de papier de sa petite écriture nette, ronde et serrée, puis se relut en se tenant le front. Mais la fin du poème manquait. Il n'avait sous les yeux qu'une trentaine de strophes où, par plaisanterie, les noms les plus divers figuraient accouplés à des ridicules quand, tout à coup, pour achever d'un trait comique cette bouffonne énumération, il jeta à la suite :

Finalement, en escripvant
Ce soir, seulet, estant en bonne,
Dictant ces laiz et descripvant,
J'oïs la cloche de Sorbonne
Qui toujours à neuf heures sonne...

— Là ! se dit-il, amusé... On s'y méprendra... Cela est bien.

Et apercevant ses gros livres poussiéreux rangés sur le dressoir, il poursuivit, pouffant de rire :

Ce faisant, je m'entroublié
Non pas par force de vin boire
Mon esperit comme lié
Lors je sentis Dame Mémoire
Reprendre et mettre en son aulmoire
Ses espèces collatérales
Oppinative, faulce et voire
Et autres intellectuales...

jusqu'à ce que, très digne, il terminât, pareil à quelque sot greffier :

Fait au temps de la dite date
Par le bien renommé Villon

recopiât au net, et qu'en bas, sous sa fenêtre, Colin qui le venait chercher appelât en marchant dans la neige.

— Eh ! François !... François !... François !

XV

Ils cheminèrent hors de Paris, durant plusieurs centaines de mètres avec Régnier qui les accompagna, puis Régnier leur souhaita bon voyage et François lui remit la copie de ses *Lais* pour qu'il en fît transcrire par Tabarie des exemplaires, l'embrassa, courut et rejoignit Colin. Une bise glaciale soufflait qui soulevait la neige en tourbillons et quand elle s'arrêtait on ne voyait partout qu'une éblouissante étendue sous un ciel bas et terne où les corbeaux, par vols flottants, se déplaçaient. Des merciers, de petites gens allaient, groupés à huit ou dix, coiffés d'épais bonnets fourrés, certains menant un âne qui portait leur bagage, certains ployant l'échine sous des fardeaux et glissant presque à chaque pas. Colin, sans dire un mot, avançait. Il s'aidait d'un gourdin dans sa marche, et François qui avait, lui aussi, un bâton, en frappait joyeusement le sol et sifflotait entre ses dents.

A Bourg-le-Reine, ils firent, à droite, un crochet par les champs pour éviter la maison de Perrot Girard qui, depuis la fameuse histoire des Coquillards, était une souricière et ne reprirent la route qu'après s'être longtemps empêtrés dans la neige qui s'agglutinait aux semelles et les alourdissait. Vers le soir, n'ayant point mangé ni peut-être échangé vingt paroles, Colin entra dans une auberge avec François et ils donnèrent l'oie en échange d'un repas et d'une place dans la grange.

— Où as-tu ton argent? lui demanda Colin.

François montra qu'il portait sur le corps une ceinture dans laquelle il avait cousu, la nuit du vol, quatre-vingt-dix écus. Pour les autres, ils étaient en sa bourse et Colin l'approuva.

— A Orléans, dit-il alors, ne va pas te vanter d'être riche.

François sourit.

— Bon, fit Colin. Et surtout, si quelqu'un t'interroge, réponds sans t'expliquer. On n'a pas à savoir où tu vas. Tu penses! avec tous ces bavards qui traînent par la ville, tu serais vite groupé.

Ils arrivèrent, de nuit, le surlendemain et descendirent dans un hôtel que Colin connaissait et où Piez-Blans, par-

fois quand il venait en ville, avait sa chambre qu'on lui comptait trois livres.

Piez-Blans, précisément, était à Orléans et ils le rencontrèrent dans cet hôtel, mais si superbement et proprement vêtu que François en resta suffoqué. Tous trois dînèrent ensemble, burent et prirent du bon temps, puis, sur le tard, sortirent et se rendirent où François le souhaitait...

Le lendemain, il retrouva Colin qui cette fois le conduisit en une échoppe où il put faire l'achat de soies, d'étoffes, de dentelles et d'images qu'on lui plia dans une balle comme en portent les merciers.

Dehors, Colin lui dit :

— Fais voir si tu sais vendre?

— Bah! répondit François, j'essayerai. On me prendra pour un marchand, et je t'en remercie. Tu as raison. C'est le moyen d'aller partout...

— Et récrie-toi, n'est-ce pas? sur le prix des denrées, le mauvais temps.. Aye un peu l'air, sauf avec les chalands, d'un pauvre homme...

— Va, repartit alors le poète, pas besoin de m'apprendre... Pauvre, je l'ai assez été.

Et prenant Colin par le bras, il se dirigea vers l'hôtel, sans plus exactement savoir s'il était triste ou gai et si la vie qui déjà l'avait tant malmené ne lui réservait pas de nouvelles déceptions...

Mais qu'allait-il penser! Autour d'eux, des fillettes, des bourgeois, des bourgeoises, des enfants, des servantes marchaient et couraient en tous sens comme à Paris, le soir, dans la longue rue de la Juiverie, et le poète dit à Colin :

— N'as-tu aucun regret?

— Non.

— Tu resteras ici, longtemps?

— J'ai parlé à Piez-Blans, fit Colin, et dès demain il m'emmènera.

— Où donc?

— Par les routes, hé! Ne sois pas inquiet. Où la chèvre est attachée, elle broute. Ça m'est égal. Pourvu que j'aie la bourse pleine, le reste... Pffft...

— Et toi? s'informa-t-il, après un court silence.

— Peut-être aurai-je d'Angers à te demander de venir?

— Pour l'oncle?

— Oui, fit François.

. . . .

Il quitta Orléans vers midi, après s'être pourvu en abondance chez un marchand de cette image de Jeanne d'Arc qui était imprimée en couleurs et taillée dans le bois. Avec celles qu'il avait dans sa balle, cela formait une petite collection qu'il épinglait, à la traversée des villages, sur sa jaque, et montrait aux vilains.

— Admirez, disait-il, le *Jugement dernier* où Christ tient dans sa droite une épée flamboyante et dans l'autre la fleur de lis. Je le porte d'Allemagne. Quoi? Est-ce le *Saint-Christophe* qui vous plaît mieux, ou *la reine Blanche*, ou *Helloïs?*

En même temps sur un air plaintif, il déclamait, indiquant à mesure les personnes dont il était question :

Où est la très sage Helloïs
Pour qui fut chastre et puis moyne
Pierre Esbaillart à Saint-Denys?

— Ici. Nous la voyons, répondaient les bonnes gens ébaubis de la façon dont il disait les vers.

Mais François continuait. Demandant à chacun s'il savait ce qu'étaient devenues

La Royne Blanche comme lis
Qui chantait à voix de seraine
Berte au grand pié, Bietris, Allis,
Haremburgis qui tint le Maine
Et Jehanne la bonne Lorraine
Qu'Englois brûlèrent à Rouan...

il ajoutait, criant très fort :

Où sont-ils, où, Vierge souvraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Suivant la Loire aux eaux livides, il fit étape à Blois, à Tours, à Saumur, puis arriva aux Ponts-de-Cé sans avoir guère vendu que de la soie aux femmes, car pour toutes ces gravures qu'il proposait en clamant sa ballade, on ne comprenait pas.

— Hé, lui ripostait-on, et vous, en avez-vous l'idée?

— Oui da, disait François. Emportées à néant.

Et les gens se signaient. Et lui, navré que personne ne saisît en quel sens il parlait, il regardait les paysans stu-

pides et se sentait si seul au monde qu'il avait comme envie de rebrousser chemin.

Pourtant, il approchait. Des Ponts-de-Cé jusqu'à Angers, il couvrit la distance en une demi-journée ; bientôt les grosses tours du château et les flèches des églises apparurent, et, dans le pied des fortifications, la nappe étalée par les champs de la Maine qui était débordée. Comme il pressait le pas, il entendit soudain deux hommes s'exprimer en jargon, les observa quelques minutes puis, employant le même langage, leur demanda s'ils habitaient Angers.

— Qui es-tu, toi, d'abord? questionnèrent-ils.

François donna un nom qui n'était pas le sien et raconta qu'étant de la Coquille, il espérait qu'ils le voudraient conduire.

Ses nouveaux compagnons le menèrent en dessous de la masse énorme et menaçante des tours du roi René, dans une sorte de taverne où, à sa vue, plusieurs individus s'arrêtèrent de lancer les dés et réclamèrent des explications. François leur en fournit sans trop se compromettre, but, dîna avec eux, alla dormir et changea dès le jour suivant de gîte car dans la nuit on lui avait volé sa balle, sa bourse et son manteau.

— J'aurai choisi, songea-t-il tristement, le plus méchant endroit.

Mais comme il était riche, il tint quitte ces amis de l'avoir dépouillé, découvrit un petit hôtel et se mit en devoir de visiter son oncle pour lequel il était venu. Il se présenta, parla un moment avec lui et par ses trop belles manières se fit si mal juger qu'il n'obtint pas la moindre invitation:

— Oh! pensa-t-il, nous verrons autrement. Un sot! Je suis un sot!

Durant un mois, il vécut à son aise, défaisant les écus cousus dans sa ceinture et les semant au vent. Grâce à Dieu! la somme était suffisante pour qu'il menât longtemps encore ce train et il en vint à composer des vers où, sans souci du lendemain, il donna cours à sa libre fantaisie.

La ville, très animée par la présence du roi René qui était venu s'y fixer après la perte de son royaume de Naples, lui plaisait. François n'y comptait pas les heures, ni les écus. Dans les tavernes, il se liait avec des écoliers qui, rimant

eux aussi à la manière du prince, lui faisaient dire ses poésies. Bientôt cela se sut. Le poète fut mandé au château, et là, parmi de petites chambres à huisseries et tendues de tapis, de galeries ouvragées, de retraits aux murs couverts de toiles, d'instruments de musique, de carquois de Turquie, d'horloges, de plats de cuivre et d'étoffes précieuses, il vit le chambellan du roi qui le mena devant son maître.

C'était un homme robuste à large face rasée, au nez court, au menton prononcé, aux yeux petits et vifs. Il accueillit François, l'écouta réciter et lui fit compliment. Mais François protesta qu'auprès des siens, ces vers n'avaient aucun éclat et il le supplia de croire qu'il les savait par cœur. Alors il dit cette pièce aimable : *Regnault et Jehanneton* où tout à ses amours pour sa seconde femme, le roi René l'appelait « bergeronne », célébrait le printemps, l'herbe fraîche, les fleurettes, et se dépeignait gracieusement sous les traits d'un berger.

— Ne soyez pas trop fin, lui dit un jour Jean de Beauvau qui l'avait pris en amitié et par ses hautes fonctions épiscopales le maintenait en place. On ne vous le pardonnerait pas.

— Mais, répondit François, je suis sincère.

— Alors, soyez-le moins. *Il n'est trésor...*

— Je vous écouterai, dit simplement François.

A quelques jours de là, comme il jouait aux osselets dans une taverne, un homme le demanda de la part de Colin.

— Oui, fit François, qui se leva et sortit avec lui. Qu'y a-t-il?

— Il y a, jargonna l'homme, que l'affaire du collège de Navarre est vendue.

— Depuis quand?

— L'autre semaine. Colin l'a appris de Régnier.

— Et Régnier?

— Rien. Colin m'a chargé de vous dire, poursuivit l'homme, qu'il est à Montpipeau, emprès Meung. Des fois que vous auriez besoin de lui.

— Merci, souffla François.

Il revint mécontent au jeu, perdit, gagna, perdit encore et, tout à coup, sa résolution prise, s'en alla doucement, passa la porte Saint-Michel sans faire semblant de rien et gagna la campagne.

La nouvelle le bouleversait. Mais, quoi! Comment? on

avait donc parlé? On avait dénoncé le vol? François ne savait que se dire. Il cherchait. Il se posait cent questions. Tabarie? Oh! non. Et pourtant, si quelqu'un avait raconté l'histoire du collège de Navarre, ce ne pouvait être que lui, ce Tabarie du diable. Quelle aventure! Et maintenant quoi faire? Ou aller? A Montpipeau? François en eut d'abord l'idée, puis il y renonça. Dans ces champs, il était perdu. A droite, il découvrait des vignes, à gauche de grands labours, des bois, une route... Il se dirigea vers la route, l'atteignit : ce n'était qu'un chemin et brusquement, après des meules de paille, il se divisa en plusieurs pistes vagues qui ne menaient nulle part. Retourner? Eh! il le fallait bien, mais la nuit descendait et une petite bruine tomba qui transperça François et acheva de le décourager. Cependant, il marchait toujours, tirant à droite cette fois, vers les vignes, car elles étaient sur une hauteur d'où il pourrait s'orienter. Était-il bête de ne pas y avoir songé plus tôt? Bête à manger du foin! Bête à se laisser prendre, lui aussi, comme l'autre, ce Tabarie, ce plus que bête, ce...

— Hé là, mais non, bougonna-t-il. Pas encore! Pas si vite! Attention! Du moment que je suis prévenu...

Et, comme on n'y voyait plus guère, il s'arrêta, guettant si des lumières n'allaient point s'allumer et, de très loin, par leur présence, lui indiquer une direction.

FRANCIS CARCO.

(A suivre.)

Les crises de l'Europe et leur profiteur

La maladie de l'Europe traitée, il y a quelques mois, sur les bords du lac Majeur, semble aujourd'hui plus grave que jamais. L'esprit de Locarno n'a désarmé ni les partis ni les États. On ne parle que de crises. M. Bénès, qui, à son retour de Suisse, estimait qu'il faudrait achever l'œuvre des diplomates par des « Locarno intérieurs », doit commencer à douter de la vertu curative de la méthode qu'il préconisait. Dans son pays, en effet, les députés allemands chantent en plein parlement le *Deutschland über alles*, tandis que les catholiques lancent des défis de plus en plus violents aux hussites. La nation voisine, la Yougo-Slavie, va peut-être voir bientôt renaître la querelle croate mal enterrée. Un peu partout les parlements démontrent leur impuissance et la mystérieuse « guerre des changes » fait des victimes.

L'opinion, et en particulier l'opinion française, ne s'émeut pas trop, il est vrai. Mais il y a un certain optimisme qui n'est qu'une preuve d'ignorance ou de lassitude. On a vu tant d'événements depuis dix ans ! Et si dramatiques que soient encore les difficultés parmi lesquelles se débattent certaines nations, peut-on les comparer aux grandes catastrophes qui ont, à la fin de la guerre, bouleversé en quelques jours des paysages politiques parfois séculaires? On n'oublie

qu'une chose : c'est que les crises d'alors étaient directement provoquées par le conflit mondial et n'affectaient que les États vaincus, tandis que celles d'aujourd'hui atteignent surtout les vainqueurs.

Parmi ces crises, il importe de distinguer celles qui ont un caractère essentiellement économique et social, et celles qui relèvent surtout de la politique. Dans la première catégorie, il faut mettre en bonne place la crise anglaise.

On en aura assez dit, si on indique qu'elle est le produit de la civilisation industrielle qui règne sur l'Europe depuis plus d'un siècle. Et plus qu'aucune autre, elle est au fond insoluble. Comment empêcher, en effet, la moitié des mines anglaises d'être presque épuisées, et de ne donner un rendement encore suffisant que par des procédés d'exploitation qui interdisent toute concurrence avec l'étranger? Comment nourrir, d'autre part, les ouvriers en surnombre, si on augmente la durée des heures de travail?

Ce grand État n'est géographiquement qu'une petite île surpeuplée. Il a, il y a plus de cent ans, engagé tout son avenir sur sa production minière. Grâce à cette production qui représente aujourd'hui 50 pour 100 des exportations britanniques, il a connu une expansion très rapide. Mais sa victoire était celle de l'espèce de civilisation que nous subissons. Elle était trop artificielle pour n'être pas menacée un jour.

Tant que la distinction entre États industriels et États agricoles a été maintenue avec rigueur, un courant d'échange a pu s'établir dont les États industriels ont surtout profité. Mais la guerre, en obligeant les nations à une activité fiévreuse et malsaine, a commencé à faire disparaître cette distinction. Le terme n'est donc pas éloigné où les pays « spécialisés » avec excès ne trouveront plus de débouchés pour leurs produits fabriqués et ne pourront plus, en retour, obtenir de l'étranger ce qui leur est indispensable pour se nourrir.

L'Angleterre est la première menacée. Le conflit, qui sévit sur son territoire, relève désormais des lois physiques plus que de la politique. L'esprit public de ce peuple reste bon. La crise n'est pas doctrinaire. Elle n'en est pas moins grave. C'est peut-être sur le sol anglais que se vérifiera d'abord l'exactitude de la cruelle parole de l'Américain Hoover : « Il y a cent millions d'hommes de trop en Europe. »

Mais, si redoutable que soit la fatalité qui s'appesantit sur l'empire britannique, ses effets désastreux apparaissent encore assez lointains. D'ailleurs la crise anglaise n'affecte pas directement le continent européen. Sur ce continent, il y a des foyers plus dangereux. Et nous songeons à la maladie intérieure qui travaille deux pays européens dont la destinée influe sur les destinées de l'Europe tout entière. Il s'agit de la Belgique et de la Pologne, c'est-à-dire de deux États dont le territoire a été et sera encore sans doute un champ de bataille. L'avenir de ces deux nations, de la dernière surtout, intéresse tous ceux qui vivent dans cette partie du monde, car ce sont les pierres d'un édifice péniblement élevé après quatre années de sanglants efforts.

En renonçant à sa neutralité, la Belgique a assumé des responsabilités nouvelles vis-à-vis de l'Europe. Elle a acquis des droits, mais se voit aussi imposer des devoirs. Ayant pris part à la faction des Alliés en Allemagne occupée, elle a la tâche de défendre son territoire qui reste un des points faibles où les ennemis du traité de Versailles et du statut actuel de l'Europe essayeront peut-être d'appliquer le levier.

Depuis plusieurs mois, elle s'est abandonnée aux éléments antinationaux et a subi la loi d'un assez étrange cartel composé de catholiques flamingants et de socialistes. L'antinationalisme était le seul terrain commun où pouvaient se rencontrer ces hommes de doctrines opposées. Pour affaiblir la Belgique, alliée de la France, le flamingantisme n'a pas hésité à soutenir l'effort démagogique de la social-democratie belge qui porte la responsabilité de la chute du franc.

La Belgique a vu tout à coup s'approcher la catastrophe monétaire. Le socialisme belge s'est discrédité au point de vue financier. Mais il ne semble pas que son impuissance en matière économique l'ait encore tout à fait discrédité au point de vue politique. Plus heureux que le socialisme allemand, il continue de participer au pouvoir après avoir failli ruiner la nation. Mais il semble bien désormais qu'on fasse appel à ses hommes plutôt qu'à ses doctrines qui ont trop nettement prouvé leur malfaisance. Dans le nouveau gouvernement les socialistes n'ont plus qu'une valeur d'appoint. Ce sont, en fait, les éléments conservateurs du pays qui reviennent au pouvoir. Et la résignation des socialistes est telle, momentanément, qu'un de leurs chefs n'a pas

hésité à demander que le gouvernement jouît désormais de pleins pouvoirs.

L'expérience qui commence à Bruxelles peut être instructive. La démonstration qu'elle apportera ne sera pas d'ailleurs limitée à la Belgique.

Il s'agit de savoir si les partis démagogiques qui ont la majorité au Parlement laisseront s'accomplir la « grande pénitence » qui pourrait ruiner le crédit que leur accordent encore les électeurs. Il s'agit de savoir si l'on peut confier aux « forces économiques » le soin de sauver un pays menacé de la banqueroute, sans avoir auparavant mis hors d'état de nuire les « forces politiques » qui représentent des intérêts particuliers et qui devront, bon gré mal gré, protester, lorsque, grâce aux économies et aux restrictions imposées par le souci de l'intérêt général, ces intérêts particuliers se sentiront lésés. Pour départager alors les deux forces, l'une nationale et l'autre, de fait, antinationale, la Belgique n'aura pas, comme a eu l'Allemagne, un troisième pouvoir, une Reischwehr prussienne. Aussi n'est-il pas absolument sûr, malgré l'effort de conciliation que la dynastie peut tenter au moment suprême, que sa crise économique soit conjurée et ne se transforme pas un jour en crise politique.

Que ces difficultés, où se débat la Belgique, puissent avoir des répercussions immédiates dans l'organisme européen tout entier, il serait dangereux d'en douter. L'unité belge est fortement menacée depuis la guerre. Il est malheureux que l'édifice européen ait pour clef de voûte en Occident une nation qui risque, sous la pression de l'étranger, de se partager en deux morceaux.

Telle est, d'ailleurs, la situation où se trouve aussi la Pologne, sur laquelle est fondée la fragile paix européenne. Nos officiels s'efforcent en général de nous abuser sur l'état véritable de la république alliée, comme ils s'efforçaient, avant la guerre, de nous tromper sur l'état véritable de la Russie tsariste. C'est que l'avenir de la Pologne est l'inquiétude permanente qui risquerait, si elle n'était pas voilée, d'interdire à la démocratie française de se relâcher et qui imposerait peut-être quelque tempérament à nos rapides progrès vers la démagogie.

Il est donc nécessaire de montrer que la crise polonaise est aussi profonde que durable et que ses conséquences peuvent être graves, puisque nous pouvons être obligés de nous

substituer un jour à ce pays défaillant. Que le ministère Skrzyński, qui réunissait sous la direction d'un habile diplomate des hommes appartenant à tous les groupements politiques, ait échoué dans son œuvre de restauration financière, à cause de l'hostilité des socialistes, cela a suffi pour renverser le fragile décor d'une unité apparente, derrière lequel les querelles intérieures n'avaient jamais cessé de se manifester. L'optimisme aveugle de nos hommes d'État a eu beau vouloir nous persuader que la Pologne, armature fragile du fragile statut européen, se fortifiait tous les jours, il suffit de rappeler brièvement l'évolution politique de ce pays depuis sa résurrection miraculeuse, pour comprendre que sa stabilité intérieure ne peut être assurée de sitôt. L'origine du coup de force actuel est en effet assez lointaine.

Lorsque la paix survint, en 1918, la Pologne avait été déjà constituée par l'Allemagne en État prétendu indépendant. Un gouvernement national avait été formé. Y participaient des hommes ennemis de tous les excès et de toutes les aventures, ceux qu'on appelait des hommes de compromis, héritiers de ces diplomates qui, pendant plus d'un siècle, avaient essayé de s'adapter à la situation faite à leur pays, par les partages, tels ces frères Grabski, dont l'un avait, pendant la guerre, félicité le tsar de ses victoires, tandis que l'autre, à chaque défaite russe, adressait ses compliments à l'empereur d'Autriche.

Dès que les troupes allemandes eurent évacué la capitale, ce gouvernement modéré, quoique patriote à sa manière, fut remplacé par des hommes du parti du mouvement, résolus à obtenir les « frontières historiques » de l'ancienne république. Pilsudski à leur tête, ils avaient repris pour leur compte le *fara da se* de la jeune Italie, ce qui impliquait nécessairement une défiance impartiale envers tous les États, même envers les Alliés. Pendant la guerre, ils avaient mené leur jeu, sans se soucier des intérêts d'un groupe de puissances quelconques et sans lier leur sort à la victoire d'un des deux adversaires, tout en dirigeant leur effort contre la Russie. C'est contre la Russie, en effet, que Pilsudski avait lancé ses fameux légionnaires qui devinrent plus tard le noyau de l'armée polonaise.

Ce « parti du mouvement » prit le pouvoir en 1918, parce qu'il possédait la force, parce que seul, de tous les partis,

il avait ses soldats. Il est vrai que l'opinion paraît alors être de son côté, qu'il jouit de la faveur des intellectuels et des chefs ouvriers qui sont eux-mêmes, d'ailleurs, des intellectuels. Ses membres sont démocrates socialisants, pour pouvoir être plus complètement, plus profondément patriotes, car ils prétendent, depuis longtemps, que le pays ne sera sauvé et reconstitué que par le concours des masses, concours qui a toujours fait défaut jusqu'ici. Leur chef, Pilsudski, « schlachcic » aventureux, incarne tous les défauts de la Pologne, et quelques-unes de ses qualités. C'est pourquoi il est populaire, enthousiasme les femmes, les intellectuels, les soldats qu'il a toujours flattés. Et, en apparence du moins, il a rendu plus de services à son pays que les « diplomates ». Il a su faire le geste symbolique de la création des « légions ». Mais on peut se demander ce qu'il aurait obtenu pratiquement sans la victoire des Alliés, et si, grâce à cette victoire, les conservateurs n'auraient pas abouti au même résultat que lui. Ces conservateurs ont eu la sagesse, il est vrai, de refuser la frontière de Smolensk que l'Allemagne leur offrait lors du traité de Brest-Litovsk, ce qui aurait rendu inévitable et immédiate l'union du Reich et de la Russie. Mais, dès leur avènement, les hommes du « parti du mouvement » caressent le rêve romantique des « frontières historiques », décident de rattacher à leur pays, par un lien fédéral, la Russie blanche et l'Ukraine, qui firent partie autrefois de la République. D'instinct ils s'évadent vers la steppe russe où se perdit l'ancienne schlachca. Pilsudski entre à Kieff en effet. Mais il en est vite chassé. Et sa victoire sous Varsovie ne rachète pas sa faute première. Sa dictature va prendre fin. Jusqu'ici il a eu pour lui l' « opinion polonaise », c'est-à-dire les hommes qui parlent, qui agissent, qui voyagent à l'étranger, écrivent des articles et des livres. Mais la masse paysanne va être appelée à se prononcer. Les rêves démesurés des démocrates-socialistes la laissent indifférente.

Pas plus qu'au temps de l'émigration, elle n'a pris part sérieusement à la guerre contre la Russie. On n'a même pas osé, aux heures les plus critiques du mois de juillet 1920, proclamer la mobilisation générale. S'il a l'habitude d'obéir à ses magnats, le paysan ne sait pas encore obéir à l'État, auquel on lui a, jusqu'ici, conseillé de résister. Son éducation nationale n'est pas faite. S'il possède peu de terre, il

est volontiers extrémiste. S'il est un propriétaire moyen, il est d'instinct conservateur et ennemi de toutes les aventures. Finalement, c'est le paysan moyen qui l'emporte. Il y a, d'ailleurs, au moins deux Pologne, sinon trois : la Pologne agraire (royaume de Galicie), la Posnanie et la Silésie industrielle dont les ouvriers éprouvent peu de sympathie pour le P. P. S., pour le socialisme militariste de Pilsudski, que représente beaucoup mieux le chrétien-social Korfanty, ancien mineur lui-même, esprit réaliste qui a su, malgré son indomptable résistance au germanisme, prendre à l'Allemagne ce qu'elle a de bon et d'utile ; et enfin la Pologne des villes, qui, dans le passé déjà, se distinguait nettement de celle des campagnes, et qui groupe, avec une partie des ouvriers du « royaume », les membres des carrières libérales et les allogènes.

Qui va l'emporter? Le pays est trop divisé pour que la victoire soit d'une netteté absolue et pour que l'une des trois Pologne impose souverainement sa loi à l'autre. Le scrutin ne tranche pas la question. La voie reste ouverte pour les solutions de la force. Pourtant, la masse rurale s'est, en général, prononcée contre les aventuriers historiques qui gouvernent depuis deux ou trois ans. Witos et Korfanty, qui représentent d'ailleurs des clientèles bien différentes, l'emportent de peu, mais l'emportent pourtant. Leurs électeurs sont conservateurs, traditionalistes. Mais ce bloc de droite manque de principes, de doctrines. Les nationaux-démocrates sont un peu trop discrédités pour les leur fournir. Ce sont quelques intellectuels, parfois révolutionnaires assagis, qui s'en chargent. La Pologne modérée, pacifique et laborieuse, aura ses théoriciens, Stroynski (dont le vrai nom est Lewy) ; ses soldats, Haller.

Il est, en effet, nécessaire qu'elle ait ses soldats puisque l'autre Pologne n'est forte que de l'armée qu'elle a su grouper autour d'elle, puisqu'on se rend compte des deux côtés que la solution électorale et parlementaire sera sans doute impossible.

A la fin de 1921, les deux partis, les deux pays, pourrait-on dire, ont achevé leur organisation. Ils commencent à s'affronter et à affirmer que leurs points de vue sont inconciliables. Parmi les conservateurs eux-mêmes et contre les conservateurs traditionnels de Galicie se constitue un « parti du mouvement » dont Korfanty prend la tête. Witos,

d'abord indécis, l'appuiera dès que la première réforme agraire aura à peu près satisfait sa clientèle de paysans moyens, et par haine des aventures extérieures dont ses ruraux, souvent ennemis dans le passé des patriotes exaltés aussi expansionnistes que démocrates, ne veulent pas entendre parler.

La première guerre civile éclate en 1922. Elle est moins dramatique d'abord que celle de 1926, mais identique quant à ses causes. Si elle est moins sanglante, d'ailleurs, c'est que les deux partis n'ont pas achevé leur armement. Pourtant, les grands mots, les défis, les formules absolues, ne manquent pas. On vous répète que le conflit est engagé entre les deux Pologne, « celle du dix-huitième siècle et celle qui voudrait bien être du vingtième siècle. » On se bat dans les rues, en acclamant les deux hommes en qui les deux pays se symbolisent : Korfanty et Pilsudski. Cependant la transmission des pouvoirs se fait légalement. Le maréchal est remplacé à la présidence de la République par un homme conciliant mais qui, pour son malheur, apparaît « de gauche » c'est-à-dire plus ou moins compromis par « l'amitié » des pilsudskistes. Il s'agit de l'ancien ministre des Affaires étrangères, Narutowicz. Sa courte vie présidentielle est aussi tragique qu'une tragédie de Shakespeare. Il n'arrive à la Diète que sous la protection de l'armée, la police locale elle-même ayant manifesté contre lui. Puis, pendant un mois, on l'ignore, on le boycotte. Un jour qu'il promène sa mélancolie dans une exposition d'art futuriste, on le frappe. Son cadavre resta seul, un moment, abandonné parmi les tableaux expressionnistes et les statues renversées. Car, dans ses conflits, la Pologne n'oublie pas d'être pittoresque.

Est-ce l'horreur provoquée par ce crime inutile, est-ce lassitude de tous les belligérants? Toujours est-il qu'après l'assassinat de Narutowicz, une détente provisoire se manifeste. Des gouvernements de techniciens se succèdent. Le plus durable est celui de l'ingénieur Grabski qui, ayant obtenu de la Diète pleins pouvoirs, exerce un moment une véritable dictature financière, grâce à laquelle le zloty peut être créé sur les ruines du mark-papier anéanti. L'opération ne saurait être efficace que si la démagogie est maîtrisée, si la clientèle petite-bourgeoise des socialistes accepte les sacrifices qu'impose une rigoureuse politique d'économies. Un instant, on peut croire que tout ira bien. Le centre et la

droite qui ont la majorité dans les deux assemblées acceptent de nombreux compromis. Puis, la discipline qui pèse sur le pays devient lourde. L'opposition de gauche reprend espoir. Les traités de Locarno, en alarmant l'opinion polonaise, achèvent de lui rendre une partie de son prestige. N'incarne-t-elle pas, en effet, le patriotisme le plus pur? A vrai dire, Locarno paraît d'abord dirigé contre la Russie et l'Angleterre elle-même espère bien faire des accords un instrument tourné contre les Soviets, capable de les isoler et de briser les liens qui les unissent à l'Allemagne. On compte sans doute à Londres sur le concours de la Pologne. Le centre et la droite accueillent fort mal ces ouvertures. Ils refusent de se laisser entraîner dans une croisade aventureuse contre le bolchevisme. Strojnski, leur porte-parole, écrit alors ces lignes remarquables : « Loin de continuer à jouer en face de la Russie le rôle de soldat au service de l'Angleterre, la Pologne constituera désormais pour la Russie, en face de l'Occident, un rempart derrière lequel la Russie pourra librement poursuivre sa politique asiatique. »

La Pologne conservatrice inspirée par les Posnaniens qui songent au péril prussien, chercherait donc peut-être à se rapprocher de Moscou, dans l'espoir de désarmer les Soviets. Politique délicate et sans doute illusoire. La gauche la combat avec fureur.

Pour les pilsudskistes qui sont non seulement d'une patrie spirituelle différente de la patrie spirituelle des korfantystes, mais aussi d'un autre pays, puisqu'ils sont fils du steppe, le danger véritable reste la Russie. La signature du traité de Berlin semble leur donner raison et condamner les tentatives du centre droit. Comme toujours les menaces de l'étranger, loin de les apaiser, irritent les querelles polonaises. Le parti du mouvement croit son heure venue. Ce qui le décide à agir, d'ailleurs, c'est l'effort suprême de la droite pour résoudre la crise à son profit sur le terrain parlementaire, où elle est à peu près sûre d'obtenir la majorité. Un ministère Witos est formé. Mais les pilsudskistes sont assez forts désormais pour tenter leur chance. Le coup d'État est résolu. Varsovie se donne au héros. Cracovie et Posen protestent. On négocie après avoir combattu. Mais l'intervention de l'armée dans les querelles politiques est un précédent dangereux. Plus que jamais la droite cherchera à avoir elle aussi ses soldats. Le centre droit essayera de réparer son échec.

Ce jeu de bascule dure depuis huit ans déjà. L'optimisme voulu de nos officiels ne doit pas empêcher le peuple français de connaître cette vérité douloureuse. Le grand faible de l'Europe, le point de rupture presque certain de l'équilibre instable, péniblement obtenu à Versailles, la Pologne, est le théâtre d'une guerre civile plus ou moins camouflée mais permanente.

Peut-être même faut-il redouter des complications d'un autre ordre. Il semble bien que la conciliation soit impossible entre « la Pologne du dix-huitième siècle » et celle qui se croit du vingtième, mais qui en reste, en vérité, au temps du garibaldisme. En outre, un conflit social risque encore, tôt ou tard, d'aggraver la situation. Pour paralyser les conservateurs et les paysans moyens, les démocrates-socialisants seront peut-être amenés à fortifier les extrémistes ruraux du club de la « Délivrance ». Sans le vouloir ils travailleront ainsi à la révolution sociale.

Cependant, l'étranger veille, épie et se prépare. La destinée de la Pologne, ce fut toujours d'être une sorte de bas pays, entouré de tous côtés par les flots que retiennent seulement de frêles digues qu'il faut étayer sans cesse. Dès que la querelle intérieure détourne un moment l'attention des Polonais de leurs frontières artificielles, la digue se rompt, le flot passe.

Déjà, lors du dernier coup d'État, n'a-t-on pas lu dans les journaux européens des nouvelles tendancieuses certes, mais bien significatives d'un certain état d'esprit? N'a-t-on pas entendu parler d'une prétendue marche des Lithuaniens sur Wilna, de l'avance des organisations de combat allemandes en Posnanie? Et ne peut-on voir là, préfigurées, les nouvelles hélas ! réelles cette fois, que l'Europe « locarnisée » apprendra peut-être un jour?

En attendant, malgré tous les apaisements qu'on lui prodigue, afin de ménager ses nerfs démocratiques toujours si fragiles, la France doit se préoccuper de cette alliée charmante mais dangereuse, qui peut l'entraîner si loin à l'aventure. Si la Pologne de Pilsudski ne méconnaît pas absolument le danger allemand, la Russie l'hypnotise davantage encore. Il faut craindre que sa faction sur ses frontières occidentales en devienne moins vigilante. Et c'est assez pour oser prétendre, malgré Locarno, que la paix dépend de notre pays, de sa sagesse, mais aussi de sa force.

Voilà donc, après les accords du bout du lac, l'Europe aussi menacée que jamais, malade précisément aux points vulnérables ; en Belgique, classique trouée ouverte à l'invasion germanique ; en Pologne surtout, c'est-à-dire là où toute l'œuvre de Versailles risque d'être remise en jeu.

L'Allemagne jette un regard pénétrant sur ces crises étrangères, qui lui facilitent la tâche, et, bien qu'elle n'ait pu cacher sa joie à l'annonce des événements de Varsovie, elle attend et se réserve, parce que telle est la volonté de l'habile temporisateur qu'est M. Stresemann.

Mais, parce qu'on veut se rassurer à tout prix, on murmure : l'Allemagne elle aussi a ses crises. Vous oubliez de nous en parler. Bien au contraire. L'exemple allemand ne peut qu'achever notre démonstration.

Sans doute, le Reich vient de perdre son treizième cabinet depuis l'armistice. Sans doute, un nouveau complot monarchiste vient d'être découvert, et toute menace de putsch n'est pas écartée. Sans doute, le régime parlementaire fonctionne chez elle aussi mal qu'ailleurs. Oui ! Mais, cependant, les crises que subit actuellement l'Allemagne nous révèlent sa bonne santé plutôt qu'elles n'apparaissent comme des signes de maladie grave.

Et la manière un peu dédaigneuse, avec laquelle les « modérés » qui tiennent aujourd'hui le pouvoir écartent les tentatives prématurées des conjurés d'extrême droite, nous semble pleine de sens N'est-ce pas là l'attitude de gens qui pensent avec le prince de Bülow que « l'Allemagne n'est pas le pays des coups d'État » et qui n'entendent pas se laisser détourner de leur œuvre par une impatience excessive.

Cette œuvre, en effet, avec quelle ténacité, quelle continuité dans l'action et la conception, ils l'ont poursuivie ! La « troïka » reconstructrice : Seeckt, Gessler, Stresemann, est à la tâche depuis 1923. Il n'est que trop aisé de noter les étapes de la restauration militaire, économique et politique qu'elle a entreprise. Il y a à peu près un an, M. Stresemann, bismarckien conscient et intelligent, déclarait à Cologne : « Nous avons obtenu d'importants succès dans le domaine de la politique intérieure. La prochaine étape doit se faire dans le domaine de la politique extérieure. »

Si l'historien futur cherche le sens de ces paroles, il reconnaîtra sans doute que la première étape de la reconstruction allemande fut le sauvetage de l'unité menacée par la résis-

tance stupide de Cuno, et la rentrée en scène de la méthode bismarckienne. Car l'expédition de Dresde qui ramena à la raison les États rebelles fut conçue et exécutée par le militarisme prussien.

Il reconnaîtra aussi que la deuxième étape fut l'élimination de la sozial-demokratie dont la présence au pouvoir surexcitait le séparatisme des États conservateurs du Sud et qui entravait aussi par ses gaspillages la restauration financière.

Que la troisième fut les pleins pouvoirs accordés au général von Seeckt, l'arrêt de l'inflation et la création du rentenmark.

Que la quatrième fut enfin la consolidation des résultats déjà obtenus, et qu'elle s'acheva par l'élection d'Hindenburg à la présidence.

Restait donc, comme le disait Stresemann, à continuer l'œuvre si bien commencée dans le domaine diplomatique. Et ce fut d'abord le traité de Locarno, et ce fut ensuite le traité de Berlin. Les deux traités se complètent en effet. Les Allemands sont certainement de bonne foi lorsqu'ils prétendent qu'au lieu de s'opposer l'un à l'autre, ils achèvent de prendre tout leur sens l'un par l'autre.

En effet, Rapallo seul, ou Locarno seul, liaient en une certaine mesure le Reich, lui imposaient une attitude définitive. Mais Locarno, corrigé par Berlin, perd tous les inconvénients qu'il pouvait avoir et ne conserve plus que ses avantages. L'Allemagne, en signant le traité de Berlin, s'est moins liée d'ailleurs que ne le voudraient les Russes. Elle demande seulement aux Soviets le pouvoir de résister à l'Occident, comme elle demande à l'Occident le moyen de n'être pas trop absorbée par son alliance orientale. On comprend pourquoi, des socialistes aux nationalistes, les Allemands affirment que les deux accords ne sont pas contradictoires. Il faut reconnaître au contraire qu'au point de vue germanique, ces accords sont les deux pièces maîtresses d'un même système, grâce auquel le Reich a reconquis sa liberté d'action et son indépendance politique.

S'il y a un État qui a été armé à Locarno, c'est l'Allemagne. Et il a été armé, nous l'avons vu, à l'heure précisément où ses voisins immédiats se querellaient entre eux. Car qui ne voit que la crise allemande ne ressemble nullement aux crises polonaise ou belge, qu'elle se produit,

d'abord, sur un sol que cesse de ravager les maladies de la monnaie et qu'elle n'exclut pas d'ailleurs une entente profonde lorsque se pose le problème essentiel : celui de la restauration totale du pays.

En effet, les socialistes et les démocrates peuvent bien renverser M. Luther sur la question du drapeau, ils n'en sont pas moins d'accord avec les nationalistes et même les communistes pour approuver le traité de Berlin. Car, à mesure que la manœuvre des reconstructeurs apparaît dans son ampleur, les résistances diminuent et l'union se reforme. Le Reichstag peut continuer à ne pas renfermer de majorité stable et bien définie. Cela n'est pas d'une telle importance. L'Allemagne est ainsi construite, que ses rouages essentiels ne sont pas et ne peuvent pas être dans le Parlement. Ils sont ailleurs...

Aussi, tandis que la crise polonaise et que la crise belge finissent par menacer l'unité de la Pologne et de la Belgique, au contraire la « crise » allemande n'empêche pas l'œuvre bismarckienne de se poursuivre.

Tout dernièrement encore le gouvernement bavarois s'est plaint des empiétements constants du Reich dans les affaires administratives et juridiques des États.

Le jour n'est peut-être pas loin, où, comme le souhaitait il y a trois ans M. Stresemann, les postes de président du Conseil prussien et de chancelier de l'Empire seront de nouveau confondus. Alors, la restauration monarchique pourra se faire. Elle ne suscitera pas une crise politique bien grave. Elle ne sera, au contraire, que le couronnement de l'œuvre unitaire entreprise et réussie par les reconstructeurs.

Telle est, en effet, la prodigieuse complaisance du sort envers l'Allemagne. Tandis que les troubles qui affectent certains pays de l'Europe ne peuvent qu'alourdir la tâche politique et militaire de la France, ils surexcitent au contraire les espoirs du Reich germanique, qui, lui aussi, État industriel et surpeuplé, a un problème d'expansion à résoudre et possède en outre la chance, que l'Angleterre n'a pas, de voir autour de lui des voisins affaiblis.

Ce qui rend particulièrement redoutables les crises européennes, c'est qu'il existe au centre de l'Europe un profiteur de toutes ces crises... Les peuples germaniques, unis une fois de plus dans l'attente d'une revanche, viennent de frémir de joie à la pensée d'une Pologne déchirée par la

guerre civile. Et il y a quelques semaines un journal nationaliste de Berlin ne craignait pas d'écrire : « Les Flamands de Belgique, lorsque leur monnaie nationale sera tout à fait dépréciée, trouveront de grands avantages à une certaine union économique avec le Reich. »

Oui, tout comme l'Autriche, qui entre ainsi peu à peu dans l'unité allemande.

Car la restauration complète de l'Allemagne postule nécessairement l'effondrement de quelques-uns des pays qui l'entourent. Pourquoi donc avoir réarmé à Locarno cet ennemi de l'Europe, prêt à bénéficier des misères de tous les autres peuples? Pourquoi avoir pris soin de replacer aux mains de l'incendiaire la torche enflammée qu'on avait mis quatre ans à lui arracher?

PIERRE LAFUE.

Symphonie en Lune majeure

I

Lune Pensive.

LENTO — ALLEGRO MAESTOSO

Lento :

Quand la maison attend le prêche
De la blancheur et du repos
Tandis qu'un rayon sur la crèche
Va diviniser le troupeau :

Allegro Maestoso :

Du jour éblouissant, économe héritière,
J'occupe tout le ciel sans avoir combattu,
Je vais, insinuant ma clarté sans matière,
Vous souriant, mortels, alors que tout s'est tu.

Mon beau fruit suspendu de calme et de sagesse
Que ne vendange point la hâte de vos mains,
Du céleste verger quand pâlit la richesse,
Tardivement mûrit sur l'humble lendemain.

Au présent appartient l'éclat de la puissance
Et ce débordement qui ne m'atteint jamais,
Et comme tout reflet n'est qu'une obéissance,
Je ne puis occuper que mon cercle parfait.

Nulle flamme avec moi dans vos yeux ne s'allume,
Pour qui cherche un trésor mon règne est indigent,
Rien ne reste des feux jaillis d'une autre enclume,
Après l'audace d'or, la prudence d'argent.

O plages, ô déserts êtes-vous mes émules?
J'entends vos sables d'or répondre avec langueur,
Quand mon point transparent ou ma frêle virgule
De votre claire phrase interrompt la longueur.

Est-ce un balancement, est-ce un rythme inflexible
— Fléau qui du plaisir s'incline sur l'ennui —
Est-ce une autre saison de l'espace impassible
Qui me ramène à vous au milieu de la nuit?

Fidèle et toujours prête à défaillir sur l'ombre,
Je bâtis mon mystère avec tous vos refus,
O sables, claire absence, oubli, ruines, décombres,
Je suis, pâles hiers, votre spectre confus;

Je suis le faible essai, la douce tentative
Qui, des instants vaincus par leur propre tourment,
Veut tisser pour l'esprit les heures attentives,
Je suis l'anneau fermé des accomplissements.

— Étrange horreur, sanglots que ma vertu menace,
Renaissante vigueur élevant mille feux,
O rebelles fuyards dressés devant ma face
Vous qui voulez encore me disputer les cieux,

Arrière, violons, emportements, délire,
Espérance des cœurs, amour vite exalté,
Pour chanter il suffit d'une corde à ma lyre,
Il suffit d'un reflet pour sauver la clarté;

Il suffit de ma voix qui chante avec mesure
Sur l'aride instrument de mon rayon glacé,
Pleine d'un vain regret, la chanson sans usure,
L'immobile refrain de l'intègre passé.

L'âme du jour éteint errant dans les ténèbres,
Son ardeur qui se cherche au delà de sa fin,
Comme un lac rêve encore malgré l'ombre funèbre,
Mon cœur désenchanté les adoucit enfin.

Mais à mon tour vaincue au sein de mon mystère,
Léguant au jour qui vient l'énigme qu'il fuira,
Le ciel de la pensée où tout est solitaire,
Dans la vie embrasée avec moi s'éteindra.

I

Lune Frivole.

ALLEGRETTO

A LA MANIÈRE ROMANTIQUE
ALLEGRETTO

O lune, ta pâleur fluide
S'étale et fond sur l'oranger,
Avance dans la nuit liquide,
Progresse, lune, sans danger.

Va chercher dans la multitude
Des fleurs du pâle acacia,
Les miroirs de ta solitude
Que la blancheur te dédia.

L'espace t'ouvre son royaume,
Dont tu fais un blême désert;
Sultane à tes pieds les aromes
Viennent apaiser leur concert.

Un lit de brumes parsemées
Cherche à vaincre ton calme essor,
A peine un instant enfermée
Glissante et chaste tu ressors.

Rends-tu les choses insensibles?
N'es-tu là que pour les fixer?
Rien ne s'accroît dans l'air paisible,
Tout est muet sous ton baiser.

Des cortèges de revenantes,
— Palmes vouées au bleu d'argent,
Branches sans poids que rien n'évente —
Attirent tes yeux indulgents.

As-tu payé ton beau voyage
Avec ta propre pièce d'or?
Le jardin luit dans ton sillage
Et tu l'arroses dès qu'il dort.

Plus tu t'enfonces dans l'abîme,
Plus tout se range à ta couleur,
Tu triomphes, cime des cimes,
Par le silence et la pâleur.

De nos morts es-tu donc la face
Ou bien celle du nouveau-né?
Qui t'a conduite dans l'espace?
N'es-tu qu'un masque abandonné?

Hautaine figure, ô médaille
A l'effigie de la Pâleur,
Dans l'azur blanc où tu défailles
Ne crains ni nos vœux ni nos pleurs.

Entends le chant jailli sans peine,
— Émus de ta douce action
Et pour répondre à ton haleine
Qui croît en palpitations, —

Entends, ô divine nacelle,
Toi qui vogues sur l'infini,
Toi que ta clarté rend si belle,
Toi que la pâleur définit,

Entends le chant que ton message
Inspire à nos cœurs ténébreux,
Laisse monter vers tes rivages
Ce que tu fis tomber sur eux.

Que l'hymne qu'en nous tu fais naître
Soit récolté sur tes chemins,
Nous sommes tes glaneurs, nos êtres
Ce soir vers toi tendent leurs mains.

Reine, que rien ne nous sépare,
Froideur, clarté, ciel, terre, argent,
Jaloux de toi, le temps avare
Sans toi veut nous rendre indigents;

Sans toi la nuit vite infidèle
A l'implacable obscurité
Va s'offrir à l'aube nouvelle;
Inonde-la de ta clarté.

Sois le rêve à demi lucide
Dont le matin va se nourrir,
Prolonge ton règne livide,
Éloigne encore le chaud désir.

Argente ce qui fut sans faste,
L'étang, le pré, les murs, le toit;
Rends-nous le monde encore plus vaste,
Que sa pâleur vienne de toi.

Ah! qu'une imperceptible cendre
Glisse et nous touche peu à peu,
Que ta langueur vienne nous prendre :
Que serions-nous loin de tes yeux?

Poursuis, poursuis ta blanche tâche;
Comme il fait clair sur ton beau front;
Le gazon dort, tout fait relâche;
La rose à l'autre dit : « Dormons. »

— Silence exact, ô minutie,
Froide, heureuse suspension,
Lente douceur qui balbutie
Avec tant de discrétion :

« C'est ta mission éternelle
« D'être morte et de revenir,
« Lune, tandis que tout chancelle
« De ta mort, nous entretenir!

III

Lune Rêveuse.

Adagio :

Clair de lune, maison de verre
Qu'habitent les songes d'enfants,
Froid serment fait à la lumière
De n'être jamais triomphant;

Spectacle frileux de la terre,
Rappel, écho de la clarté
Qui s'accoude et qui vient se taire
Comme au seuil de l'éternité;

Rendez-vous des heures fragiles
Emplies de leur vide muet,
O clair de lune si tranquille
Tu veilles le monde inquiet.

Sur lui, ta ferme persistance
Installe un repos solennel,
Après toute sa turbulence
Voici ta froideur et ton gel,

Voici ton calme sans revanche :
Rien ne succède à la torpeur
Qu'une torpeur encor plus blanche
Où le rêve avance sans peur,

Où tout s'exprime sans paroles,
La ronce accrochée à son puits
Et les parfums qui ne s'envolent
Que pour se figer dans la nuit;

Où tout est sans vertu, sans trace,
Sans ardeur, sans accroissement,
Où chaque chose est à sa place
Sous la garde du firmament,

Où l'arbre interdit se résigne
A n'être plus qu'un spectre gris,
Qu'un dernier geste mince, insigne
Au royaume exact de l'esprit;

Où dans l'immobilité vaine,
Tout semble libéré, vacant,
Où rien ne bouge, rien ne traîne,
Rien même ne paraît vivant...

— O congé que la nuit célèbre
Entre les murs de sa prison
Qu'arrache aux puissantes ténèbres
La lune blonde à l'horizon.

IV

Lune Fugitive.

FUGUE ET FINALE

Flûtes, laissez glisser sa fuite dans les bois,
Souple et silencieuse, alors que le hautbois
De sa présence ici pose l'exactitude.
Tout bannit de son sein la peur, l'inquiétude,
Et rien ne doit alors signaler un émoi.
Flûtes, laissez glisser sa fuite dans les bois;
Laissez mourir en nous son règne qui s'achève,
— Nous mourons chaque fois qu'infructueuse et brève,
Notre extase aux ardeurs du jour se rend enfin. —
O silence infini qui va chercher sa fin
Et s'abreuve trop tôt d'une aube encor lointaine.

Mirez sa face claire aux sources, aux fontaines,
L'heure est propice et veut de complets unissons.
L'immobile océan, le fleuve sans frissons,
C'est encor, c'est toujours — vaine similitude —
Sa pudeur réfléchie avec exactitude,
C'est ton juste miroir, tranquille vérité...
Ne ralentissez pas votre vivacité,
Flûtes, bruissants roseaux, laissez glisser sa fuite
Sur le lac apaisé de la nuit. Rien n'ébruite,
— Puisqu'aussi calme, pur, inaltérable, rond,
Son visage se tait — rien n'ébruite, ne rompt
Ce départ argenté que la harpe accompagne.
A peine un rose essai vient teinter la montagne
Que le couchant hier accablait de ses ors..
Oubliez ces excès, les surprises du cor,
Blanche limpidité des flûtes virginales!
S'il vous faut atterrir aux côtes matinales,
Si vous devez céder à de plus chauds attraits
La suite heureuse et pure et fraîche de vos traits,
Si vous devez mourir au bord de nos tourmentes,
Près des midis puissants, des ardeurs violentes,
S'il ne doit demeurer de vos jeux anciens
Que le vol apaisé du vent musicien,
Avant d'être envahies par l'orchestre des heures,
Laissez glisser sur nous ainsi qu'un faible leurre,
Ces instants qui s'en vont avec des pieds légers.
On n'entend rien que l'air, que son souffle abrégé,
C'est un muet concert fait du bruit des étoiles;
Vous y ferez courir, sans parures, sans voiles,
Votre dessin parfait comme sa nudité.
Déjà l'instant invente une sonorité,
Dans un prélude où vient hésiter son murmure
Le jour impatient fait trembler la verdure,
La sève du matin monte au front de la nuit.
Printemps quotidien du futur aujourd'hui,

Annonciation, avènement fluide,
Premiers tressaillements des violons timides!
Où tarissaient les jeux, d'autres jeux renaissants
Animent le repos de gestes innocents,
De points jaillis ainsi que des voix dans la brume,
De trilles, de frissons qui s'élèvent, s'allument!
« Alleluia ! » *s'écrie un grand arbre encor noir,*
« *Je suis celui qui veille afin de mieux revoir*
« *Sur mes archets oisifs s'épanouir l'aurore!* »
Que peut un son d'argent quand le chant se redore,
Quand l'espoir immortel par un souffle conduit
Répand les nappes d'or qui s'échappent de lui,
Quand les vœux exaucés entonnent leur cantique,
Solitaire, que peut une voix nostalgique,
Que peut ta faible force, ô passé sans éclat!
Après tant de regrets notre cœur n'est plus las,
Il n'est las que d'avoir trop tardé à renaître,
La vie en s'éveillant veut se donner un maître
Et sa jeune rumeur ignore tout écho.
Flûtes, ne laissez plus s'alanguir votre flot,
Affluents de l'aurore, allez vous perdre en elle;
Vous, par qui, sur la nuit, passa comme un bruit d'ailes,
Comme un pressentiment d'ineffables oiseaux;
Vers l'océan du jour, dans vos frêles réseaux,
Par les traits emportés des routes coutumières,
Ramenez à l'orgueil, à la vive lumière,
Au réel exigeant un instant obscurci
Tout ce qui veut en chœur s'élancer comme un cri :
La forêt, le verger, les moissons, la prairie,
Allez, mêlez vos jeux à l'immense furie...
...Et lorsque vous serez sans forces dans les bois,
Éteinte, humiliée, amoindrie, qu'elle soit,
— Rocher muet, perdu dans l'ivre turbulence,
Sur le fracas épars, un morceau de silence!

Comtesse Joachim Murat.

La politique inconnue de Mirabeau (1)

II

Si, par des interventions éclatantes, Mirabeau servait la monarchie et maintenait l'éclat de son renom, son sens politique était trop aigu pour lui permettre de ne pas percevoir la précarité de ses victoires. De plus en plus, la politique du gouvernement devenait quasi incohérente. Le roi et les ministres, comme beaucoup de contemporains égarés par l'ancienne politique que l'on avait accoutumé d'employer envers les États généraux, ne pouvaient pas arriver à comprendre que l'on pût combattre les velléités républicaines de certain député du tiers sans le concours de toute la noblesse, et la résistance de certain privilégié sans l'appui de tous les membres du tiers. En n'ayant jamais eu l'idée de s'appuyer sur une majorité composée de députés appartenant aux trois ordres et de former un parti révolutionnaire gouvernemental, Louis XVI confondit tant et si bien sa politique avec celle de ces deux extrêmes que, peu de temps après la mort de Mirabeau, seul défenseur d'une politique royale, personne ne comprit plus la révolution esquissée par le souverain. A tous ses amis, Mirabeau s'efforçait de rendre perceptibles les dangers que présentaient

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er juin 1926.

les attitudes impolitiques du roi. Il faut un gouvernement « professeur et non disciple, chef et non esclave », écrivait-il à Mauvillon. « Il faut que le roi se coalise avec ses peuples, » répétait-il sans cesse à M. de la Marck. Or, c'était un fait unanimement reconnu que, depuis les premières séances de l'Assemblée, Louis XVI et son gouvernement avaient beaucoup plus subi qu'ils ne les avaient suggérées toutes les décisions de la Constituante. Devant cette passivité, Mirabeau s'emportait.

« Du côté de la cour, écrivait-il, oh ! quelles balles de coton ! quels tâtonneurs ! quelle pusillanimité ! quelle insouciance ! quel assemblage grotesque de vieilles idées et de nouveaux projets, de petites répugnances et de désirs d'enfants, de volontés et de nolontés, d'amours et de haines avortés ! »

Aussi, tout en maintenant ses positions à l'Assemblée, la recherche d'un moyen qui lui eût permis de collaborer directement avec le souverain, de le conseiller, de le seconder, restait et restera l'objet principal de ses préoccupations.

Poursuivre la Révolution sans le roi, c'était s'acheminer vers une proclamation certaine d'une république démocratique. Unir le roi à la contre-révolution, c'était forcément sanctionner à nouveau tous les privilèges, permettre à la noblesse de reprendre l'indépendance dont elle jouissait avant la dictature de Richelieu, lui assurer une éclatante revanche de la Fronde, et en un mot instaurer sous l'enseigne du monarque une république oligarchique. Devant ces deux extrêmes, contre les menaces de ces deux périls, une seule solution restait possible, toujours la même, la proclamation de la Révolution royale, la coalition du roi avec ses peuples et, comme Mirabeau l'indiquera encore plus tard, le ralliement sonné autour du trône, aux cris de : « Vivent la nation, la loi et le roi. » Pour que ce programme pût présenter quelque chance de réussite, l'adhésion du roi s'imposait ; aussi, malgré le scepticisme de ses lettres, Mirabeau continuait-il à user de toutes les ressources pour parvenir à sceller une entente avec la cour qui lui eût permis d'étendre le champ de son action. Traqué par ses créanciers, refoulé en ses ambitions, inquiet pour la Révolution royale dont il craignait l'avortement, Mirabeau s'épuisait en vaines sollicitations. Cette période tourmentée de son existence ressemble étonnamment à certain moment de la vie de Richelieu. Il en usait

avec les Necker, les La Fayette et les Comte de Provence, comme le cardinal avec les de Luynes et la reine mère. Seulement, tandis que les intrigues de Richelieu devaient le conduire au ministère, celles de Mirabeau paraissent l'en éloigner chaque jour davantage. Quoi qu'il en parût, sa politique avait échoué.

M. de La Marck qui, à cette époque, rentrait à Paris après avoir séjourné quelque temps aux Pays-Bas, nous a laissé les impressions suivantes :

« Le lendemain de mon arrivée, je me rendis dès le matin chez le comte de Mirabeau et nous passâmes la journée en tête-à-tête. Je le trouvai plus mécontent de tout, plus découragé encore que je ne l'avais laissé. Il me dit qu'il ne s'occupait plus qu'avec répugnance des affaires publiques et qu'il ne paraissait que rarement à la tribune. Et qu'on le remarque bien, ce découragement tenait au spectacle des événements publics, de l'irritation toujours croissante des esprits, du progrès visible d'une anarchie délirante et furieuse, de l'affaiblissement de tous les ressorts moraux et matériels de l'autorité, des vacillations perpétuelles du roi, de l'inhabileté de son ministère. Mirabeau, qui de son œil d'aigle voyait cet ensemble, le présent et l'avenir, se croyait capable, seul capable de pourvoir aux nécessités de l'époque, mais il était repoussé, méconnu. Il sentait chaque jour que l'œuvre de restauration deviendrait plus difficile, même pour lui, en supposant qu'il y fût appelé, et que des retards finiraient par rendre le mal absolument incurable.

Telles étaient les causes du profond découragement dans lequel il était tombé, sans aucun retour sur lui-même, sur les calculs, les projets, les espérances de son ambition, sur les angoisses de sa position politique, qui était, qui restait pénible et misérable, alors que, s'il avait été moins dominé par ses principes, il lui suffisait de laisser arriver à lui l'or que les factions prodiguaient à flots. Je vis bien cependant qu'il n'avait pas renoncé à ses premiers projets de négocier personnellement avec le roi. »

C'est à ce moment précis où tout semblait perdu qu'un événement inattendu vint redonner un nouvel essor à son activité. Rappelé à Paris par l'ambassadeur d'Autriche, M. de Mercy, M. de La Marck apprenait que le roi et la reine, mécontents de Necker, et peu confiants en la politique du ministère, avaient décidé d'utiliser l'appui et les conseils de Mirabeau.

Après lui avoir révélé ces desseins, l'ambassadeur informait M. de La Marck que les souverains comptaient sur sa discrétion et attendaient de son entremise la réalisation de ces projets.

Lorsque Mirabeau apprit ces événements, il témoigna une joie si excessive qu'elle surprit même ses plus proches amis. « Je trouvai, nous dit le comte de La Marck, que les difficultés qu'il m'avait souvent présentées comme étant presque insurmontables, s'aplanissaient trop aisément à ses yeux. Aussi, en l'invitant à s'occuper de l'écrit que j'étais chargé de lui demander de la part du roi, je lui recommandai de ne pas s'engager dans de trop brillantes promesses. » Quoi qu'en ait pensé M. de La Marck, cette allégresse apparaît très naturelle lorsque l'on sait que Mirabeau voyait dans cette démarche la possibilité de réaliser cette collaboration avec la cour, qui, depuis les premières séances des États généraux, avait été une de ses principales ambitions.

Sa lettre au roi fut pondérée, pleine de fermeté et de promesse. « Je suis aussi profondément éloigné d'une contre-révolution, disait-il, que des excès auxquels la Révolution, remise aux mains de gens malhabiles et pervers, a conduit les peuples » et, ayant donné au souverain cette définition de sa politique qu'il devait courageusement répéter quelque temps après à la tribune de l'Assemblée, en cette phrase, « la sagesse n'est pas dans les extrêmes », il promettait au roi loyauté, zèle, activité, énergie et courage.

Que la cour n'ait pas compris son geste, cela ne nous paraît que trop certain, M. de La Marck lui-même ayant pris la peine de nous en informer : « Je m'expliquais assez bien les sentiments qui portaient le roi et la reine à agir comme ils voulaient le faire avec Mirabeau. Il était évident que c'était la crainte seule qui les avait poussés à se rapprocher de ce tribun, effrayant pour eux. Trompés, trahis tant de fois déjà, ils ne s'adressaient à lui qu'avec une méfiance bien naturelle, et qui pouvait même, jusqu'à un certain point, s'étendre à moi. C'était peut-être plutôt pour l'adoucir, pour se le rendre favorable qu'on recourait à Mirabeau que pour suivre aveuglément ses conseils. »

Si Mirabeau, qui se croyait appelé à collaborer avec le roi au salut de la nation, s'est trompé sur le véritable caractère de ses relations avec la cour, il n'en est pas moins resté, dans ses actions comme dans ses écrits, le plus grand défenseur

de la Révolution royale, révolution aussi nécessaire au règne de Louis XVI que le coup d'État de Maupeou le fut à celui de Louis XV. Si par ces accords, il y eut peut-être une dupe, il n'y eut jamais ni corruption, ni trahison.

*
* *

De plus en plus inquiété par les progrès de l'anarchie, Mirabeau employait toutes ses forces à la restauration de l'autorité royale et au triomphe de la Révolution, en même temps qu'il faisait de l'attitude de La Fayette des critiques sévères. Il prononçait à la tribune de l'Assemblée de brillantes défenses des prérogatives du roi. Quelques députés ayant protesté contre une initiative prise par le souverain de faire construire quatorze vaisseaux, Mirabeau, qui combattait déjà La Fayette parce qu'il avait presque formé un État militaire indépendant, ne pouvait pas laisser encore dépouiller le roi du commandement de sa marine. « Permettez-moi une expression triviale, dit-il, la maréchaussée extérieure et intérieure de terre et de mer doit toujours, pour l'urgence d'un danger subit, être dans les mains du roi », et, après avoir fait une véhémente apologie de la prévoyance royale, Mirabeau faisait voter des remerciements à Louis XVI pour le soin qu'il apportait au maintien de la paix. Mais l'incident, loin d'être clos par cette intervention, ne faisait pour ainsi parler que rebondir avec plus de difficultés. Lameth ayant profité de ce débat pour demander si le droit de guerre et de paix appartenait à la nation ou au roi, la situation devenait des plus périlleuses. Les républicains, comprenant que cette discussion pouvait être l'occasion d'un nouvel affaiblissement de l'autorité royale, déclaraient qu'il était impossible de contester que ce droit appartînt à la nation et que, seuls, ses représentants pouvaient en décider. De leur côté, les privilégiés ne manquaient pas de profiter de cette situation pour présenter au roi tous les dangers que lui faisait encourir la reconnaissance des premiers décrets révolutionnaires. Les événements les servaient d'autant mieux qu'il leur devenait facile de lui démontrer que s'il était admis que l'Assemblée avait seule le droit de guerre et de paix, un des actes principaux de la vie nationale échapperait à son autorité et que son droit de veto déjà suspensif serait plus que jamais suspendu. Les deux

partis s'excitant, une crise formidable paraissait inévitable, ou le roi acceptait la proposition des républicains et alors, légalement, il activait lui-même sa déchéance, ou il se ralliait à l'opinion des privilégiés. « Au roi seul appartient le droit de guerre et de paix », et alors il donnait prise à ses ennemis, en permettant aux républicains de prétendre qu'il prenait position contre la nation et contre la Révolution. C'est de cette extrémité pénible que l'intervention de Mirabeau vint le tirer.

La nouvelle Constitution avait institué deux pouvoirs distincts : le pouvoir législatif exercé par le roi et la représentation nationale, et le pouvoir exécutif attribué au roi et à son gouvernement. Le premier exprimait la volonté générale, l'autre en assurait l'exécution. Prétendant appliquer ces principes à la question en délibération, les républicains substituaient adroitement le mot de « corps » au mot de « pouvoir » . Il prétendait que le roi étant le chef du corps exécutif, il n'existait aucun droit qui lui permît de discuter ou de juger les décisions du corps législatif. C'est pour la réfutation de cet argument sophistique que Mirabeau prononça un de ses plus beaux discours.

« Prétendez-vous, parce que la royauté a des dangers, nous faire renoncer aux avantages de la royauté? Alors, dites-le nettement ; ce sera à nous à déterminer si, parce que le feu peut brûler, nous devons nous priver de sa chaleur, de la lumière que nous empruntons de lui. Tout peut se soutenir, excepté l'inconséquence ; dites-nous qu'il ne faut pas de roi, ne dites pas qu'il ne faut qu'un roi inutile. »

Le député l'emporta ; il fut décrété que le droit de la paix et de la guerre appartenait à la nation, que la guerre ne pourrait être décidée que par un décret de l'Assemblée nationale, qui serait rendu sur la proposition formelle et nécessaire du roi et qui serait sanctionné par lui. Par cette nouvelle intervention, Mirabeau sauvait une fois de plus la monarchie.

* * *

Plus la Constitution avançait, plus Mirabeau percevait les vices du régime représentatif ; le 7 septembre 1790, dans un discours peu connu, il ne craignait pas d'en indiquer de nouveau à l'Assemblée toute la défectuosité :

Comme le despotisme est la mort du gouvernement purement monarchique, disait-il, *les factions, les brigues, les cabales sont le poison du*

gouvernement représentatif. On intrigue d'abord, parce que l'on croit servir la chose publique; on finit par intriguer par corruption. Tel qui ne recueille des suffrages que pour son ami, les donnerait bientôt à l'homme puissant qui les échangerait pour des services, au despote qui les achèterait avec de l'or. Lorsqu'une influence quelconque s'exerce sur des suffrages, les choix populaires paraissent être libres; mais ils ne sont ni purs, ni libres; ils ne sont plus le fruit de ce premier mouvement de l'âme, qui ne se porte que sur le mérite et la vertu. Partout où ce germe destructeur infecte et vicie les élections publiques, le peuple dégoûté de ses propres choix, parce qu'ils ne sont plus son ouvrage, ou se décourage ou méprise les lois; alors naissent les factions et les officiers publics ne sont plus que les hommes d'un parti; alors s'introduit la plus dangereuse des aristocraties, celle des hommes ardents contre les citoyens paisibles, et la carrière de l'administration n'est plus qu'une arène périlleuse; alors le droit d'être flatté, de se laisser acheter et corrompre une fois chaque année est le seul fruit, le fruit perfide que le peuple retire de sa liberté.

Ne vous y trompez pas; déjà la plupart de ces maux menacent d'attaquer notre régénération politique; si presque partout les choix populaires nous ont donné de bons administrateurs, ne l'attribuons qu'à la première et bouillante verve de patriotisme; car presque partout et chacun de vous peut en juger par correspondance, l'esprit de cabale s'est manifesté dans les élections.

D'abord, les électeurs s'accorderont pour ne placer que des hommes tirés de leur sein; et par cela seul, le tableau sinon des éligibles de droit, du moins des éligibles de fait, se trouvera réduit à quarante mille citoyens pour tout le royaume; si cet inconvénient était à craindre; même avec des électeurs non permanents, que sera-ce, lorsque formant un corps, ils en prendront l'esprit, lorsque ce corps aura des places à distribuer à presque tous ses membres et que chacun trouvera ainsi, pour son suffrage, plus de compensation à recevoir et à offrir?

S'agira-t-il de participer à une élection importante?

La tactique de ce genre de succès est déjà connue; il se formera des coalitions de voix; on échangera une masse insuffisante de suffrages pour d'autres suffrages; des hommes intrigants, sans être véritablement portés par l'opinion publique, obtiendront ainsi frauduleusement une trompeuse majorité, déjoueront leurs rivaux et prendront la place du véritable citoyen, qui ne connaît pas ce genre d'agiotage ou s'y refuse.

Il est intéressant de noter que ces remarques, réunies à celles faites à l'occasion du débat sur le droit de guerre et de paix, contiennent déjà tout l'essentiel des critiques que

l'on formule encore quotidiennement contre le parlementarisme. Mais les événements étaient trop pressants pour permettre à Mirabeau de limiter son action à une simple critique philosophique. Se souvenant que l'on avait commencé la Constitution au nom de la volonté nationale, il jugeait chimérique toute entreprise projetée en vue de la terminer sans le concours des représentants de la nation. Aussi, loin de se perdre en vain commentaire sur les vices du nouveau régime, il proposait plutôt au roi d'en tirer parti. « J'ai toujours dit, écrivait-il à la cour, que la Révolution est consommée, mais que la Constitution ne l'est pas ; que les divers points sur lesquels il est impossible de rétrograder ont plutôt fortifié qu'affaibli la véritable autorité royale ; que dans le cours d'une seule année, la liberté a triomphé de plus de préjugés destructeurs du pouvoir, écrasé plus d'ennemis du trône, obtenu plus de sacrifices pour la prospérité nationale, que n'aurait pu le faire l'autorité royale pendant plusieurs siècles. J'ai toujours fait remarquer que l'anéantissement du clergé, des parlements, des pays d'État, de la féodalité, des capitulations des provinces, des privilèges de tout genre, est une conquête commune à la nation et au monarque. »

« Comparez maintenant le nouvel état de choses avec l'ancien ; c'est de là que naissent les mesures et les dangers, les consolations et les espérances.

« Si la plus grande partie des décrets de l'Assemblée nationale est favorable au roi, il est donc intéressé à la Constitution et doit confirmer de toutes les manières son vœu déjà très marqué de la maintenir.

« Si quelques décrets lui sont contraires, c'est à les corriger sans danger qu'il faut se borner.

« Un seul moyen se présente pour cela, mais il est invincible. C'est l'opinion publique souveraine des législateurs.

« Il faut établir une correspondance entre la capitale et les provinces pour connaître l'opinion. Il faut des ouvrages pour la diriger vers un seul but. Il faut des ministres habiles et fermes pour la soutenir et pour en profiter.

« Voilà le but : quelques sacrifices d'argent peuvent seuls y faire atteindre. »

Le roi hésite, Mirabeau multiplie ses notes :

« L'opinion publique, dit-il, n'est pas toujours le résultat des lumières générales d'un peuple. Quelques hommes devancent cette opinion. Leurs contemporains ne marchent

qu'à leur suite, et de là vient que la multitude adopte aveuglément des vérités comme des erreurs.

« J'ai dit qu'on devait changer de manière de gouverner lorsque le gouvernement n'est plus le même. L'opinion publique a tout détruit. C'est à l'opinion publique à rétablir ; on ne peut déterminer l'opinion publique que par les chefs d'opinion ; on ne pourra désormais disposer de la multitude que par la popularité de quelques hommes. Le moment approche où cette règle de conduite doit recevoir son application. Des places sont à pourvoir, les ministres les donneront pour récompense. Or, il ne s'agit pas en ce moment de récompenses ; il faut encourager, provoquer le zèle, donner au roi des créatures. Les ministres ne connaissent que les chefs influents de l'ancien régime, il ne s'agit plus de ces hommes-là ; ce sont les chefs modernes de l'opinion qu'il faut s'attacher.

« L'opinion publique peut préparer des changements utiles pour la seconde session de l'Assemblée nationale. Il est donc important d'influer par elle sur les élections. »

Et comme Mirabeau prévoit que cette politique répugnera au roi, il essaie déjà de prévenir les objections.

« Lorsque je parle d'influence, je ne veux pas dire corruption, quoique la corruption proprement dite soit en Angleterre un des instruments publics de la royauté. On n'y connaît que quatre moyens de gouverner : l'influence sur les élections, le choix de ministres habiles, la connaissance du caractère de chaque membre du Parlement et un usage bien entendu des grâces de la cour. » Et il conclut que si avec 36 millions de liste civile par an le roi n'est pas le maître, c'est qu'il est mal conseillé.

Un siècle plus tard, après cent ans de régime parlementaire, M. Charles Maurras confirmera les déclarations de Mirabeau. « La masse décorée du titre de public, dit-il, s'estime revêtue de la souveraineté en France. Le public étant roi de nom, quiconque dirige l'opinion du public est le roi de fait. »

Il n'est pas dans notre intention d'ouvrir ici un débat sur les qualités et les défauts des institutions parlementaires, mais il est troublant de constater qu'à la naissance même du régime représentatif en France, Mirabeau indiquait déjà la méthode par laquelle n'importe quel homme un peu audacieux et fortuné peut entreprendre avec succès, grâce à ce régime, la conquête de la nation.

Distribuer habilement l'argent et l'honneur, voilà selon Mirabeau les seuls moyens de gouverner que les décrets démocratiques et républicains de la nouvelle Constitution ont laissés au roi, et écoutez maintenant ce que nous dit encore M. Charles Maurras des méthodes de gouvernement qui restent à l'État lorsque la Constitution sera devenue entièrement républicaine :

« Par ses subventions, l'État régente ou du moins surveille nos différents corps et compagnies littéraires ou artistiques ; il les relie ainsi à son propre maître, l'argent ; il tient de la même manière plusieurs des mécanismes par lesquels se publie, se distribue et se propage toute pensée. En dernier lieu, ses missions, ses honneurs, ses décorations lui permettent de dispenser également des primes à la parole et au silence, au service rendu et au coup retenu. Les partis opposants, pour peu qu'ils soient sincères, restent seuls en dehors de cet arrosage systématique et continuel. Mais ils sont peu nombreux ou singulièrement modérés, respectueux, diplomates ; ce sont des adversaires qui ont des raisons de craindre de se nuire à eux-mêmes, en causant au pouvoir quelque préjudice trop grave. L'État-argent administre, dore et décore l'intelligence, mais il la musèle et l'endort. Il peut, s'il le veut, l'empêcher de connaître une vérité politique, et, si elle voit cette vérité, de la dire, et si elle la dit, d'être écoutée et entendue. Comment un pays connaîtrait-il ses besoins si ceux qui les connaissent peuvent être contraints au silence, au mensonge ou à l'isolement? »

Déplacer une tyrannie n'est pas créer une liberté, et Mirabeau n'avait pas combattu celle des parlements et des factions privilégiées pour la remplacer par celle de l'Assemblée et des factions démagogiques. Mirabeau, pas plus que M. Maurras, n'était partisan de l'État-argent, mais en période révolutionnaire, on peut dire avec Machiavel que la fin justifie les moyens. Une période révolutionnaire étant par elle-même une époque de transition hors nature, qui bouleverse complètement la vie nationale, il est du devoir de ceux qui l'ont provoquée d'en limiter la durée par l'emploi de toutes les méthodes le plus susceptibles d'assurer rapidement l'établissement du régime nouveau. Il ne saurait donc être reproché à Mirabeau d'avoir proposé au roi d'utiliser exceptionnellement, et pour la restauration de l'ordre, les procédés dont usent habituellement les meneurs de la démocratie.

*
* *

Sa mort prématurée fut-elle la cause principale de l'échec de sa politique?

Nous ne le croyons pas. Nous avons pu voir au cours de cette étude que seule une collaboration suivie entre Mirabeau et la cour aurait pu assurer le triomphe de la Révolution royale, dont il était « le chef ». Cette place de premier ministre avec ou sans portefeuille, ce poste de conseiller intime qu'il s'épuisa en vain à conquérir, peut-on croire qu'il lui aurait conféré assez d'autorité pour rétablir l'ordre, si la cour le lui avait accordé six mois plus tard? Livré à lui-même, correspondant avec le roi sans influencer ses déterminations, Mirabeau ne pouvait pas seul dominer à la fois les partisans d'une république démocratique et ceux des privilégiés contre-révolutionnaires, et peut-être même paralysé par ses relations avec les souverains qui ne lui firent pas envisager la conquête du ministère par un coup de force ou une émeute ; il n'utilisa pas la seule méthode qui lui aurait permis de s'emparer du pouvoir nécessaire au triomphe de sa politique et de la Révolution monarchique.

L'action de Mirabeau reste donc comme l'esquisse d'une grande Révolution royale que la mésintelligence de ses chefs fit échouer.

HERBERT VAN LEISEN.

Madame Ruguellou

RÉCIT DES TEMPS DU COMBISME (1)

CEPENDANT l'impunité, dont semblaient devoir bénéficier les anonymes auteurs du dernier attentat contre le Prieuré, ne laissait pas d'avoir porté ses fruits : un peu effrayés d'abord de leur audace, les conjurés s'étaient rassurés en voyant qu'il ne donnait lieu à aucune enquête de la gendarmerie, que Bornibus, le nouveau maire par intérim, préférait clore son unique œil valide, et ils en avaient conclu un peu rapidement que les Ruguellou étaient désormais hors la loi. Diverses mesures administratives consécutives à la suspension du maire de Trébivain et qui frappaient autour de lui l'une après l'autre toutes ses âmes damnées les avaient encore affermis dans cette illusion dangereuse.

— Maintenant, dit Mme Ruguellou à son mari, j'attends le conseil de revision.

— Tu crois que Théodore peut encore être réformé? murmura M. Ruguellou. Il n'y a plus que trois jours, tu sais...

— Je sais.

— Il est solide... il sera déclaré bon... Ça n'a pas l'air de le préoccuper d'ailleurs, ni nos histoires non plus... Ce soir, en revenant de chez le juge d'instruction, je l'ai entendu qui chantait à gorge déployée chez Francine.

— Il jette sa gourme : c'est de son âge... Puis, quand même il abuserait un peu?... S'il passe devant le conseil avec une figure

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril, 1er et 15 mai, 1er juin 1926.

un peu fripée... Caboco et M. Gratiani n'en seront que plus justifiés à parler de tares physiologiques...

— Malheureusement M. Gratiani n'est là qu'au titre consultatif. Seul le préfet compte.

— Mais aujourd'hui M. Rambert n'est peut-être pas si pressé de se montrer aux populations et c'est un de ses conseillers qui occupera le fauteuil.

— Serait-ce possible? s'écria M. Ruguellou. Aurions-nous cette chance inespérée de voir revenir à nous l'opinion?

— Ne va pas si vite, dit Mme Ruguellou. L'opinion a encore du chemin à faire... J'ai pu m'en rendre compte hier en allant voir l'adjoint au bourg : des gens se cachaient pour ne pas me saluer et, derrière moi, les filles de l'école des Sœurs me tiraient la langue... Par parenthèse, voilà une école qui fera bien de prier le ciel que tu ne recouvres pas ton écharpe !

— Si seulement je peux éviter d'être impliqué dans le procès des frères Le Floc'h ! soupira M. Ruguellou, la tête dans ses mains... Je ne suis plus ambitieux... J'abandonne le conseil général à Bellec, la mairie à qui voudra... Mais notre argent... Songe, Aurélie, qu'on parle d'une amende de 75 000 francs.

— C'est effroyable... 75 000 francs !... Pour quelques grains de poivre... Mais c'est justement ces exagérations de la régie... ce sont toutes ces frénésies de nos adversaires, leur manque de mesure, qui à la fin nous sauveront...

— Tu crois?

Mme Ruguellou se tourna tout d'une pièce vers son mari :

— Si je ne le croyais pas, penses-tu que, pendant des semaines et des semaines, je serais restée impassible, j'aurais ravalé notre honte, accepté les injures, les quolibets, les pieds-de-nez et jusqu'aux cailloux dans les vitres? M'as-tu entendu me plaindre une seule fois cependant? Ai-je souhaité seulement que cet ignoble régime prît fin ou se relâchât un peu? Allons donc ! Je n'ai demandé, je ne demande encore qu'une chose : c'est qu'il continue et s'aggrave...

Et les dents serrées, saisissant son mari par le bras et le secouant :

— Mais comprends donc, homme borné, que notre salut est à ce prix, que plus on nous en fera, plus on nous accablera et plus nous serons près de rebondir... Si seulement, ajouta t-elle, le poing tourné vers la fenêtre, ils pouvaient nous lapider encore un peu... ou flanquer le feu à la baraque !

Elle éclata d'un rire sinistre :

— Nous finirions par une belle et bonne canonisation laïque... comme Dreyfus.

Le dimanche suivant les Ruguellou, qui achevaient de souper dans leur petite salle, en s'entretenant du conseil de revision fixé au lendemain et où ils se proposaient d'accompagner Théodore, entendirent soudain des vociférations, une clameur qui n'était pas celle dont ils avaient fini par prendre l'habitude. Plus de poêlons, de cornets à bouquin ni de sifflets à roulette. On criait : « Suzic ! Suzic ! Nous voulons Suzic ! »

— Qu'est-ce que c'est que ce nouveau refrain ? dit Mme Ruguellou, prêtant l'oreille. Ils sont fous ! Ils demandent Suzic ?

— Oui, moi non plus, je ne comprends pas, dit M. Ruguellou.

Mais, sur le ronflement de la bande, un fausset glapissant se détacha : « Assassins ! Massacreux ! »

— Ah ! dit Mme Ruguellou, qui avait reconnu l'organe, j'y suis. C'est un coup de Laurentine... Ils croient que nous avons tué ta nièce.

— Eh bien ! dit M. Ruguellou, il n'y a qu'à la leur montrer.

— Trop tard, dit Mme Ruguellou... Écoute : la charge !

Un clairon, juché sur la toiture d'une étable voisine, venait de jeter trois notes courtes dans la nuit. On le distinguait mal dans l'ombre et, par précaution, d'ailleurs, il s'était barbouillé le visage de suie ; ce qui n'empêcha pas Mme Ruguellou de l'identifier aussitôt, le nombre des conscrits ayant fait leur service dans la clique étant assez limité dans la commune parmi les hommes du dernier contingent.

— C'est le fils Saliou, dit-elle à son mari. Nous avons fait vendre le bien de sa mère par autorité de justice : il se venge, c'est dans l'ordre... Et voici la colonne d'assaut, ajouta-t-elle avec le même sang-froid.

Sur le chaperon du mur, trois formes confuses, au visage noirci comme celui du clairon, venaient d'apparaître : l'un des assaillants brandissait une loque rouge ; au poing de l'autre pendait une lanterne sourde ; le troisième portait on ne sait quoi de fragile, peut-être des cartouches de dynamite. Tous les trois sautèrent dans la cour, non si précipitamment toutefois que Mme Ruguellou n'eût eu le temps de les clicher dans sa mémoire, comme leur camarade, et tirèrent en se baissant du côté des magasins. La foule, de l'autre côté du mur, continuait de brailler : « Suzic ! Suzic ! » Quelques minutes s'écoulèrent, lourdes d'angoisse pour M. Ruguellou que l'ascendant de sa femme retenait seul de ne pas s'élancer au dehors, et, tout à coup, une explosion assez forte, suivie de plusieurs autres, secoua dans leurs châssis les vitres du Prieuré. Le ciel proche s'embrasa, derrière les Ruguellou...

— Mais ils nous ruinent, Aurélie! gémit M. Ruguellou. C'est notre réserve d'alcool qui flambe.

— Comme si tu ne savais pas que nous sommes assurés! dit placidement Mme Ruguellou... Eh bien, mais... fit-elle, en voyant la porte s'ouvrir avec fracas et une manière de trombe humaine se précipiter dans la pièce, où elle chut sur les genoux, les mains jointes et les yeux révulsés, qu'est-ce qui vous prend, God?

God expliqua que, chassée de son lit par l'explosion et cherchant à s'évader par la cour, elle avait rebroussé chemin en apercevant, dans l'œil-de-bœuf du grenier à foin, la tête de Juluen « plus rouge qu'un tison d'enfer ».

— Tu vois, Aurélie, bredouilla M. Ruguellou... Ils ne reculent devant rien... Ils vont nous flamber aussi!

— *Ya, ya*, gémit God. Un a dit : « On va les saigner comme des cochons. »

Saigner, flamber, Mme Ruguellou, si maîtresse qu'elle fût restée jusque-là de ses nerfs, ne put s'empêcher d'envisager à son tour la terrible hypothèse émise par son mari et par God : sait-on jusqu'où peut aller la folie homicide de la foule? Mme Ruguellou pourtant songeait si peu à capituler que ses yeux cherchaient une arme dont elle pût, au besoin, soutenir un siège et prolonger la résistance. Il n'y avait là que le fusil de chasse de M. Ruguellou, au râtelier depuis des années.

— Décroche-le, dit-elle à son mari...

Au matin de cette nuit tragique, Trébivain s'éveilla dans la stupeur... Le mal n'était pourtant pas si grand qu'on le craignait d'abord. Juluen n'avait pas été carbonisé; aucun dépôt d'alcool n'avait sauté; les détonations qui avaient fait croire à l'explosion de tonneaux de trois-six étaient causées par d'inoffensifs pétards; tout le désastre se résumait finalement dans une meule d'ajoncs secs qui avait pris feu et dans la mise à sac du poulailler. Mais les esprits étaient trop frappés pour ramener l'attentat du Prieuré à ces modestes proportions, et les mauvais plaisants qui, pour « flanquer la trouille » aux Ruguellou, s'étaient grimés en terroristes, gardèrent cette figure aux yeux prévenus de l'opinion. Sur place on leur prêta les projets les plus sanguinaires et, à trois kilomètres de là, on tint ces projets pour consommés, le Prieuré pour anéanti.

IV

Le Conseil de revision.

Vers huit heures, quand M. et Mme Ruguellou, vêtus de noir, descendirent du Prieuré pour se rendre à Rozlan, le passage de leur cabriolet ne souleva aucun cri hostile ; ils recueillirent même quelques saluts. Théodore, lui, s'était joint au contingent des jeunes hommes de sa classe qui se rendaient à pied, drapeau en tête, au siège du conseil de revision. Au bas de la côte de Crec'h-Meur, un peu avant sa bifurcation et à quelques pas du chaume de Tina qui les guettait derrière son rideau, le cabriolet des Ruguellou fut arrêté par un cortège nuptial qui montait vers le bourg au son d'un violon fêlé et qui avait dû lui-même s'arrêter devant une grande corde tendue au travers de la route. Des roses blanches et des flots de rubans en papier étaient piqués dans les nœuds : pour que cette barrière fleurie s'abaissât, il fallait que les mariés acquittassent un droit de péage qui consistait en quelques menues pièces de monnaie. Apercevant les Ruguellou, la noce se rangea et pria courtoisement « monsieur le maire et Madame » de passer les premiers. Mme Ruguellou remercia d'un sourire mouillé. Il ne convenait pas encore qu'elle quittât l'expression de morne accablement qu'elle s'était composée et qu'aggravait le deuil de son costume : mais, aux issues de la commune et ne craignant plus d'être observée, son air changea aussitôt, et la joie, le sentiment d'un retour prochain des choses, la satisfaction de pouvoir enfin, comme autrefois, donner libre cours à sa nature batailleuse, lui firent oublier l'incident le plus pénible peut-être de la nuit : le pillage du poulailler et le rapt, avec toutes ses conséquences probables, casserole et pot compris, de la vénérable poule grise qui ressemblait à sa défunte tante Annette...

Cependant, quand M. Ruguellou, son cabriolet remisé, se présenta en compagnie de sa femme dans le préau de l'école, dont la grande salle servait aux opérations du conseil, aucune main que celle de son adjoint ne se tendit vers la sienne, et M. Gratiani lui-même, en grand uniforme et qui causait dans un groupe avec des maires du canton auxquels il commentait — très partialement d'ailleurs pour les Ruguellou — les événements de la nuit, n'osa pas se détacher tout de suite de son entourage.

Le général et le sous-intendant militaire faisaient les cent pas à l'écart. D'autres groupes stationnaient dans la cour ou sur la route,

devant la grille, parmi les hommes du contingent, et l'on sentait à l'animation des verbes, aux regards qui se coulaient vers les Ruguellou, que l'émeute de Trébivain faisait le sujet des entretiens, mais qu'on y parlait aussi d'autre chose. Bellec avait passé par là de toute évidence et, peut-être, renseigné par les agents qu'il entretenait autour du Prieuré, avait-il ramené l'affaire à ses véritables proportions. M. Prosper Hémon, qui devait présider les opérations du conseil à la place de M. Edmond Rambert, empêché, n'était pas encore arrivé : grand fouilleur d'archives, passionné d'études révolutionnaires et toujours penché sur quelque énigme de la chouannerie trégorroise ou kernévote, qu'il ne lâchait qu'après lui avoir arraché son secret, il avait bien pu s'attarder dans les greniers de la mairie, attenante à l'école, d'où on le vit s'élancer, neuf heures tapant, sa serviette sous le bras, gonflée à plaisir, en compagnie de Bellec avec qui il semblait poursuivre une conversation fort animée. M. Ruguellou, qu'un mouvement de la foule avait séparé de sa femme et qui s'était rangé contre le mur de l'école pour le laisser passer, l'entendit répondre distinctement à Bellec :

— Non, mon cher maire, non... n'ayez aucune crainte... Je ne suis homme à me laisser influencer par personne, et le conseil n'aura égard qu'aux intérêts de la défense nationale... D'ailleurs, cette dernière inculpation pour détournement de mandats...

Il secoua la tête de l'air de dire : « Quelle fripouille et en quel temps nous vivons ! » Sur quoi, après un salut collectif aux assistants, la main à la visière du képi, il pénétra dans la salle.

A qui faisait-il allusion dans ce propos final sur une inculpation pour détournement de mandats? Peu importait d'ailleurs. M. Ruguellou ne voyait que le triomphe de son rival et sa propre humiliation. A la dernière minute seulement et comme par charité, M. Gratiani avait fait mine de l'apercevoir et s'était risqué à lui serrer la main. En même temps il lui glissait à l'oreille : « Toutes mes condoléances... Courage! » C'était peu, et Mme Ruguellou, à qui son mari fit part du propos, n'en goûta que faiblement la concision.

Ainsi, ce n'était pas assez de la lapidation et de l'incendie ! Pas assez de l'autodafé, vrai ou supposé, de Juluen, et Caboco-Bornibus, comme le sous-préfet sans doute, en avait été pour ses frais d'hyperbole ! On aurait peut-être voulu que les émeutiers, pendant qu'ils y étaient, les flambassent aussi tous les deux ! La déception de Mme Ruguellou, qui voyait avorter misérablement ses espérances, était si vive que M. Ruguellou, pour la première fois, dut s'employer à la réconforter.

— Tu exagères leurs mauvaises dispositions à notre égard, Aurélie,

je t'assure... Ils ne sont pas si mauvais que tu crois... Bellec, oui et, pour M. Prosper Hémon, je ne dis pas non plus... Ce conseiller est une barre de fer... il n'est pas comme les autres, il refuse tout avancement : je le soupçonne d'être un tiède républicain... Le général aussi, bien entendu... Mais Kerfaouet, ni Balc'h, ni Rumeur, ni le docteur Pichavant, ni bien d'autres, ne sont vraiment de nos ennemis. Et j'ai bien vu, à leur air, que, s'ils avaient osé, s'ils n'avaient pas craint d'être remarqués, ils seraient venus à nous... Ils nous plaignent certainement...

— Mais pas un d'eux ne lèverait le petit doigt pour nous sauver ! rétorqua Mme Ruguellou... Eh bien, on va voir tout à l'heure, s'ils ne réforment pas Théodore !

Elle avait sa figure épique des grands jours de bataille ; sa loupe étincelait et M. Ruguellou comprit qu'il perdrait sa peine à la chapitrer. Il ne put même pas la décider à quitter le préau, exposé à tous les vents, et à s'en aller attendre la fin des opérations du conseil dans l'auberge où ils avaient remisé leur cabriolet et dont la tenancière, Jeanne-Yvonne Flanchec, était une des rares clientes qui leur fussent restées fidèles.

— Non ! Je resterai là, s'il le faut, devant la porte, jusqu'à la consommation des siècles.

— Oh ! dit naïvement M. Ruguellou, il n'en faudra pas tant, et avant midi, je pense, l'examen du contingent sera terminé...

Mais, au bout d'une demi-heure de cette insipide faction, elle-même se lassa, et, comme une grande chauve-souris, elle se mit à tourner autour du préau. M. Ruguellou, qui lui avait emboîté le pas, avait peine à se tenir en ligne et le plus souvent demeurait à la traîne... De temps en temps la porte de la salle s'ouvrait pour quelque planton chargé d'un pli ou quelque membre du conseil qui éprouvait le besoin de changer d'air, mais la séance continuait sans eux, et l'angélus de midi était sonné qu'elle durait encore. Enfin un brouhaha se fit dans la salle et, au dehors, retentirent les appels et les chants des conscrits, sortis par une autre porte, qui s'organisaient en cortège pour l'habituel défilé par la ville. Mme Ruguellou se précipita, mais, plus prompts qu'elle, M. Prosper Hémon, le général, le médecin-major et le sous-intendant militaire, travaillés d'une légitime fringale, avaient franchi la grille. Comme, après tout, ce n'était pas à eux qu'elle en avait, leur départ ne dérangea rien à ses projets.

— Et Théodore? jeta-t-elle au sous-préfet qui s'avançait suivi, à petite distance, de Kerfaouet, de Bellec et des autres maires.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit M. Gratiani d'un ton découragé... Votre adjoint aussi... Mais vous savez... avec des hommes comme

M. Hémon et dans cette atmosphère d'indifférence générale ou d'hostilité...

— Oui, dit Mme Ruguellou, je me suis bien trompée.

Et, lâchant Gratiani pour se planter devant la bande à qui elle barra le passage, secouant l'un par le bouton de son paletot, tutoyant l'autre à la façon des héros d'Homère :

— Alors, ça ne vous suffit pas ce qui nous arrive, ni à toi, Bellec, qui nous as volé notre siège au Conseil général, ni à toi, Rumeur, digne acolyte de cet Iscariote, ni à vous, Kerfaouet, prince de la palinodie, ni à vous tous, messieurs les autres maires du canton que j'aperçois derrière Kerfaouet, Rumeur et Bellec? Il vous faut notre peau, comme on dit?...

Bellec ne broncha pas, mais, chez Kerfaouet et ses amis, un certain malaise fut tout de suite apparent. Rumeur hasarda même une vague dénégation.

— Permettez, madame Ruguellou...

— Laissez donc, dit Mme Ruguellou. Comme si je ne vous connaissais pas tous !... Mais vous ne voyez donc pas où il vous conduit les uns et les autres, ce Bellec... vous ne voyez pas où il court lui-même?

— Eh bien, apprenez-le-nous, dit Bellec avec un ricanement gras qui secoua toute sa courte personne apoplectique. C'est toujours amusant de s'entendre dire la bonne aventure... Où est-ce que je cours, si-ou-plaît?

— Toi, mon petit? Droit au bagne... comme tous les faussaires.

— Plus bas ! intervint M. Gratiani. Plus bas, je vous en prie, madame Ruguellou !... Les murs ici ont des oreilles.

— Eh ! leurs oreilles à ces murs ne leur apprendront rien qu'ils ne savent déjà.

— Mais les vôtres, peut-être, belle madame, siffla Bellec, seront aussi surprises que charmées d'apprendre la nouvelle inculpation qui, depuis hier, pèse sur votre mari?

— De quoi s'agit-il encore? demanda un peu décontenancée Mme Ruguellou au sous-préfet.

— M. Ruguellou est inculpé de détournement de fonds,... d'accaparement de mandats à des indigents de la commune...

— Voilà ! dit Bellec, qui fit un plongeon ironique et s'éloigna.

— Ah ! dit Mme Ruguellou en montrant les maires qui restaient, c'est donc pour cela qu'aucun de ces pleutres, malgré l'incendie et le carnage de la nuit, n'osait s'approcher des pestiférés que nous sommes !... Je comprends... Et vous avez laissé faire cela, monsieur le sous-préfet?...

— Non, madame, pas moi... mon chef hiérarchique... dont je n'ai pas à juger les actes... La plainte émane de M. L'Arc'hantec et d'un certain nombre d'habitants de la commune qui l'ont signée avec lui : Jean-Marie Bivic, Yves Le Coulz, François Quemper, je ne sais qui encore...

— La fine fleur des Blancs, dit Mme Ruguellou... Mais le nom de L'Arc'hantec suffisait... J'ai connu un temps, ajouta-t-elle amèrement, où ce nom-là, au bas d'une plainte... il n'en fallait pas plus pour qu'on la jetât au panier... Maintenant, aidé de M. Bellec, un L'Arc'hantec fait la loi au préfet... Demain, élu maire de Trébivain et appuyé sur M. de Romignac, il déplacera la majorité aux élections cantonales et d'arrondissement et vous renverra à vos rutabagas, cher monsieur Kerfaouet... et vous que je vois venir là-bas, honorable monsieur Le Troumadeuc, qualifié de député imbattable par notre éloquent préfet, à la quincaillerie de madame votre mère...

— Euh ! Euh ! que dites-vous là?... C'est de moi que vous parlez?... articula péniblement un gros homme roux à tournure athlétique, déjà entrevu aux premières pages de ce récit et que tracassait un essoufflement rédhibitoire...

Il avait passé son bras sous celui de Valbreuse, le rédacteur en chef de son journal : *le Réveil castelneuvien* — un Valbreuse vieilli, calamiteux, dont la fugue d'Irma et de Théodore avait emporté les dernières illusions, avec les derniers cheveux — et qui en gardait une dent solide aux Ruguellou.

— De vous et de tout le parti républicain dans l'arrondissement, dit Mme Ruguellou... MM. Edmond Rambert, Laroze et Bellec viennent de signer son arrêt de mort.

— Heu ! Heu ! vous exagérez... C'est le chagrin... heu ! heu !... les regrettables événements de cette nuit... Heu ! heu ! le parti républicain n'a jamais été plus fort dans l'arrondissement... heu ! heu !... qu'à cette heure...

— Monsieur le député, de combien de voix était votre dernière majorité?

— Tout le monde... heu ! heu ! sait cela... C'est de l'histoire... 392 voix...

— Sur 6 000 votants... Eh bien, à la prochaine élection, le chiffre de vos voix sera réduit d'un sixième... Vous êtes battu d'avance, monsieur Le Troumadeuc...

— Par exemple ! Heu ! heu !... Et pour quelle raison, je vous prie?

— Pour la raison qu'à cette époque M. Ruguellou, ici présent, gémira sur la paille humide des cachots... et que M. L'Arc'hantec, dont vous êtes le seul à ignorer les opinions réactionnaires, ou M. de

Solèges, dont il est le très humble servant, se prélassera dans son fauteuil à la mairie de Trébivain...

— Heu ! heu ! Est-ce vrai cela, mon cher sous-préfet? interrogea M. Le Troumadeuc avec une légitime expression d'angoisse sur sa rouge figure tannée de pirate scandinave... Valbreuse... heu ! heu !... ne m'a jamais rien dit de pareil... Il m'assurait que Caboco... heu ! heu !... en qui nous pouvons avoir toute confiance... heu ! heu !... garderait la mairie.

— Eh ! soupira M. Gratiani... je ne puis pas le dissimuler... il y a du vrai dans ce que vient de dire Mme Ruguellou... Et la justice n'a jamais rien à gagner à se montrer si brusque et si cassante.

— Ce que les anciens traduisaient par *summum jus, summa injuria*, confirma le docteur Pichavant, qui piochait volontiers les locutions latines du petit Larousse pour se donner une teinture d'humanisme.

— J'ai oublié mon latin... heu ! heu !... vous savez, mon cher docteur... Je n'ai jamais été... heu ! heu !... ce qu'on appelle un aigle au collège... Aussi... heu ! heu !... vous m'obligerez en m'expliquant...

— Je vais vous l'expliquer, moi, sans savoir le latin, coupa Mme Ruguellou... Toi, viens ici, dit-elle à son mari en le happant par la manche et en le faisant pivoter vers le groupe... Y a-t-il un d'entre vous, continua-t-elle en le désignant de la main, je dis un seul, à commencer par vous, monsieur le sous-préfet, qui ait eu à se plaindre de cet homme? N'a-t-il pas été le parangon des maires républicains? N'a-t-il pas, à toutes les élections, fait voter sa commune pour le candidat du gouvernement?

— Sans conteste, dit M. Gratiani.

— Aux majorités qu'il vous avait promises, à vous, monsieur Le Troumadeuc... à vous, Kerfaouet... à Robineau avant Bellec, a-t-il jamais manqué une voix... je dis une?... Et, vous savez, ces résultats-là, ça ne s'obtenait pas en chantant la mère Godichon, ni par l'opération du Saint-Esprit... il y fallait l'œil, le tour de main, une de ces fortes consciences laïques chez qui le devoir républicain sait à l'occasion étouffer les autres voix... Cet homme avait tout cela... Pourquoi ne l'avez-vous pas poursuivi, pendant que vous y étiez, pour fraude électorale, truquage des urnes et falsification du scrutin... à votre profit?... Pourquoi n'avez-vous pas joint cette inculpation aux précédentes?

— Mais, madame Ruguellou... heu ! heu !... ça s'est toujours fait, ce petit mic-mac... heu ! heu ! dans toutes les communes dont les maires sont nos amis... Il n'y a que... heu ! heu !... les réactionnaires pour s'en plaindre... Personne parmi nous... heu ! heu !... n'aurait jamais songé...

— Oui, vous fermiez les yeux, parce que c'était votre intérêt... parce que vous profitiez du mic-mac, comme vous dites, monsieur le député... Alors il fallait savoir aussi les fermer pour le reste... Il n'y a pas de milieu...

— Madame Ruguellou... heu ! heu !... je vous prie de croire que s'il n'avait dépendu que de moi... heu ! heu !...

— Ou de moi... dit Kerfaouet, cependant que les autres maires présents à la scène protestaient à leur tour ou en même temps de la pureté de leurs sentiments à l'égard de M. Ruguellou.

— C'est cette gredine d'*Indépendance armoricaine*... heu ! heu !... qui est cause de tout, acheva M. Le Troumadeuc, content de trouver quelqu'un ou quelque chose sur qui se décharger d'une responsabilité gênante.

— Mais qui a documenté l'*Indépendance armoricaine*, sinon l'un de vous, le Judas qui s'appelle Bellec, pour se venger de la préférence accordée à mon mari par M. Raimbert et l'évincer du conseil général ?...

— Heu ! Heu ! pensez-vous que ce soit Bellec... heu ! heu !... Il me semble que M. de Romignac...

— M. de Romignac n'est venu qu'après coup, en soutien. Mais maintenant c'est lui qui mène la danse... et, comme je le connais, il la mènera ferme, je vous en préviens... Ah ! vous avez été lâches... Ah ! vous avez cru habile de hurler avec la canaille et de nous laisser étrangler !... Bourriques ! C'est à votre exécution que vous travailliez ! Si vous croyiez qu'où elle en est de ses révélations l'*Indépendance armoricaine* va tourner court !... Si vous croyez que Maubec n'élargira pas sa campagne et ne l'étendra pas à tous les maires du département !... Si vous croyez qu'il n'est pas renseigné sur vos petites histoires à chacun... qu'il ne connaît pas le montant des ristournes que vous avez touchées dans la construction de l'hôpital de Trézugel, docteur Pichavant..., le nombre des états de pension où vous avez émargé pour des titulaires décédés depuis quinze ans, Rumeur..., le tarif des congés de moisson, ajournements, réductions d'impôts, remises de peines corporelles et d'amendes dus à votre intervention, digne monsieur Kerfaouet... Attendez que Maubec en ait fini avec nous, et vous verrez... Je vous dis que vous y passerez tous... et Bellec comme les autres... Bellec avant les autres peut-être... mais lui en grand tralala, dans une fournée spéciale... en carrosse à trois chevaux... avec tous les honneurs réservés aux faussaires en écriture privée et publique... Et allez donc ! Vous l'aurez voulu, braves gens, et vous pourrez vous frapper la poitrine, comme des cléricaux mal débarbouillés que vous êtes, en gémissant : *mea culpa*, *mea maxima culpa*...

— Non, mais alors, dit brusquement Le Troumadeuc, Bellec, Laroze et Rambert... heu ! heu !... nous ont foutus dedans?... Pourquoi... heu ! heu !... ne nous avez-vous pas dit cela plutôt, madame Ruguellou?

— Vous m'avez claqué la porte au nez... Et m'auriez-vous reçue, vous ne m'auriez pas crue, puisque vous n'avez pas cru Garmès lui-même, l'homme qui a donné l'arrondissement de Châteauneuf à la République et sans qui vous ne seriez rien les uns et les autres... Bellec vous avait jeté un sort à tous...

— Lui encore avait ses raisons... heu ! heu !... Il voulait le siège de votre mari au conseil général... heu ! heu !... et il l'a eu... Mais le préfet !... C'est sa fonction de voir clair... il n'a pas le droit... heu ! heu !... de se laisser monter le bourrichon.

— Les meilleurs pilotes ont de ces absences, soupira M. Gratiani.

— Allons donc !... Je parie qu'à sa place... heu ! heu !... vous eussiez vu clair, vous... Eh bien, foi de Troumadeuc... heu ! heu !... tirez-nous de ce pétrin et je vous promets...

— Oh ! monsieur le député ! fit pudiquement Gratiani. Y pensez-vous ! Contrevenir aux ordres de mon supérieur hiérarchique !...

— Heu ! heu !... Je m'en fiche, de la hiérarchie !

— Oui, oui, nous aussi nous nous en fichons, crièrent dix voix à l'unisson... Nous en avons assez de toutes ces histoires. Écoutez Le Troumadeuc !

On a dit qu'aujourd'hui, quand on veut dégager la physionomie d'un homme politique, même de premier plan, c'est bien rarement qu'on y parvient : il n'a pas d'existence propre le plus souvent ; les traits de sa physionomie sont épars sur cinq cents visages d'électeurs ou de clients ; représentatif et impersonnel, il est le délégué d'un syndicat d'appétits ou le dépositaire d'un bloc de rancunes, et il n'est que cela. M. Gratiani, lui, avait une personnalité, des ambitions précises et les ressources d'esprit qu'il faut pour les conduire à bonnes fins, mais il savait aussi à quoi trop d'intelligence expose dans une démocratie ombrageuse, qu'offusque tout ce qui la dépasse et, quand il parlait aux gens, il mettait son art, comme Socrate, à paraître tirer de leur propre fonds ce qui venait du sien. Comme il excellait à prendre tous les tons, fussent les plus triviaux ou les plus redondants, mais toujours appropriés aux circonstances, ses auditeurs, non seulement ne se plaignaient pas, mais admiraient qu'ils pussent s'exprimer si parfaitement par la bouche d'autrui ; quand il paraissait les contredire ou ne leur céder qu'à son corps défendant, c'est alors qu'il était le plus près de leur imposer sa manière de voir.

— Messieurs, commença-t-il de sa voix fluette, ce que vous de-

mandez est bien difficile... M. Edmond Rambert n'est pas seulement un administrateur de premier ordre pour qui je professe le plus profond respect : c'est un philosophe, un kantien, le soldat de l'impératif catégorique... Et il n'y a pas que M. Edmond Rambert : il y a le docteur Laroze qui ne temporise pas plus que lui, qui ne biaise pas ; il va tout de suite aux solutions héroïques et, si un membre est gangrené dans notre parti... ou simplement un peu suspect... sans pitié il exige qu'on l'ampute.

— Heu ! Heu ! C'est une politique de boucher, ça !

— De chirurgien, mon cher député, de grand chirurgien... Je suis personnellement pour des méthodes très différentes... Mais enfin je reconnais — et c'est l'excuse du cher Laroze — qu'il y a des cas où cette politique d'intervention immédiate peut donner des résultats heureux, où il est nécessaire de couper tout de suite le membre gangrené...

— Oui, corrigea Mme Ruguellou, quand le reste du corps est sain.

— Il l'est, madame Ruguellou, il l'est : n'en doutez pas...

— Allons donc ! Les pratiques qu'on reproche à mon mari sont courantes chez tous les maires du Bloc. Et il n'a pas fait le dixième des saletés qu'ils ont faites !

— Laissez-moi finir, madame Ruguellou, dit doucement M. Gratiani... Non seulement le reste du corps est sain, mais je vais plus loin : j'affirme ici... vous entendez, mon cher Valbreuse?... prenez note, je vous prie... j'affirme que la religion de l'éminent administrateur placé à la tête de ce département a été surprise, j'affirme qu'il n'y avait pas dans notre parti de membre gangrené... donc aucune nécessité de procéder à des exécutions aussi brutales que celles dont a été victime... je dis victime... M. Ruguellou ici présent...

— A bas Bellec ! cria une voix.

— Messieurs, dit M. Gratiani... si c'est pour recommencer avec M. Bellec l'expérience Ruguellou, si c'est pour substituer une victime à une autre que vous m'appelez, je me récuse... M. Bellec, comme M. Edmond Rambert, comme M. Laroze, a été trompé et je me charge personnellement de le lui faire reconnaître... Il n'y a ici qu'un coupable, l'éternel coupable que vous avez nommé avant moi et qu'on trouve au nœud de toutes les intrigues anti-démocratiques dans notre malheureux département : le cléricalisme. Voilà l'ennemi qu'il fallait démasquer, auquel il fallait arracher sa proie... Il n'est pas encore trop tard... La presse républicaine, trop longtemps muette et passive, n'a qu'à sortir de son silence... Et elle en sortira, n'est-il pas vrai, Valbreuse?...

Valbreuse, dont le stylo volait sur les feuilles, fit sans relever la tête un signe d'assentiment... Il n'était pas complètement innocent de l'attitude adoptée par son député dans l'affaire Ruguellou et c'était lui qui, par esprit de représailles contre Théodore, l'avait embarqué dans la galère de Bellec : sentant le vent qui tournait, il changeait prudemment d'amure, mais sans enthousiasme et en caressant l'espoir d'une nouvelle saute prochaine du baromètre.

— ...En même temps qu'elle fera justice de toutes ces basses accusations lancées contre un innocent, continua M. Gratiani — et la dernière, signée du nom méprisable de L'Arc'hantec, n'est pas la moins honteuse, — qu'elle y montrera l'œuvre empoisonnée de la réaction, la presse républicaine, la presse honnête, saisira l'opinion des effroyables supplices infligés à la famille Ruguellou, elle peindra ce cercle de huées nocturnes autour d'un foyer terrorisé, ces volées de pierres dans les carreaux, toute cette chouannerie nouvelle, organisée, stipendiée par des hommes dont nous savons... dont nous publierons les noms... et finalement jetée par eux à l'assaut du Prieuré pour y semer l'incendie et le massacre...

— A la bonne heure !... tonna Le Troumadeuc enthousiasmé... Heu ! heu ! je n'aurais pas mieux dit... Voilà des paroles... heu ! heu !... voilà un programme... Je le rapporterai... heu ! heu !... mot pour mot au ministre...

— C'est me faire grand honneur, monsieur le député, dit modestement M. Gratiani. Souffrez cependant que je demeure jusqu'au bout dans mon rôle impersonnel... Je ne suis qu'un simple agent d'exécution... Je puis me permettre, comme je viens de le faire, et c'est encore beaucoup d'audace, de dégager, de traduire le sentiment général... Il ne m'appartient pas d'aller plus loin.

— Nous agirons pour vous... heu ! heu !... n'ayez pas peur... Et d'abord, moi, je pars ce soir pour Paris... heu ! heu !... je réunis d'urgence mes collègues républicains du département... et demain... heu ! heu ! nous nous présentons en corps chez Edgar...

— Edgar? questionna un non-initié.

— Edgar Combes, quoi ! D'où sortez-vous donc... heu ! heu !... c'est lui le vrai ministre de l'Intérieur...

— Lui ou sa bonne, quand il n'est pas là, compléta Valbreuse mi-figue, mi-raisin.

— Ah ! ah ! très amusant... heu ! heu !... Je retiens le mot, mon cher Valbreuse, pour le répéter à Edgar... Et maintenant, messieurs... heu ! heu !... conclut jovialement M. Le Troumadeuc, allons déjeuner : il est au moins... heu ! heu !... une heure et demie et j'ai l'estomac dans les talons... Dommage... heu ! heu !... que vous ne puissiez être

des nôtres... heu! heu!... avec votre mari, madame Ruguellou... heu! heu! ça se retrouvera.

— Mais en attendant, dit Mme Ruguellou. Théodore est déclaré « bon pour le service » et mon mari est toujours révoqué.

— Paris... heu! heu!... ne s'est pas bâti en vingt-quatre heures... dit M. Le Troumadeuc... et il faut nous laisser le temps... heu! heu!... de nous retourner... On pourra toujours... heu! heu!... en attendant... faire obtenir un sursis à votre jeune bouture...

La promesse ne sembla pas avoir beaucoup touché son interlocutrice qui savait le peu de fond qu'il fallait faire sur ce politicien amorphe dont la musculature athlétique avait si bien accaparé toute l'énergie qu'elle n'en avait rien laissé pour le moral; Gratiani était heureusement d'une autre trempe, et l'ambition qu'on lui savait, une soif de parvenir coûte que coûte qui ne le ferait pas hésiter, au besoin, à tirer dans le dos de son préfet, s'il y voyait son avantage, donnaient des garanties plus sérieuses à Mme Ruguellou. Le couple, qui comptait être rentré au Prieuré pour midi, accepta, vu l'heure tardive, la frugale collation que lui offrit, en s'excusant, Jeanne-Yvonne Flanchec, l'aubergiste du *Soleil levant :* une beurrée, du lard froid, du cidre et du café. M Ruguellou n'y toucha d'ailleurs que du bout des lèvres. Il n'avait pas ouvert la bouche de toute la scène du préau; il faisait peine à voir; ses vêtements flottaient autour de son grand corps; quelque chose chez lui n'allait plus : il fallait l'optimisme de Mme Ruguellou ou sa volonté de résister à l'évidence pour ne pas reconnaître ce qui frappait tous les yeux et que constata naïvement à son tour la grasse et bruyante commère, aux reins en mappemonde, qui les servait.

— Mais vous ne mangez pas, monsieur Ruguellou!... *Ma Jésus*, comme vous êtes changé!... C'est vrai qu'on a voulu vous saigner tous les deux, cette nuit, sauf votre respect, comme des cochons?...

— Il se fait trop de mauvais sang avec ces histoires, dit Mme Ruguellou... Ça lui passera quand reviendront les beaux jours...

— S'ils reviennent jamais! dit M. Ruguellou...

— Que si! Que si! dit Jeanne-Yvonne... Bon plaignant va cent ans... Tenez... voyez M. Josué, le receveur de l'enregistrement de Rozlan... il avait l'air bien plus malade que vous...

— Eh bien? dit Ruguellou.

— Eh bien, le docteur Mazéas l'a envoyé se soigner... faire une cure, comme il dit... dans une ville où on boit une eau qui a un drôle de goût... un goût d'œufs pourris...

— De l'eau de Vittel?

— Justement. Et il est revenu aussi frais qu'une pomme d'été.

— C'est possible, coupa Mme Ruguellou... Mais ce qui est vrai d'un malade n'est pas vrai d'un autre...

Jeanne-Yvonne n'insista pas et servit le café. Machinalement et quoique la collation lui fût gracieusement offerte, Mme Ruguellou rafla dans la soucoupe trois morceaux de sucre qu'elle enveloppa dans son mouchoir... Puis, comme elle savait le prix du temps, elle s'enquit près de son hôtesse s'il ne lui déplairait pas de profiter de l'occasion pour faire leurs comptes trimestriels.

— Mais bien volontiers, madame Ruguellou, dit la condescendante Jeanne-Marie... Et, appelant son mari : Soéic (François), apporte le livre de comptes.

Les deux commerçantes s'engagèrent dans un examen minutieux des factures qui demandait toute leur attention : M. Ruguellou continuait de ne souffler mot. Pas très bavard déjà de sa nature, il finissait par sombrer dans une sorte de mutisme qui l'isolait du monde ambiant. Mais que ce silence était gros de pensées ! De quelles réflexions amères il se nourrissait ! De quels fantômes, de quels monstres sortis des cavernes du cœur, selon l'expression de Bacon, il se peuplait !... A une certaine heure de la vie, nos vieilles fautes, nos péchés oubliés, comme des poissons morts, remontent à la surface de la conscience. Cette heure semblait venue pour M. Ruguellou.

Cependant l'examen et le règlement des comptes avaient pris plus de temps que ne pensaient les deux femmes, et Mme Ruguellou s'aperçut tout à coup que le jour déclinait... Elle pressa M. Ruguellou, d'atteler : Soéic donna la main à l'ancien maire, mais vainement, avant de partir, voulut-il lui faire prendre le coup de l'étrier. Mme Ruguellou, quand ils furent remontés en voiture, reprocha aigrement ces façons à son mari :

— Je ne te comprends pas... Si c'est ta manière de faire marcher le commerce !

M. Ruguellou, cette fois, ne répondit pas. Il songeait à ce Josué que le docteur Mazéas avait envoyé faire une cure à Vittel et qui en était revenu « frais comme une pomme d'été »... Le bidet de Callac à robe gris truité, qui traînait leur cabriolet depuis la mise à la retraite de Général, n'était pas un échantillon très remarquable de l'espèce chevaline, mais la bête, qui allait l'amble, comme la plupart de ses congénères, avait gardé un peu de cette alacrité des étalons phéniciens que les contemporains de Didon venaient échanger en Bretagne contre du minerai et dont une étincelle semble s'être transmise à leurs rustiques héritiers de la montagne cornouaillaise : M. Ruguellou n'avait pas besoin de la presser du fouet pour lui faire couvrir du terrain. Le temps, assez beau jusque-là, mais un peu frais, s'em-

bruma vers le soir. Mme Ruguellou avait ramené sur elle le col de sa palatine : elle aussi songeait et ses pensées n'étaient pas beaucoup plus gaies que le temps ; elle avait éprouvé une fois de plus la fragilité des engagements humains dans ce mauvais vouloir à réformer Théodore, et si, malgré cette grosse déception, elle pouvait estimer que sa journée n'avait pas été complètement perdue ni ses efforts tout à fait vains, puisqu'il en était résulté un revirement très net d'une fraction imposante de l'opinion radicale en faveur de son mari, les effets de ce revirement lui apparaissaient comme trop lointains, soumis à trop de contingences imprévisibles, pour qu'elle considérât cette demi-victoire comme un vrai succès.

— Ah ! dit-elle, au bout d'un moment, elle est jolie, leur République ! C'est à donner envie de se faire chouan !

— Ne dis pas cela, Aurélie, protesta M. Ruguellou. Je ne crois plus à grand'chose... La République, c'est la dernière foi de ma vie. Certainement, je n'attendais pas qu'elle me traiterait comme elle l'a fait... J'ai éprouvé une grande, très grande déception... Mais la République elle-même n'est pas coupable : tout est venu de Bellec... Il s'agit d'une vengeance personnelle...

— Une vengeance à laquelle se sont associés tous ceux qui portent un nom dans le parti... Ah ! tu peux parler ! Qu'est-ce que c'est que la République sans les républicains?

— C'est la République quand même, l'Idée, si tu préfères.

— Allons donc ! J'appelle République, moi, un gouvernement qui soutient ses partisans, quoi qu'ils fassent, et leur donne toujours raison contre les Blancs... Voilà la République, la bonne, la seule... et l'autre n'en est que le faux-semblant, la République des théoriciens et des songe-creux, la République à l'usage des poires !...

— Ça me fait mal de t'entendre parler ainsi, mais je reconnais qu'il y a du vrai dans ce que tu dis...

— A la fin ce n'est pas malheureux, grogna Mme Ruguellou qui se renfonça dans sa palatine...

Les dernières lueurs du crépuscule traînaient encore dans le ciel mauve : c'était cette heure mélancolique et comme hésitante qui semble déjà échapper un peu aux vivants et qui, sous le ciel gris de Bretagne, avec cette sorte d'arrêt de la respiration universelle et le glas qui s'égoutte de clochers invisibles, a quelque chose de mitoyen entre les deux ordres d'existence. Cette sonnerie intermittente du glas était le seul bruit au loin avec ceux des grésillons du bidet et du roulement de la voiture, et elle s'étouffait de plus en plus dans les ouates du soir, elle avait l'air de venir d'un autre monde... Mme Ruguellou aperçut tout à coup sur la route, à quelques mètres du cheval,

un être singulier qui avait comme surgi des couches de l'atmosphère et qui marchait devant eux en tirant fortement la jambe, sans pourtant que la distance parût s'abréger entre la bête et lui : il était chaussé de lourdes bottes de mer, vêtu d'un grossier ciré de toile jaune tout goëmoneux et d'un de ces casques de même couleur et de même étoffe qu'on appelle des suroêts, mais le plus étrange est qu'ils ruisselaient comme si l'homme qui les portait venait de sortir de l'eau. Sans qu'elle sût pourquoi, l'attention de Mme Ruguellou se concentra sur ce passant bizarre dont la silhouette claudicante semblait lui rappeler quelqu'un... quelqu'un... Elle dégagea sa tête de la palatine.

— Est-ce que tu ne vois pas? demanda-t-elle à son mari.

— Si! dit M. Ruguellou... On dirait...

Il craignit sans doute que Mme Ruguellou ne se moquât de lui, de ses revenez-y de Breton superstitieux, et il ne prononça pas le nom auquel il pensait. Mais il accélèra l'allure de la bête pour rattraper le marcheur mystérieux qui disparut comme il était venu, sans plus de bruit en s'en allant qu'en venant, comme fondu dans cette ouate grise d'où il avait brusquement émergé. La route, il est vrai, quittait le plateau : le peu de jour qui éclairait encore les hauteurs sombra tout à fait dans l'espèce de gouffre d'ombre que faisait la descente de Trezmeur. encaissée, rapide, la plus méchante côte de ce pays terriblement accidenté ; un peu avant sa bifurcation avec la côte du bourg, elle bordait sur la droite un ravin presque à pic, sans autre garde-fou qu'un talus de pierres sèches. C'est là que, le matin, les Ruguellou avaient rencontré le cortège nuptial qui se rendait à l'église et auquel une corde tendue barrait le passage. La corde, par quelque oubli inconcevable, n'avait-elle pas été enlevée ou quelque malintentionné avait-il fait exprès de la tendre de nouveau? Il était bien malaisé de le dire. Dans ce bas de route, où s'amassait l'obscurité vespérale, un obstacle même volumineux ne se fût pas distingué, à plus forte raison une simple corde ; la voiture des Ruguellou, suivant l'habitude, n'était pas éclairée ; il n'y avait pas de lumière aux carreaux de la maison la plus proche, qui était celle de Laurentine, et le bidet, mal en main, par suite de la nervosité du conducteur, descendait la pente à toute allure : il vacilla brusquement, les jarrets fauchés, et les brancards, les traits, tout se rompit. La secousse projeta Mme Ruguellou dans le ravin. Plus heureux, M. Ruguellou put se raccrocher à la barre de devant du cabriolet qui se renversa sur lui.

A ce moment, la lumière reparut aux vitres de la veuve Munut.

V

Les dernières joies de Suzic.

La mort tragique de Mme Ruguellou eut des effets contradictoires et assez surprenants à première vue, mais dont un peu de réflexion faisait ressortir la logique profonde : le premier de ces effets fut de ralentir singulièrement le zèle des mêmes politiciens qui, la veille encore, se montraient si ardents pour la cause de l'ancien maire et attestaient les dieux qu'ils n'auraient répit ni cesse qu'ils eussent obtenu sa réhabilitation : de la démarche collective que Le Troumadeuc devait tenter le lendemain même près d'« Edgar » avec ses collègues du Parlement et qui ne prétendait à rien de moins qu'à exiger le déplacement immédiat de M. Edmond Rambert et le retrait de toutes les mesures d'ordre administratif et judiciaire récemment prises contre l'ancien maire de Trébivain, il ne fut plus question que pour mémoire ; Théodore — Valbreuse y veilla tout spécialement — fut maintenu « bon pour le service ». Une simple prière au préfet de vouloir bien s'employer à faire mettre hors de cause M. Ruguellou dans la double affaire de fraude et de détournements de fonds publics ou tout au moins à faire traîner jusqu'à prescription les diverses procédures entamées de ce chef contre le délinquant, voilà tout le bénéfice que retira l'ancien maire des virulentes apostrophes de sa moitié.

Il trouvait pourtant de sérieuses compensations dans le redoublement de sympathie dont l'entouraient ses concitoyens depuis la fin tragique de Mme Ruguellou. Il semblait qu'avec elle son mauvais génie fût mort et que l'ancien Ruguellou, campagnard et bonhomme, qu'elle étouffait, eût reparu au grand soleil.

Puis la mairie n'avait toujours pas de titulaire : l'administration supérieure, par prudence ou pour toute autre raison mystérieuse, maintenait à la tête de la commune l'intérimaire choisi par Gratiani, ce Caboco, dit Bornibus, qui avait tout ce qu'il fallait, l'incapacité comprise, pour faire regretter son prédécesseur. On tremblait sous celui-ci — ou plutôt sous sa femme, mais il y avait la compensation de la sécurité à se sentir dans cette poigne de fer : M. Ruguellou, une fois ses intérêts à couvert et pourvu qu'on ne lui fît pas d'opposition, se montrait volontiers obligeant, ami de l'ordre et tout possédé d'une manière de patriotisme local qui en faisait un excellent défenseur de la commune ; il s'enrichissait scandaleusement, mais il enrichissait en même temps Trébivain ;

il le pourvoyait de bonnes routes, d'écoles claires, de bureaux de poste et télégraphe, d'un sanatorium, demain d'un tramway, du téléphone et de l'éclairage électrique. Et cependant que ses quelques très réelles qualités s'enflaient et s'exagéraient ainsi dans le recul de la perspective au point de déformer son personnage véritable, ses torts s'estompaient et diminuaient à proportion : l'effroyable montée de l'alcoolisme sous son règne était oubliée ; et oubliées aussi, sauf des victimes qu'elles avaient faites, ses exactions, ses spoliations, toute sa dévorante avidité, ou du moins les mettait-on pour la plus grande part au compte de sa femme qui n'était plus là pour protester, et en allégeait-on d'autant son propre débet. Le préfet ayant voulu profiter de cette vacance de la première magistrature municipale pour faire un coup de force et procéder à la laïcisation de l'École des Sœurs de Trébivain, dont M. Ruguellou avait jusque-là, par simple souci de sa popularité, réussi à obtenir l'ajournement, le recteur prononça en chaire une grave parole et qui porta loin : « Ces choses ne seraient point arrivées du temps de l'ancien maire. » Et, bien qu'il n'y eût dans ce langage rien d'offensant pour les pouvoirs publics, comme le prône s'était fait en breton, que l'usage du breton était interdit dans la chaire et au catéchisme, qu'il y avait trop de temps que, grâce à M. Ruguellou, le recteur de Trébivain esquivait les sanctions officielles, son traitement fut supprimé dans les quarante-huit heures.

Machinalement, comme un vieux vêtement reprend ses plis, M. Ruguellou s'était remis à son commerce, aidé du taciturne Juluen... Mais les commandes n'affluaient guère et un peu plus seul encore depuis le départ de Théodore, il s'attardait volontiers chez Suzic après la visite du professeur Balandreau, qui la venait voir tous les matins, et il demeurait là, des heures entières, parlant à peine ou de choses vagues, comme s'il avait eu un aveu ou une demande à faire qu'il ne savait comment formuler.

D'un mariage avec Allain il ne pouvait plus être question pour l'enfant : le professeur, confirmant le diagnostic du docteur Mazéas, s'en était nettement expliqué avec lui, afin de le rassurer sur ce chef, si d'aventure il avait conservé contre ce mariage les mêmes préventions que Mme Ruguellou ; il n'avait pas ajouté qu'Allain, avant qu'elle ne mourût, eût souhaité revoir sa petite amie. Peut-être espérait-il que l'offre en viendrait de M. Ruguellou lui-même, dont il observait, en psychologue curieux de vérifier une fois de plus les lois d'alternance du cœur humain, l'étrange évolution en arrière, ce qu'il appelait ses « régressions morales », depuis que la mort de Mme Ruguellou l'avait comme rendu à son vrai personnage. Le

vieillissement précoce et la maladie de M. Ruguellou expliquaient en partie sans doute ce phénomène, et c'est un fait bien connu que les corrections imposées par la vie à notre type originel vont s'effaçant avec l'âge. Un jour, enfin, M. Ruguellou sembla trouver le courage qui lui avait manqué jusqu'alors et, comme il répétait pour la vingtième fois sa question : « Ne désires-tu rien, Suzic? » et qu'elle répondait comme d'habitude : « Rien, mon oncle », il soupira, fit un grand effort et continua :

— Tu ne me dis pas la vérité... ou peut-être crains-tu de me la dire... Mais maintenant, tu sais...

Le grand geste découragé dont il accompagna ces derniers mots pouvait signifier toutes sortes de choses, entre autres qu'avec Mme Ruguellou avaient disparu bien des causes de dissentiment et aussi, peut-être que, dans leur précaire était de santé à tous deux, Suzic et lui, ils pouvaient se faire bien des concessions réciproques. Mais Suzic ne paraissait pas vouloir se prêter à ces ouvertures.

— Non, mon oncle, je vous assure...

— Ah! dit M. Ruguellou, j'espérais que tu me comprendrais à demi-mot... que tu m'épargnerais... Je ne sais comment te dire cela, Suzic... C'est un tas de projets, de changements que je roule dans ma pauvre caboche depuis quelque temps... pour m'occuper... pour oublier... Tu as vu, par exemple, comme ça m'essouffle de monter jusqu'ici... Deux étages et demi, mes vieilles jambes n'en peuvent plus tant supporter... Même sur le plat maintenant, il me faut l'aide d'un bâton... Tu devrais accepter de venir habiter près de moi, dans le pavillon central... Je sais que ta tante t'avait déjà proposé la chose et que tu avais refusé... mais peut-être n'y avait-elle pas mis assez d'insistance... Et puis il ne s'agissait à ce moment que de toi...

Suzic tourna vers M. Ruguellou des yeux suppliants :

— Mon oncle... mon oncle... ne me demandez pas ça!

— Pourquoi? dit M. Ruguellou...

— Je ne sais pas... pour rien.. parce que ma chambre me plaît... parce que j'y ai mes habitudes...

— Le professeur Balandreau trouve que le cubage d'air y est insuffisant et la fenêtre trop étroite... Et il n'est pas seul de cet avis, tu sais, il me l'a dit...

— Puisque je m'en suis accommodée jusqu'à présent!...

— Tu t'es accommodée de tout, Suzic... tu n'as jamais fait une plainte, si dur qu'on ait été pour toi... On t'aurait logée dans l'étable que tu n'aurais rien dit... Mais moi... maintenant... ce n'est pas seulement la roideur des marches, la difficulté de venir jusqu'à toi qui me font désirer que tu ne sois plus logée à l'écart et directement sous

les combles... c'est... oui... c'est la gêne que cela me cause... pour l'exécution d'un autre projet dont je veux te parler depuis longtemps... mais tu m'aides si peu !

Il s'arrêta.

— Tu ne comprends pas, vraiment?

A son tour elle hésita, parut suivre une idée qu'elle repoussa aussitôt, puis doucement :

— Non vraiment, mon oncle.

— Vraiment... vraiment... tu n'aimerais pas revoir M. Allain Domaguet?

Avec quelque ménagement qu'il eût posé la question, M. Ruguellou vit bien qu'il ne l'avait pas encore amenée d'assez loin : c'est qu'elle contenait les mots les plus propres à bouleverser Suzic ; ses pommettes s'enflammèrent et elle eut un grand hoquet qui tacha ses lèvres d'une mousse rose. Revoir Allain ! L'avoir là encore, comme autrefois, chez Tina, sous « la gloire de Dieu », les mains dans les siennes, les yeux dans les yeux... Si elle souhaitait un tel bonheur !... Et cependant, après s'être essuyé la bouche du coin de son mouchoir, elle eut la force de secouer la tête, sa fine tête bouclée et si charmante encore, toute revivifiée par ce souffle de félicité qui l'avait caressée au passage, mais c'est tout ce qu'elle put faire pour l'instant.

— Non? bredouilla M. Ruguellou, décontenancé... Tu ne veux pas?... Tu... ne l'aimes plus?

— Mon oncle !... Mon oncle !... protesta l'enfant près de pleurer cette fois, tant une pareille supposition la déchirait.

— Alors, je ne comprends plus ! dit M. Ruguellou achevant de perdre pied... Pourquoi ne veux-tu pas le revoir?... Je me voyais déjà te l'amenant... pas ici évidemment... parce que lui aussi trouverait, comme le professeur Balandreau, que ça manque d'air... que c'est trop bas de plafond... Tu es un peu ma fille à présent que Théodore n'est plus là... Je puis te traiter comme je le traitais...

— Que vous êtes bon ! dit Suzic...

Et elle ajouta :

— Ma tante aussi était bonne pour moi dans les derniers temps de sa vie... elle ne m'a laissé manquer de rien... mais elle n'eût jamais permis, je crois, que M. Allain entrât ici... Est-ce vrai, mon oncle?

— C'est vrai, dut avouer M. Ruguellou.

— Que penserait-elle donc aujourd'hui si, à peine morte, nous allions contre sa volonté?

— Tu as raison... Cependant je ne suis pas sûr...que ta tante... et moi-même nous ayons toujours agi comme nous le devions... Je ne vois plus toutes les choses comme je les voyais de son vivant :

nous avons peut-être des yeux de rechange pour le bonheur et pour la peine... Et là n'est point le plus triste...

— Qu'est-ce donc qui est le plus triste? demanda Suzic soulevée sur le coude pour regarder son oncle.

Mais ce regard scrutateur de l'enfant gêna M. Ruguellou qui répondit évasivement :

— Que sais-je? On voudrait... et on ne voudrait pas... On ne peut pas, vaudrait-il mieux dire... Le pli est pris et nos yeux peuvent changer : nos âmes, elles, ne changent plus.

— Alors, dit Suzic, le catéchisme nous trompe : on serait condamné à rester toujours un pécheur?

— Peut-être pas tous les hommes... mais la grande majorité d'entre eux... Est-ce que tu as vu, toi, beaucoup d'ivrognes guérir de leur ivrognerie et beaucoup de vrais fumeurs renoncer au tabac?

— Cependant, mon oncle, on peut essayer...

— On peut essayer d'essayer... C'est tout ce qu'on peut faire... et ça ne mène pas loin, je t'assure... Si tu savais quel effort j'ai dû m'imposer pour te parler aujourd'hui de toutes ces choses, de notre conduite envers toi, de M. Allain Domaguet !... Et tu vois le résultat !... Non, ma petite Suzic, tu es jeune, tu as encore des illusions... A mon âge, on n'en a plus et on sait que le passé vous tient par des nœuds si étroits, si serrés, qu'il n'y a pas d'espoir de s'en dégager jamais... Et puis tu évoquais tout à l'heure ta tante... et je t'en remercie... Tu me disais : « Qu'est-ce qu'elle penserait de nous si on recevait M. Allain au Prieuré? » Eh bien, c'est aussi cette pensée-là qui m'arrête toutes les fois que je veux faire une chose que ta tante condamnait... Je continue à me nourrir de patates et de laitage comme en son vivant... je finis d'user mes vieux fonds de culotte... je rogne plus que jamais sur mes plaisirs... et je n'ai pas cédé au docteur Mazéas ni au professeur Balandreau qui font une question de vie ou de mort pour moi de mon départ pour Vittel...

— Ce n'est pas raisonnable, mon oncle, si votre guérison est à ce prix... Vous êtes assez riche...

— On n'est jamais assez riche, dit sombrement M. Ruguellou. C'est encore une chose que tu ne sais pas et que j'ai apprise de ta tante... avec bien d'autres.

— Mon Dieu ! gémit Suzic.

— Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a? Tu souffres? Je t'ai fait mal? interrogea précipitamment M. Ruguellou.

— Il faut me pardonner, dit l'enfant.

— Te pardonner à toi ! Allons ! Tu te moques... Je t'ai dit et te répète... sans trop examiner cette fois si ta tante m'approuverait...

c'est toi plutôt qui aurais à nous pardonner de ne t'avoir pas assez ménagée... de t'avoir traitée plus en domestique qu'en nièce et pupille... Notre excuse, si nous en avions une, c'est que nous nous la menions dur à nous mêmes et que, pour arriver au million, nous nous privions à peu près de tout.

— Il faut me pardonner, continua Suzic avec plus de force... Mais moi, poursuivit-elle, fermant les yeux et avec un effort qui lui coûta un nouveau crachement de sang... je peux... je veux réparer...

— Réparer? dit M. Ruguellou, surpris cette fois pour de bon.

— Vous ne vous rappelez donc plus, mon oncle... ce soir où, en rentrant de Creuzolles, ma tante est montée dans ma chambre et m'a réveillée en sursaut pour me demander où j'avais mis les lettres... vos lettres... que je lui avais volées et qui valaient cent mille... cent cinquante mille... peut-être deux cent mille francs?...

— Oui, dit M. Ruguellou, qui se leva tout d'une pièce.

— Eh bien, souffla Suzic, je ne les ai pas remises à M. Balandreau... pour Allain... comme j'y avais songé d'abord... Quelque chose m'a dit d'attendre... Elles sont là, sous mon lit... la troisième brique de la seconde rangée... Prenez-les.

Il est difficile de dire ce qui, à ce moment, se passa chez M. Ruguellou, et la diversité, la contradiction des sentiments qui se heurtaient en lui. Peut-être ne se débrouillait-il pas lui-même dans ce chaos : le premier éclair qui avait jailli de ses abîmes intérieurs, le premier cri de cette nature à fond d'âpreté paysanne, cultivé, développé par Mme Ruguellou au point d'avoir fini par étouffer en lui tout le reste, ç'avait été un éclair et un rugissement de joie ; son premier mouvement, un geste en avant de rapt, de prise de possession brutale... Il s'était jeté à plat ventre sous le lit, il avait compté du doigt les dalles, déchaussé celle que lui indiquait Suzic, saisi les lettres. Et maintenant qu'il s'était relevé avec sa proie, qu'il la tenait dans ses mains, il vacillait, il suffoquait, il ne voyait plus clair... Les lettres de Juliette Domaguet... son crime... son premier crime d'homme lâche, serf de son appétit de lucre... le crime qui avait entraîné tous les autres... qui avait fait de lui le magistrat déshonoré qu'il était... le complice de sa femme contre l'innocente Jacqueline... son crime, il l'avait là, vivant, prêt à développer de nouvelles conséquences, à consommer son avilissement... Car les Solèges, bien qu'il ne pût en faire état contre eux, n'hésiteraient pas à racheter ces lettres honteuses, à en assurer, au prix qu'il en demanderait, la disparition définitive... Deux cent mille francs !... Comme Suzic était pâle ! Ces jolies boucles blondes n'encadraient plus qu'un visage de moribonde ; elles jouaient sur des yeux dont le délicieux iris allait se ternir pour jamais... Et cela encore

c'était la suite, la conséquence indirecte de sa lâcheté première : c'est dans cette affreuse séance de la nuit de Creuzolles que l'enfant, en chemise, pieds nus sur les dalles glacées de son galetas, avait pris le mal dont elle mourait... Mais pourquoi aussi avait-elle volé ces lettres? Il eut une révolte contre l'infâme petite larronne, il fut sur le point de l'insulter, de la battre peut-être, comme n'eût pas hésité à le faire Mme Ruguellou, en pareille circonstance... Elle ne soufflait plus mot ; elle le regardait seulement, si résignée, si calme, et semblait attendre qu'il eût pris à son tour une décision... Sa conscience à elle était soulagée ; sa faute, si elle en avait commis une, elle l'avait avouée, réparée même, comme elle disait... Elle pourrait mourir tranquille après tout... Tandis que lui... lui... il n'avait ni avoué, ni réparé... Sa passion républicaine ne l'avait pas complètement détaché de toute idée religieuse ; si peu qu'il songeât à l'au-delà, il n'en faisait pas des gorges chaudes, comme les incrédules ; il se rappelait l'intersigne du plateau de Crec'h-Meur, le marcheur mystérieux, en suroît et en ciré de toile jaune tout ruisselant, comme un noyé, qui boitillait devant la voiture, et qu'elle n'avait pu rattraper ; il n'était pas très sûr, en vérité, de l'inexistence des sanctions éternelles... Mais ces sanctions lui apparaissaient encore bien lointaines, parce que les malades les plus désespérés gardent toujours au fond du cœur l'espoir de guérir, et ce n'était pas tant leur appréhension qui le troublait que le regard de cette enfant inexorablement posé sur lui, ce beau regard si pur et qui cependant, à mesure que son débat intérieur à lui se prolongeait et comme s'il en avait suivi toutes les fluctuations, se voilait, se rassérénait et s'assombrissait tour à tour.

A quel sentiment pouvait-elle bien avoir obéi en lui rendant ces lettres? Car, ce n'était pas uniquement, quoi qu'elle en dît, pour soulager sa conscience, pour se laver d'un péché commis dans une intention si droite, qu'elle s'étaitdécidée tout à coup à parler... Elle avait voulu autre chose... peut-être... oui... lui montrer silencieusement le chemin... lui donner l'exemple... lui offrir une occasion unique, inespérée, de racheter ou tout au moins d'atténuer son crime au prix d'un sacrifice analogue au sien... Comme elle avait renoncé à la joie suprême de revoir Allain, elle lui demandait en retour de renoncer à ce million, but et raison de toute sa vie et qu'il ne pouvait atteindre qu'en faisant l'emploi honteux que, sous la poussée toujours agissante de sa femme, il avait songé d'abord à en faire... elle lui indiquait, par son renoncement même, l'intermédiaire auquel il devait remettre ces lettres... sans condition... en baissant la tête comme elle avait fait, en prononçant peut-être les mêmes paroles : « Il faut me pardonner... parce que je viens réparer ». Et cette fois il ne résista

plus. Suzic le vit qui glissait les lettres dans sa poche et qui s'en allait, le dos courbé... Il revint au bout d'un quart d'heure. Il dit simplement à Suzic : « C'est fait. » Il n'avait prononcé aucun nom, mais elle avait compris et, comme il se rasseyait à son chevet, elle lui tendit sa petite main maigre, toute blanche et si brûlante, qu'il enferma dans les siennes.

Combien de temps se tinrent-ils ainsi tous les deux, ne parlant pas et comme fondus cependant l'un dans l'autre par la pensée du double sacrifice qu'ils venaient de consommer? M. Ruguellou ne l'aurait su dire. C'est vers midi seulement, comme la grêle sonnerie de l'angélus descendait les pentes du bourg et venait heurter aux vitres, qu'il s'aperçut, à une légère contraction, puis à un refroidissement soudain des doigts de l'enfant, que sa petite âme s'était détachée...

VI

Où les partis se disputent M. Ruguellou, et son tête-à-tête final avec le buste du président Loubet.

Il n'y eut personne, cette fois, dans la commune, pour incriminer M. Ruguellou. La veuve Munut elle-même se tint coite, et Allain, devant qui les portes du Prieuré s'ouvraient enfin sans opposition, put contempler sur son lit funèbre l'enfant au grand cœur, morte d'avoir trop donné d'elle aux autres et qui semblait sourire mystérieusement.

Qu'elle était belle ainsi ! La mort lui avait conféré une sérénité, une gravité, une sorte de maturité inattendue ; elle avait achevé la transformation de l'enfant en femme, mais sans lui ôter sa grâce virginale et en mêlant, si l'on peut dire, les deux expressions.

M. Ruguellou supporta ce nouveau coup plus stoïquement qu'on ne l'eût espéré. Il ne changea rien en apparence à sa vie et accepta seulement, à la suggestion de Garmès, d'appeler près de lui, pour tenir son ménage, la sœur des frères Le Floc'h, Anaïs Corfmat, qui était veuve et un peu de sa parenté, d'âge très suffisamment canonique en outre pour écarter la médisance.

Le contact permanent de cette prude personne, dont les stricts principes d'économie, comme chez les paysans aisés, laissaient cependant une certaine marge à la représentation et au rang, son langage, la rusticité de ses mœurs et de son vêtement, achevèrent de restituer

M. Ruguellou à son premier milieu. Un grand apaisement lui était venu d'avoir cédé à la muette sollicitation de Suzic et rendu au frère de la triste Juliette les lettres, cause de tant de déchirements : bien que M. Ruguellou n'attendît de son geste aucun bénéfice, il arriva que M. de Solèges en fut fortifié dans son désir de se dérober aux instances de M. de Romignac, qui le pressait de reprendre la lutte, et qu'il conçut un amour plus vif de la numismatique et de sa tranquillité... Un matin que, les yeux à terre et traînant la jambe, l'ancien maire s'en allait jusqu'au débit de Mathurine pour aviser au règlement de ses comptes, devenu difficile par la fermeture provisoire des chantiers du sanatorium, il vit passer le chariot qui portait les bagages des Solèges, puis l'auto même des Solèges qui corna pour l'avertir. Il se rangea péniblement le long de la douve et, en levant les yeux, rencontra au fond de l'auto le regard de Jacqueline qui n'était plus chargé de ce mépris si cuisant dont il avait voulu la punir : une sincère pitié l'attendrissait, qui à son tour le gagna...

— Alors, ma pauvre Mathurine, dit-il, en entrant dans le débit et en se laissant tomber sur le tabouret que lui avait avancé la malheureuse aubergiste, les affaires ne vont pas fort?

— Elles ne vont même pas du tout, monsieur le maire.

— Bon ! demain est un autre jour et ton débit se rachalandera.

— Mais en attendant?....

— Je te ferai crédit, voilà tout.

— Oui, dit Mathurine, je sais... vous prendrez une nouvelle hypothèque sur nos biens... Et puis, à l'échéance, comme nous ne pourrons pas plus vous payer cette fois-là qu'aujourd'hui, vous ferez mettre la saisie sur nous et vous nous montrerez la grande route, au petit et à moi...

Elle désignait, en parlant, un blondin de trois ou quatre ans, marmiteux et roupieux à plaisir, qui jouait près de la fenêtre, le derrière dans la crotte, et qu'un rayon de soleil qui glissait de biais dans la pièce coiffait d'une aigrette de diamants comme un fils de radjah. M. Ruguellou, qui l'observait pour la première fois, fut frappé de sa ressemblance avec Théodore ; mais, s'apercevant que Mathurine l'observait lui-même, il arrêta son examen et reporta les yeux sur elle : sous le tablier, négligemment attaché, le ventre pointait, lourdement posé sur des hanches élargies par l'approche d'une nouvelle maternité...

— Mais, dit M. Ruguellou, je ne me trompe pas, Mathurine, vous êtes encore grosse !...

— Oui, monsieur le maire, convint sans difficulté Mathurine.

— Et, cette fois, vous ne pouvez pas dire...

— Si, monsieur le maire, cette fois, c'est exactement comme l'autre... Je puis même vous dire le jour et l'heure où c'est arrivé... Monsieur Théodore avait passé le conseil de revision et, en rentrant à Trébivain, il s'est arrêté ici avec des camarades... Il avait un peu bu comme de juste... et alors...

— Je comprends, dit M. Ruguellou, qui arrêta du geste les explications de Mathurine et se leva pour sortir.

Toute la quiétude, l'espèce d'allégement qu'avait versée en lui le regard de Jacqueline s'était dissipée : le libertinage de Théodore, ses frasques, ses noces crapuleuses, s'il leur avait été indulgent jusque-là, c'est que sa femme avait toujours une excuse pour eux. Et, peut-être aussi, au marchand de vins en gros qu'il était, au propagateur patenté et quasi officiel de l'alcoolisme dans la commune, convenait-il assez peu de prendre des airs de Caton et de condamner chez son fils ce qu'il absolvait et même encourageait chez les autres. La sobriété ne fut jamais la vertu capitale des Bretons ; elle l'est un peu moins depuis que toutes les barrières qu'avaient mises les régimes antérieurs à l'extension du commerce des liquides sont tombées avec eux. Contre les objections d'un Allain Domaguet, comme plus tard contre les récriminations indignées d'une Mme Rochais et de sa Ligue, M. Ruguellou se retranchait derrière l'autorité, la jurisprudence constante de l'État républicain. Cet État avait deux piliers : l'instituteur et le mastroquet ; on ne pouvait pas plus toucher à l'un qu'à l'autre sans ébranler le régime. Vérité politique d'une telle évidence et qui s'accordait si bien d'autre part avec ses intérêts commerciaux qu'elle eût suffi à rassurer la conscience de M. Ruguellou ! Il fallait ces amères révélations de Mathurine pour lui montrer que, dans l'application, elle pouvait comporter certains inconvénients.

Sa fidélité au régime, qui avait reçu tant d'atteintes depuis trois mois, n'en était pas encore ébranlée cependant : il accusait les hommes, non les institutions dont il avait appris le respect à bonne école ; lui qui n'avait connu que la République triomphante, il savait, par les compagnons de son père, ce qu'avait été la République militante, la période héroïque du régime, le dur temps de sa gestation. On avait beau l'avoir rejeté de la communion républicaine, il voulait y demeurer, il s'y cramponnait, mais avec l'impression de plus en plus vive et douloureuse qu'il était à bout de force, qu'une occasion venant, un incident imprévu, une de ces lames de fond qui bouleversent la mer politique, il lâcherait tous ses principes, il partirait à la dérive... Huit sièges gagnés au dernier renouvellement du conseil général y assuraient la majorité aux radicaux, quand

une épidémie de grippe infectieuse et le décès quasi simultané de cinq membres de la gauche vinrent brusquement tout remettre en question. L'un des premiers frappés fut M. Le Troumadeuc, conseiller général du canton de Pompoïez et député de la première circonscription de l'arrondissement de Châteauneuf. Encouragé par le succès de son coup de force contre les Ruguellou, la « réaction » relevait la tête ; on parlait de la candidature législative du propre fils de M. de Romignac, qui venait de quitter l'armée, et le Bloc ne trouvait à lui opposer que celle du docteur Laroze, si impitoyable en tout temps pour l'ancien maire de Trébivain. Or — on s'en aperçut tout à coup au comité radical de Châteauneuf — de l'attitude que prendrait celui-ci dans les élections dépendait le succès ou l'échec de cette candidature. M. Gratiani, documenté par Garmès, cita des faits, invoqua le témoignage de L'Arc'hantec, montra, preuves en main, que l'ancien maire n'avait jamais été aussi puissant dans sa commune.

— Comme quoi, messieurs, une cote mal taillée ne résout jamais rien, conclut sans plus élever la voix qu'à son habitude M. Gratiani : ou il fallait casser les reins à M. Ruguellou par une condamnation en règle qui l'eût privé de ses droits civils et politiques...

— Il est innocent des prévarications qu'on lui impute ! cria Garmès sans que cette fois Laroze osât protester...

— Ou bien, continua M. Gratiani, il fallait, comme je le suggérais, réhabiliter purement et simplement M. Ruguellou.

— Bref, dit Bellec en ricanant, le cher Edmond Rambert s'est conduit dans toute cette affaire en maître gaffeur.

— Oui, dit Garmès, mais c'est vous, Bellec, qui lui avez tendu la gaffe.

— Il n'avait qu'à ne pas la prendre, dit Laroze.

Cette réflexion inattendue tomba comme une pierre dans le silence d'une mare : elle attestait soudainement chez ce jacobin sec et atrabilaire un tel dédain des transitions, un tel art cynique de la volte-face, que M. Gratiani lui-même en demeura stupide, et vit bien cependant qu'à ce coup la fortune quittait définitivement le camp de son préfet et revenait dans le sien. Il n'eut garde, bien entendu, d'approuver publiquement le propos ; il ne l'improuva pas non plus. Mais à l'issue de la séance, qui se tenait dans son cabinet, il félicita chaudement Laroze de son esprit de décision. Une nouvelle réunion du Comité fut convenue pour le lendemain, qui envisagerait les mesures à prendre : M. Ruguellou avait décidément cessé d'être « inintéressant ».

C'est que Garmès avait dit vrai — et de nouveaux faits vinrent

en achever la démonstration au cours de cette séance du lendemain : M. Ruguellou, le Ruguellou méprisé et conspué de la veille, était le maître de l'heure. De quelque manière qu'on tournât le cornet, et on ne s'en fit pas faute, — on amenait chaque fois le même numéro ou plutôt le même nom : Ruguellou. Donc nécessité absolue d'opérer un rapprochement entre Laroze et Ruguellou. Négociation épineuse. Un homme seul pouvait s'en charger — le terre-neuve habituel des situations politiques désespérées — vers qui tous les regards du comité convergèrent aussitôt, à l'exception de ceux de Laroze qui se baissèrent : Pierre Garmès, qu'on savait dévoué corps et âme au régime et capable en même temps d'un effort décisif près de son ami. Avant d'accepter, cependant, il demanda :

— Quelles offres lui ferai-je de votre part?

— On vous donne carte blanche, dit Laroze. Mais il faut agir vite. Mon tilbury est à la porte et peut vous conduire en une heure à Trébivain.

— Alors partons ! dit Garmès, qui, quoiqu'il n'aimât guère Laroze, savait mettre son devoir républicain au-dessus de ses inimitiés.

L'arrière-saison avait, cette année-là, mille séductions : elle prolongeait l'été, sans ses ardeurs accablantes et avec un je ne sais quoi de mouillé dans le sourire. Pourtant les pluies n'avaient pas encore commencé ; les chemins, défoncés d'ordinaire à cette époque par l'ondée et les charrois goémoniers, développaient une piste sèche et presque unie : aussi la traite fut vite abattue. Mais, par mesure stratégique, la voiture du docteur demeura au bourg avec son propriétaire, et Garmès se dirigea seul, à pied, vers le Prieuré.

Il y arriva comme M. de Romignac en sortait. Le maire de Saint-Uzec semblait fort satisfait du résultat de sa visite ; vieux manœuvrier parlementaire, tandis que le comité radical discutait, il avait pris les devants et, sur promesse de faire rétracter à Maubec ses accusations et d'aider M. Ruguellou à rattraper son écharpe, obtenu sans grand'peine de celui-ci, non qu'il interviendrait en faveur de son fils — c'eût été trop demander —, mais qu'il observerait durant la campagne électorale une stricte neutralité. M. de Romignac se chargeait du reste.

Garmès regretta bien de n'être pas arrivé une heure plus tôt : la visite de M. de Romignac allait compliquer singulièrement sa tâche. Mais, tenace et conscient des graves intérêts dont il avait la charge, il n'abandonna pas la partie. M. Ruguellou — un Ruguellou cireux, exsangue, méconnaissable — était sous la tonnelle du jardin : les jambes sur deux chaises placées bout à bout, la tête dans un oreiller, les yeux mi-clos, ce moribond savourait la tardive revanche que lui

offrait la destinée. Il se leva péniblement en apercevant Garmès.

— Toi, Pierre! Quel vent t'amène?

— Je viens te voir de la part du comité radical de Châteauneuf, dit Garmès.

— Tu tombes mal en ce cas, dit M. Ruguellou. M. de Romignac sort d'ici.

— Je sais. Je l'ai croisé sur le seuil. Mais je suis entré quand même. je ne peux pas croire que tu aies fait alliance avec l'homme qui a été ton plus mortel ennemi...

— M. de Romignac a trouvé l'occasion de me casser les reins : il l'a saisie. C'est tout naturel. On n'attend pas de justice d'un adversaire politique.

— Mais on devrait pouvoir en attendre de ses amis, c'est ce que tu veux dire? Eh bien, le comité radical m'a chargé de te présenter ses excuses. Il reconnaît enfin — ce n'est pas ma faute, tu le sais, s'il ne l'a pas fait plus tôt — qu'il n'a pas agi envers toi comme il aurait dû. Laroze surtout s'est honteusement conduit. Il en convient. Il est prêt à t'exprimer ses regrets. Veux-tu lui pardonner?

— Jamais! dit M. Ruguellou, dont les pommettes s'enflammèrent d'un reste de sang.

Garmès n'insista pas, se réservant de reprendre l'entretien après le déjeuner auquel il s'invita bonnement. L'intimité des deux hommes autorisait ce sans-gêne. La cousine de l'ancien maire, qui lui tenait son ménage, mangeait à la cuisine avec les domestiques, malgré les représentations de M. Ruguellou. Cette apparente servilité est conforme aux habitudes bretonnes : l'effacement volontaire de la femme en Bretagne ne préjudicie aucunement à son influence réelle dans le ménage, mais il confère extérieurement à l'homme, au *penn-ty*, les privilèges et la majesté d'un chef de clan. Les deux amis purent donc causer tout à l'aise dans cet idiome breton qu'ils employaient de préférence l'un avec l'autre et qui était comme la langue de leurs cœurs. Quelque plaisir qu'ils prissent à se revoir — car M. Ruguellou, un peu bougon et réservé au début, n'avait pu longtemps résister à la pression des vieux souvenirs, — la conversation languissait néanmoins, en raison des préoccupations de Garmès et de l'état de santé de M. Ruguellou qui le condamnait à un régime sévère dont le cidre était exclu.

— Ça ne t'empêchera pas de goûter ma récolte de l'année, dit M. Ruguellou. Ma cousine Anaïs prétend que nous n'en avons pas eu de si bonne depuis longtemps...

Après le café, Garmès pria son ami de lui faire un pas de conduite jusqu'au bourg. Le temps était si doux, si engageant, qu'il accepta ;

l'air bourdonnait d'abeilles comme en été, et les deux hommes se mirent en route. Mais M. Ruguellou, vite essoufflé, la poitrine déchirée de grosses quintes, n'avançait que très difficilement, ployé sur ses cannes, et Garmès avait peine à cacher l'émotion que lui causait la vue de ce colosse, jadis si fier de sa force et qui n'était plus qu'une ruine ambulante. Tuberculose aiguë des reins, déclaraient les médecins, rien à faire. Il y avait de la cruauté vraiment à troubler les dernières heures du pauvre diable et à le rejeter malgré lui dans cette politique dont il mourait. Mais, au degré où elle était montée chez Garmès, l'ardeur partisane ne laisse plus de place à aucun autre sentiment ; elle devient une passion aussi exclusive, aussi intolérante que l'amour le plus violent et, à peine en route, l'émissaire du comité radical avait recommencé son assaut du matin.

Sans plus de succès d'ailleurs : M. Ruguellou était buté et ne se rendait pas.

Les deux amis, tout en causant, étaient parvenus sur la place du bourg, devant le cimetière, et M. Ruguellou, épuisé par sa marche, proposa de s'y arrêter un moment. Garmès et lui franchirent l'échalier et s'assirent familièrement sur une tombe. Les cimetières bretons sont à la fois des jardins, des forums et des champs de repos . sur leurs muretins bas, à hauteur d'appui, les filles s'accoudent volontiers le dimanche, pour deviser avec leurs galants ; l'instituteur, qui est généralement secrétaire de mairie, y fait les annonces « sous la croix », à l'issue de la grand'messe. Le cimetière breton participe encore au mouvement général de la vie et, si les pensées qu'il éveille prennent naturellement un tour grave, ces pensées ne sont pas nécessairement funèbres.

Garmès cependant parut frappé du hasard qui donnait pour cadre à leur dernier entretien cette nécropole villageoise. Il semblait avoir perdu tout espoir de réduire son ami. De la tombe où ils étaient assis on apercevait un coin de la place devant l'auberge du *Chapeau-Rouge :* le tilbury du docteur était rangé là, les brancards en l'air ; Laroze lui-même ne devait pas se tenir bien loin. M. Ruguellou avait reconnu la voiture et il revoyait sans doute, en esprit, l'homme qui parlait six mois plus tôt de le déférer aux assises et dont l'abandon lui avait été plus sensible que toutes les accusations de Bellec et de M. de Romignac. Pardonner à cet homme, décidément non, jamais !

— Jamais? dit Garmès. C'est ton dernier mot?

— Mon premier et mon dernier.

— Écoute, Yves-Marie, dit alors Garmès. Ce n'est pas un simple hasard qui a voulu que nous ayons cette conversation dans le cimetière. On peut te parler comme à un homme. Sache donc que ta place

est marquée ici et que tu n'as plus longtemps à attendre pour l'occuper. Cela me brise le cœur de te parler ainsi, mais il faut que tu te rendes compte de ton état.

Si maître qu'il fût de lui, M. Ruguellou, en entendant cet arrêt, ne put retenir un mouvement de surprise douloureuse. Il connaissait assez Garmès pour ne concevoir aucun doute sur sa sincérité.

— Je te remercie de ta franchise, Pierre, dit-il... On m'avait caché la vérité autour de moi : je croyais que je pouvais « aller » encore quelque temps et même guérir, peut-être.

— Non, tu es condamné. Ce n'est plus qu'une question de jours, poursuivit impitoyablement Garmès... Eh bien, je te le demande avec toute mon âme de républicain et aussi avec toute l'affection profonde, toute l'estime que j'ai pour toi et que je voudrais conserver intactes, est-ce le moment de faiblir, d'écouter les flatteries de la réaction et d'abjurer la foi de toute ta vie? Est-il possible que toi,qui as tout fait pour le triomphe des idées républicaines dans ce canton et qui as tant souffert par elles, tu veuilles donner ce démenti à ton passé et au passé des tiens?... La tombe de ton père est par là, quelque part... Je vois que tes yeux la cherchent... Et lui, peut-être, sous la terre, il nous écoute... Ah! Yves-Marie, que te dira-t-il un de ces jours, quand vous vous retrouverez?... Songes-y... J'ai fini... Je suis un des rares hommes qui, en dehors de ta commune, ne t'ont jamais abandonné, n'ont cessé de protester contre les calomnies dont tu saignais, et les injustices dont tu meurs. Ma sincérité ne t'est pas suspecte. Maintenant je n'insisterai plus : la réponse que tu me donneras sera bien la dernière.

M. Ruguellou se troublait visiblement. Aucun des arguments dont s'était servi jusqu'alors son ami n'avait mordu sur ce cœur naturellement vindicatif et qui nourrissait contre Laroze de si justes ressentiments : pour l'attendrir, il avait fallu l'évocation de sa fin prochaine. Moyen héroïque, mais si cruel!... M. Ruguellou resta quelques instants rêveur, promenant son regard sur les tombes, comme pour leur demander conseil.

— Laroze est ici, n'est-ce pas? dit-il enfin à Garmès.

— Je suis venu dans sa voiture.

— Eh bien, va le chercher...

. . . .

L'accord, si péniblement négocié par Garmès entre le docteur Laroze et M. Ruguellou, comportait diverses clauses déclarées ou tacites (telle la mise en disponibilité de M. Edmond Rambert) qui furent respectées des deux parties : le concours sans restriction de l'ancien maire de Trébivain, assura le succès législatif de Laroze... Nous

cédons, en parlant de M. Ruguellou, à une habitude de style qu'il eût convenu de modifier à la fin de ce récit : en effet, le premier soin du successeur de M. Edmond Rambert, à qui, pour dorer sa disgrâce, fut attribuée la trésorerie générale du Calvados, avait été de rendre son écharpe au moribond ; Gratiani, promu à une préfecture de 3e classe d'où il devait s'élancer si vite vers les postes de premier plan, s'était offert, avant de partir, la satisfaction, douce à son cœur de Corse comme une vendetta, de procéder en personne à la réintégration solennelle de cette « victime fameuse autant que pitoyable de l'aveuglement des pouvoirs publics, trompés par la réaction cléricale ».

Réintégration justement qualifiée d'*in articulo mortis* par un des assistants : il fallut porter à bras ce demi-cadavre pour lui faire monter l'escalier de la mairie et l'on put craindre un moment qu'il ne le redescendît à l'état de cadavre complet. Mais la volonté d'épuiser les joies d'une réhabilitation qu'il avait tant attendue fut plus forte en lui que le mal : tandis que M. Gratiani haranguait l'auditoire, les mains exsangues de M. Ruguellou n'arrêtaient pas de caresser le velours du fauteuil, ni ses yeux d'errer à travers la vaste pièce où rien n'avait changé, dont chaque meuble lui était familier et amical, pour s'arrêter enfin, face à lui, entre les deux croisées, sur le buste en plâtre du président de l'aventure combiste, Émile Loubet.

Du colloque silencieux qui s'établit entre l'effigie présidentielle et l'humble maire de village, rien n'est venu jusqu'à nous, et peut-être, en somme, ne trouvèrent-ils rien à se dire : on sait assez, depuis Ésope, que les bustes n'ont pas de cervelle, et les facultés intellectuelles de M. Ruguellou étaient elles-mêmes bien affaiblies. Mais peut-être leur subconscient conversait-il pour eux ; peut-être entrevirent-ils obscurément dans quelle étroite dépendance ils étaient l'un de l'autre et la logique profonde qui veut qu'aux présidents Loubet correspondent les maires Ruguellou, comme une conclusion répond à ses prémisses, le mouvement des marées aux phases de la lune, la décadence des mœurs politiques, en tout pays, à la licence des institutions et à l'abdication de l'autorité.

CHARLES LE GOFFIC.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'EFFONDREMENT D'ABD-EL-KRIM

Le grand impresario de la scène du monde s'est vraiment surpassé dans le drame « Abd-el-Krim » dont les péripéties ont tenu haletants pendant six ans les spectateurs des cinq continents. Rien n'a été négligé de ce qui pouvait piquer les curiosités. Une publicité à la Citroën. Une figure centrale énigmatique dont l'action se déroule dans la coulisse jusqu'au dénouement, des batailles, des intrigues, des coups de théâtre. Un étonnant quatrième acte, qui montre le héros barbare sur le point de narguer la civilisation occidentale à la Conférence d'Oudjda, souligne le contraste de l'effondrement foudroyant du cinquième. Tout est calculé au point de faire coïncider jour pour jour la capitulation du chef riffain et la rentrée du Parlement français. Cela, c'est du super-Sardou.

L'effet a été énorme, même chez le public français, si blasé, si insensible aux vieilles ficelles. Dans l'atmosphère méphitique où nous étouffons depuis deux ans, a passé soudain un grand courant d'air pur, avec un relent de cet encens de la victoire auquel un peuple ne résiste pas quand il l'a aimé jusqu'à la griserie. La réaction a été immédiate. Le pays qui s'est laissé glisser vers la débâcle a eu soudain un sursaut d'énergie pour la défense de ses intérêts vitaux. Il n'est pas jusqu'à l'homme de barre sceptique, habitué à se laisser aller paresseusement dans les lits du vent, qui n'ait saisi la saute brusque et compris qu'il fallait changer immédiatement les amures.

Au dehors, la sensation a été bien plus grande encore. La malveillance des uns, l'ignorance des autres, l'alliance des intérêts et des

appétits ont étrangement déformé la figure de l'aventurier riffain. Champion du droit des peuples opprimés, défenseur d'un eldorado guetté par les rapacités internationales, chef capable de déjouer les efforts des grandes puissances sur le tapis vert aussi bien que sur le champ de bataille : voilà le visage d'Abd-el-Krim sculpté par la légende. Pas un trait de ce masque qui ait résisté à la comparaison tardive mais décisive, avec la réalité. Le grand diplomate a gâché une partie aux trois quarts gagnée. Le grand général n'a même pas livré bataille. Le champion du droit des peuples n'a pensé qu'à sauver sa caisse et sa vie. L'apôtre du libéralisme a fui devant les vengeances de ceux-là même dont il devait briser les fers. Quelle déchéance !

Par une réaction naturelle, le prestige du vainqueur regagne tout ce que perd le fantôme du vaincu. On est obligé de reconnaître qu'il y a encore une force française, une armée dont les chefs d'état-major, les soldats conservent leur admirable maîtrise. Ceux qui escomptaient dans une hâte prématurée la dislocation de notre organisme militaire n'ont pu dissimuler leur surprise.

Que dire de l'impression produite dans les régions troubles où des peuples arrachés à l'ancienne servitude doutent déjà de la supériorité de leurs maîtres et se cabrent sous le joug? C'est chez ces peuples surtout que les succès d'Abd-el-Krim avaient retenti comme l'annonce de temps nouveaux. Ces primaires auront peut-être plus de peine à croire à la réalité de l'écroulement qu'au mirage. Malgré tout, ils sont assez avertis pour comprendre. Ceux qui doivent les maîtriser ont compris mieux encore. Il y a eu peut-être plus de joie encore en Angleterre qu'en France, car les Anglais savent que tout leur empire oriental du Gange au Nil repose sur la soumission des races sujettes. A quoi tient cette soumission? Dans l'Inde, elle est à la merci des haines de caste et de religion. En Égypte, elle dépend de la prudence d'un champion, vraiment national celui-là, qui vient de se faire plébisciter pour la troisième fois sur le programme de l'indépendance. Si une nation doit souhaiter un retour éclatant du prestige de l'Europe, c'est bien la Grande-Bretagne.

A tous les points de vue donc, la chute d'Abd-el-Krim marque une date. Une page de l'histoire tourne. N'attendons pas qu'elle nous échappe pour y jeter un dernier coup d'œil et en dégager les enseignements.

A la nouvelle de la capitulation, M. Harris, correspondant du *Times* à Tanger, un des agents les plus actifs du chef riffain, télégraphie : « Abd-el-Krim a succombé, que va-t-on faire de ses papiers? » Je ne crois pas qu'un trait de lumière plus éclatant ait été projeté sur les dessous de l'affaire riffaine.

Des papiers, une affaire, tous les appétits de lucre sautant par-dessus toutes les barrières de la morale et du patriotisme, voilà les véritables ressorts d'une crise que l'on a voulu nous présenter comme un élan d'indépendance. Entre la mentalité d'un Shamyl ou d'un Abd-el-Kader et celle d'un Abd-el-Krim, il y a toute la différence qui sépare un chevalier croisé d'un chevalier d'industrie.

Bon chien chasse de race. Le père Abd-el-Krim qui vivait à Ajdir, au début du siècle, comme caïd des Beni Ouriaghel, apprécie déjà les douros et les marks-or. Il est séduit par les perspectives mirifiques que lui laissent entrevoir les Mannesmann venus vers 1912 reprendre du côté du Riff la tentative de pénétration allemande qui a échoué du côté de l'Atlantique. A entendre les bons agents tudesques, le Riff est un pays de cocagne, où il n'y a qu'à se baisser pour trouver du fer et du pétrole. Le vieil Abd-el-Krim se voit déjà faisant la pige à Thyssen et à Rockfeller. En bon père de famille, il prépare ses fils à exploiter les merveilleux filons. A qui demande-t-il de les initier aux méthodes européennes? A ses bons amis espagnols. Le cadet, Mahomed, qui sera plus tard le grand agent d'intrigues, passe son baccalauréat à Malaga, puis prend à Madrid son diplôme d'ingénieur des Mines. L'aîné, Mehemed, le futur héros du Riff, est envoyé à Melilla, où les Espagnols lui offrent le poste de cadi. Il est aussi rédacteur d'un journal : *El Telegramme del Riff*, qui est à la solde de la propagande allemande. Un beau jour, le jeune Abd-el-Krim se brouille avec le haut commissaire espagnol, le général Jordana, qui le jette en prison. Onze mois de détention allument des rancunes qui se retrouveront plus tard. Évadé et brûlant d'ardeur de vengeance, Mehemed Abd-el-Krim retrouve à Ajdir son frère, qui a noué des relations avec un groupe financier espagnol pour l'exploitation des fameuses mines du Riff.

Hostilité d'une part, combinaison d'affaires de l'autre : les deux traits évolueront parallèlement d'un bout à l'autre de la crise. A peine consacré chef des Beni Ouriaghel par la mort de son père, Abd-el-Krim se lance contre les Espagnols et leur inflige le cruel revers d'Annoual. Dans le même temps, il reste en rapport avec le syndicat international réuni autour de l'Espagnol Echevarictta et de l'Américain Phen. A ce moment, l'Espagne recule devant l'effort d'une politique de domination. Elle compte sur le marchandage pour déjouer les intrigues de la nuée d'exploiteurs qui s'est abattue sur le Riff. Fournisseurs d'armes, toujours en quête de clients. Agents des Soviets, toujours à l'affût des complications internationales. Et les Don Quichottes prêts à partir en guerre contre tous les moulins à vent et surtout les rabatteurs avides des concessions.

Ce sont eux qui ont inventé la fameuse théorie de l'indépendance du Riff. Ce sont eux qui ont fait un aspirant chef d'État de celui qui n'était jusqu'alors qu'un chef de tribus farouche et un mercanti méfiant. Le plan est d'ailleurs simple. Si on reste dans le cadre de l'acte d'Algésiras, le Riff continue à faire partie du Maroc, par conséquent il subissait la souveraineté au moins nominale du sultan et le régime international des mines. Tous les petits arrangements combinés avec Abd-el-Krim se trouvent annulés. Pour donner une valeur à ces arrangements, il faut à tout prix que le Riff soit séparé du Maroc.

Ainsi, c'est la coalition des intérêts particuliers, contre l'intérêt commun des nations chargées de la mise en valeur du Maroc, qui a développé la crise. Cette scandaleuse collusion a été possible parce que les convoitises particulières ont eu plus d'initiative et plus de solidarité que les gestes des gouvernements responsables. N'a-t-il pas fallu que nous arrivions au bord même de l'abîme pour que les dirigeants de l'Espagne et de la France se décident à comprendre que le régime du condominium établi à partir de 1904 est stérile et dangereux s'il ne rencontre pas l'étroite collaboration des deux associés? Combien d'erreurs avant cette découverte! L'Espagne guette les occasions de prendre la France en flagrant délit de faiblesse, dans les difficultés de la Chaouïa, au tournant d'Agadir. Pendant la guerre, elle prépare elle-même les harkas qui fondront bientôt sur elle. De même la France s'est trop longtemps désintéressée des déboires des Espagnols. Tandis qu'Abd-el-Krim se faisait la main sur nos voisins, nous restions à la fenêtre. Cette attitude allait au-devant des calculs de ceux qui escomptaient cyniquement les défaillances.

Ah! ceux-là n'ont pas perdu de temps à combiner leurs efforts. On a raconté comment M. Malvy, exilé à Saint-Sébastien, est entré en rapport avec des agents espagnols, MM. Pedraza et Tenorio, d'abord pour une chimérique combinaison de chemins de fer de Hendaye à Algésiras, puis pour un projet beaucoup plus spécieux d'exploitation des chemins de fer et des tramways du Riff. La mise en valeur du Riff supposait l'indépendance du Riff, l'alliance avec Abd-el-Krim.

Dès lors, les faits s'enchaînent rigoureusement. Abd-el-Krim est prêt à tenter la suprême aventure. Les élections du 11 mai attestant le relâchement des énergies françaises le décident. On n'a pas manqué de lui dire que les Français sont las et céderont au premier échec. De fait, dès les grands revers, M. Painlevé se hâte d'offrir aux Riffains des conditions de paix. Et qui mène l'affaire? M. Malvy lui-même.

Une première résistance de l'Espagne rend la parole au canon et déjoue pendant l'hiver les intrigues pacifiques du capitaine Can-

ning. La campagne va recommencer le 15 avril. Coup de théâtre au milieu de mars, M. Malvy entre au ministère. Aussitôt, M. Steeg engage des pourparlers avec Abd-el-Krim. La coïncidence est frappante. Le chef riffain croit la partie gagnée. Il la croit si bien, qu'il ne fera pas le plus petit sacrifice pour éviter une rupture à Oudjda. Son entêtement paraît moins étrange quand on considère que, malgré la faillite des pourparlers, malgré le succès éclatant des opérations militaires, malgré le cri de détresse du 22 mai, M. Steeg essayait encore, deux jours plus tard, d'amorcer une suprême négociation. L'intrigue n'a cessé que quand Abd-el-Krim s'est rendu avec ses précieux bagages entre des mains discrètes.

Ainsi la leçon est complète, et le moment vient de prouver qu'elle n'est pas vaine. La chute d'Abd-el-Krim ne met pas le point final à la crise marocaine. Elle conclut seulement la carrière d'un rogui dans un pays où les prétendants poussent comme des champignons, et encore sous réserve de l'avenir que peut ménager le jeu des petits papiers.

Abd-el-Krim éliminé, nous nous retrouvons en face de la situation antérieure, c'est-à-dire de tribus insoumises à pacifier. C'est ici que doit intervenir l'expérience acquise. Expérience réciproque. Nous avons appris ce que peut donner un chef rebelle avec les moyens modernes de publicité, d'intrigues et de combat. Nous avons appris ce que coûtent les divisions de la France et de l'Espagne. De leur côté, les tribus ont appris la puissance de l'union franco-espagnole. Démonstration d'autant plus importante que le grand problème de demain reste la collaboration des deux nations.

Les régions qui restent à pacifier sont inégalement partagées. Pour nous, presque plus rien. Pour les Espagnols, presque tout. Et des tribus comme les Andjeras et les Djebelas qui étaient en guerre permanente bien avant Abd-el-Krim. Quel qu'ait pu être le retentissement des événements d'hier, il n'a pu aller jusqu'à effacer le souvenir des rapports anciens avec l'Espagne. Par contre, ces événements ont démontré que toute résistance est impossible contre l'action combinée de l'Espagne et de la France. Voilà le sentiment qu'il faut exploiter si on veut battre le fer.

On dira que nous allons tirer les marrons du feu. C'est inexact. Nous n'aurions rien appris si nous n'étions maintenant convaincus que la sécurité du Maroc comme partout, est une, qu'il n'y a pas de paix durable dans la zone française sans paix réelle dans la zone espagnole. Aider le voisin est le meilleur moyen de s'aider soi-même.

C'est aussi rester dans le cadre strict des engagements internationaux. Il ne manque pas de gens pour dire qu'en nous intéressant à la

pacification de la zone espagnole, nous nous exposons aux risques d'une réouverture du débat international. Erreur. Le cas est net. En dehors de la zone de Tanger, la France et l'Espagne sont libres de prendre les mesures qu'elles jugent convenables pour assurer la pacification du Maroc. D'autre part, le Maroc tout entier est sous la souveraineté du sultan, et cette souveraineté implique la disposition des troupes qui sont dans le pays pour assurer l'ordre. Il faudrait être bien maladroits pour ne pas savoir dégager, dans un cadre aussi élastique, la formule nouvelle de la coopération continue qui doit faire du Maroc le trait d'union entre la France et l'Espagne. Voilà la seule politique féconde, la leçon décisive de l'épreuve d'Abd-el-Krim.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Il faut aimer *les Bestiaires.* M. de Montherlant avait-il déjà écrit un roman où son style ardent et musclé, où cette façon qu'il a, rude et hardie, bien à lui, de foncer sur son sujet, de foncer sur son lecteur, de les bousculer l'un et l'autre, et de les planter face à face, lui en tiers, s'affirmassent avec autant d'éclat, et fussent mieux à leur place? L'écrivain, maintenant, est maître de son art. Il sait se dompter. Il est moins pindarique que dans *les Onze* et dans *le Paradis.* Je trouve en lui plus de raison et plus de goût. Son fougueux orgueil s'apaise même, dirait-on. M. de Montherlant quitte sa cime, ne traînant plus derrière lui que quelques nuées d'idéologie. Il a déposé la foudre. C'est un homme ; un psychologue et un peintre ; un écrivain puissant, pittoresque et entraînant.

Les Bestiaires, ceux qui, en Espagne et en Camargue et en Béarn, combattent les taureaux, M. de Montherlant est des leurs. A quinze ans, en 1911, dans une course privée, à Burgos, il a tué son premier adversaire cornu. L'an passé, en travaillant un taureau à la cape, il a eu l'omoplate déchirée sur sept centimètres. C'est un *aficionado.* En outre parce qu'il a, avec de véhémentes passions, l'esprit religieux, parce qu'il est épris, à la fois, d'action et de mysticisme, parce qu'il est pragmatiste et idéaliste, — de là ses rudes combats intérieurs, cette fièvre, ces secousses, — il ne peut pas aimer les corridas pour les beautés, seulement, du spectacle, pour

ce qu'elles exigent de courage et d'adresse, ni parce qu'elles sont une école d'énergie. Il se souvient des religions taurines, du mithraïsme, du mazdéisme ; d'Apis, d'Indra, de Mardouk, de Ninib, d'Anou et d'Horus, taureaux divins ; du blanc taureau qui enleva Europe, du taureau des mystères dionysiaques, de Poseïdon-taureau... Cette érudition l'échauffe. Il sait ; et il est ému. Pour lui, ces croyances antiques ne sont pas mortes ; elles renaissent en lui. Mais il est chrétien? C'est vrai... Alors, il s'évertue à découvrir des rapports entre le christianisme et les religions taurines, ce qui pourrait l'entraîner bien loin du grand chemin de l'orthodoxie. Il prouve que l'Église, à la suite d'une certaine bulle de Clément VIII, signa avec le Taureau un « pacte mystique ». Le voilà tiré d'embarras.

Je suis honteux d'avouer que le mithraïsme prolongé de M. de Montherlant ne m'excite pas beaucoup. Je ne crois pas à la survivance, dans l'âme des matadors et des aficionados, — un seul excepté, l'auteur des *Bestiaires*, — des antiques religions taurines. J'ai peine à comprendre l'enthousiasme qui a dicté l'épilogue de ce beau livre ; — épilogue émouvant, d'ailleurs, et musical. Ce qui m'a charmé, dans *les Bestiaires*, ce sont quelques merveilleux tableaux d'Espagne, c'est le récit admirable d'une course ; c'est l'étude attachante de l'âme d'un jeune homme impétueux ; ce sont quelques scènes d'amour à la fois audacieuses et délicates.

Le jeune homme, Alban de Bricoule, l'Alban du *Songe*, n'a pas encore passé son bachot. Alban, c'est M. de Montherlant, un gamin pas ordinaire. Comme il est malade, ou se fait passer pour malade, sa mère l'envoie en Espagne. Il veut voir des courses. Depuis une corrida à laquelle il a assisté, à Bayonne, il est envoûté. Les musées et les monuments de Madrid et de Séville ne sont rien, pour lui. Les arènes, oui !

Cet effervescent petit Français est reçu chez un grand d'Espagne, fameux éleveur de taureaux, dont la fille, Soledad, est jolie et coquette. Quelles occasions pour Alban de devenir simultanément bestiaire et amoureux ! Il dompte un cheval rétif ; il réussit des « véroniques » dont les connaisseurs le félicitent. Et puis, il brûle au parfum de Soledad, et au contact de sa petite main. Pour la mériter, Alban devra, à la prochaine course, combattre le plus méchant taureau du troupeau, le « Mauvais Ange ». Il accepte. A seize ans, et si orgueilleux, peut-il reculer? Seulement, dès à présent, il n'aime plus Soledad.

C'est ici que se place le récit de la course ; angoisses, préparatifs, veillée d'armes... Cent pages remarquables. Le narrateur s'interrompt pour nous avouer qu'au moment d'entamer ce morceau-là

il a la gorge serrée. Nous aussi, en le lisant. Très habilement, M. de Montherlant a multiplié les péripéties inattendues. Le premier taureau qu'Alban a devant lui semblait un adversaire méprisable. Alban est désastreux. Il charcute la bête. On huerait cet amateur, s'il n'était pas étranger, et si la course était publique. En face du « Mauvais Ange », il se reconquiert. Voilà son ennemi prédestiné. Il le tue comme il faut. Alban jouit de l'exaltation du triomphe. Rien que pour ces cent pages-là, on doit lire *les Bestiaires*. Elles sont d'une prose mouvementée, éclatante ; elles ont la force, l'élan ; le sang y court.

* * *

Adams, roman cinématographique, surréaliste et pirandellien, de M. René Clair, est un petit livre extrêmement distingué et d'un « modernisme », comme on dit, si naturel, si logique et pourtant si imprévu qu'on en est comme enchanté. Il fallait vraiment, pour réussir à ce jeu, beaucoup d'intelligence et d'esprit.

Figurez-vous que Cecil Adams est le plus grand acteur cinématographique du monde. Quand on représente un nouveau film de lui il y a des batailles devant les salles ; morts et blessés. Des femmes se suicident pour lui tous les jours, et il a des secrétaires pour décacheter les lettres d'amour. Sa renommée, qui emplit toute la terre, lui est venue quand il a eu créé sept personnages différents et remarquables. Il a été William, le cow-boy toujours galopant, le sauveur d'innocentes ; Harold, élégant et sportif, qui enlève sa fiancée en automobile ; Dorian, poète évanescent et troublant ; Charles, le tendre timide ; Eric, le traître, qui assassine et qui vole ; Antonio, le danseur trop beau, aux irrésistibles regards ; Jack enfin, le comique... Il a été si bien ces êtres-là, et ces êtres-là ont pris, dans l'âme collective des spectateurs du monde entier, une si rigoureuse réalité que, ma foi, nous ne chicanerons pas M. Clair de leur donner décidément la vie. Cecil Adams n'a pas deux personnalités, comme un héros de Pirandello. Il en a huit ; mais la première, celle de Cecil Adams, disparaît peu à peu sous les sept autres. Le récit commence par un étrange rêve, qu'on croirait noté par M. Aragon, ou l'un de ses amis surréalistes. Mais ce rêve a un sens. La veille, Cecil a boxé dans un bar ; c'était William qui boxait. Il a frappé une petite fille ; c'est le brutal Eric qui frappait, et ensuite c'est le poétique Dorian qui en a pleuré. Ces faits se retrouvent, mêlés et transformés, dans le rêve de Cecil, et il commence à se rendre compte des phénomènes de substitution qui s'opèrent en lui. Le mal ne fera que grandir. En présence de sa fiancée, la douce Mary White, la fille d'un séna-

teur, Cecil devient Eric, et se conduit avec elle, sans le savoir, comme un monstre. Mary tentera de s'empoisonner. Alors, Cecil, l'homme qui est sept hommes, s'enfuit avec sept valises, et nous le retrouvons à Paris où il mène une septuple existence.

Tantôt Jack fait s'esclaffer les habitués d'un bar du faubourg Montmartre, tantôt Antonio conquiert des belles au Claridge. William boxe avec la pègre de la place d'Italie, pendant qu'Harold se fiance avenue Henri-Martin, qu'Eric combine de sombres projets à Auteuil et que Dorian se laisse aimer à la Madeleine. Le timide Charles devient amoureux d'une midinette ; mais Jack, le comique, la lui ravit, et les deux personnalités de Cecil se battent en duel. Jack meurt, et Suzanne revient à Charles qui lui récite *les Caprices de Marianne* : « Je ne vous aime plus, Suzanne. C'était Jack qui vous aimait. »

Ainsi va-t-on, de surprise en surprise et d'ironie en ironie. Jusqu'à ce que Cecil, dans un moment de lucidité, se retrouve lui-même et décide de créer un nouveau film. Que sera-t-il? Dieu ; pas davantage.

Ce qu'est le film *Dieu*, qu'on projette directement sur la voûte étoilée, nous n'en savons rien. Nous savons ce qui se passe dans l'esprit de Cecil. Devenu Dieu, se croyant Dieu, il va, parmi les anges, au ciel. Mais l'entreprise était trop audacieuse. Ce double de Dieu se trouble. Son ange blanc lui a montré le paradis, auquel son orgueil l'empêchera d'accéder, et lui a fait voir les crimes qu'il a commis, que William, Eric et les autres ont commis depuis qu'ils existent, en gélatine. Et son ange noir lui a donné un avant-goût de l'enfer... Alors, Cecil, délivré, se reprend. Son film a été la Bible d'une nouvelle religion. Son manager, Samuel Aronson, a créé une secte, autour de Cecil, incarnation de Dieu, qui absorbe les religions anciennes. Cecil tente vainement de nier qu'il soit Dieu. On ne le croit pas. Et il se réfugie, pour expier, dans un couvent. Il mourra heureux, car son culte est vaincu enfin, et son nom va s'effacer de la mémoire des hommes comme ses images s'effacent sur les pellicules roulées.

Ce récit ingénieux, moderne, philosophique et qui nous fait songer aux romans idéologiques de Chesterton, est d'une très belle qualité littéraire. Le style de M. Clair a un peu de la fraîcheur, de l'acidité qu'on aimait dans les premiers livres de Paul Morand. Les tableaux, les figures s'y succèdent comme sur l'écran.

*
* *

Mme Camille Mayran, dans *Hiver*, conte la triste histoire de Jacob Vogler, fermier d'Alsace. Il vieillit sans enfant. Sa femme, la

fille d'un pasteur, n'a pas aimé la vie des champs. Elle est repartie pour la ville. Et Jacob se sent tenté par la jeunesse et la beauté de Salomé Spiegel, gardeuse de chèvres. Elle a grandi dans la maison ; elle est blonde et rose. Au *Jeu d'Adam et Ève*, elle représentait Ève ; et ce soir-là, elle est revenue, bien lasse, dans la carriole de son maître ; elle s'est endormie sur son épaule ; et Jacob a senti le souffle tiède de la jeune fille dans sa barbe...

Pourtant, il est sage. Il ne pécherait pas, si Salomé n'avait pas une grand'mère si maligne et si ambitieuse. La vieille Catherine entrevoit le bel avenir de Salomé, si Jacob devenait veuf. Elle suggère adroitement à Salomé de se faire aimer. Elle engage Jacob à faire revenir sa femme à la ferme. Ainsi, la victime sera à portée. Avant de mourir, l'abominable vieille a jeté la pensée du meurtre dans le cerveau de Salomé.

Quelques mois plus tard, Mme Vogler meurt. Jacob fait la folie d'épouser Salomé. Elle lui donne un fils, — dont elle meurt. En mourant, elle avoue qu'elle a empoisonné Mme Vogler avec des champignons. Et Jacob, le pauvre homme, qui l'adore, prend sa part du crime. Il veut s'en croire complice. Ce vieux luthérien sent peser sur lui les malédictions du Livre. Il néglige ses biens. Il finit par découvrir la voie du salut. « Celui qui veut venir avec moi, qu'il se quitte lui-même », a dit le Christ.

Vogler vend tous ses biens ; il en donne le prix à un hôpital, et il s'en va se placer berger chez les autres, avec l'enfant. Ainsi, il expiera à la place de Salomé ; l'enfant, chargé lui aussi de la faute maternelle, expiera. Et ainsi Salomé sera peut-être sauvée.

Ce récit, à la fin surtout, quand Vogler médite de se substituer à Salomé, pour expier, est pathétique, et d'une belle inspiration religieuse. Mais le cadre n'est pas moins beau. Mme Mayran a réparti sur trois hivers les dures aventures de Jacob. Elle a évoqué les champs glacés, les cieux froids, les sapinières chargées de neige, l'atmosphère des maisons où ronfle le poêle, et les étables qu'emplit l'haleine du bétail, et l'odeur de la paille fermentée. C'est une série d'images très fines, très délicates, très justes.

* * *

« Les principes d'égalité, les droits de l'homme, et autres turlutaines... » Ainsi s'exprime, en son *Béni Ier, roi de Paris*, M. A. t'Serstevens. *Béni Ier* est un roman allégorique, écrit à la manière truculente de Rabelais, et où il est démontré, par le moyen de personnages imaginaires et violemment caricaturaux, que l'idéal de la démo-

cratie est le plus misérable qui soit ; que l'égalité absolue créerait l'existence la plus morne et la plus détestable ; que la démocratie est l'ennemie de l'esprit, de la science, de la beauté ; qu'il est inutile de chercher à faire le bonheur des peuples, et que le sage doit se réfugier, pour être heureux, avec quelques amis et la femme qu'il aime, dans le pays mystérieux où coule le fleuve du Renoncement, et où l'île d'Indifférence s'élève au-dessus du lac de Solitude.

Il y a beaucoup de vérités, dans ce fantasque récit. Les politiciens y sont houspillés avec vigueur : et l'époque où, sous l'œil du Maître, le Bourgeois et l'Artisan travaillaient, avec discipline, pour le bonheur commun, est justement exaltée.

Il ne faut pas laisser traîner ce livre dans la chambre des jeunes filles. *Béni Ier* est, je crois, moins décent que Garguantua... La seconde partie, amoureuse et poétique, est la plus digne de plaire.

* * *

M. Francis de Croisset est un homme heureux. Il aime les voyages, et il peut voyager. Bientôt il va partir pour l'Amérique. Et il revient à peine de Ceylan ! C'est le voyage à Ceylan que j'envie le plus. Mais, en vérité, ne faut-il pas les envier tous? Voyez ce que nous sommes ici, et comment nous vivons ! Le labeur, les préoccupations, le mauvais temps. Et il y a l'été éternel de Colombo... Ces voyageurs, qui nous décrivent leurs éblouissements, sont-ils nos amis ou nos ennemis? Faut-il les remercier de quelques heures d'illusion, de réserve, et des belles images qu'ils nous apportent? Ou leur en vouloir parce qu'ils nous font sentir davantage notre misère, et qu'avec leur lyrisme ils ont l'air de nous narguer? Mais M. de Croisset n'est pas méchant. S'il nous fait mal, c'est sans le vouloir.

Cet homme de théâtre a donc quitté les coulisses monotones, et les couloirs de théâtres, et le boulevard où flottent les gaz brûlés de l'essence. Il a estimé que, pour connaître *la Féerie cinghalaise*, il ne suffisait pas de passer une soirée au Châtelet. Il s'est embarqué à Marseille. Voici comme il décrit, en commençant, quelques-unes de ses compagnes de route : « Sous les ventilateurs du salon, déjà plein de courants d'air, une vieille dame australienne, vêtue d'un sac à bonbons, casse des rag-times sur un piano qu'elle parvient à rendre mécanique... Une dame qui, avant le dîner, était encore jolie, ronfle, véridique. Ses joues fardées tombent comme des stores. » Ce sac à bonbons, ces rag-times cassés et ces joues-stores ne vous rappellent rien? Il me semble que M. de Croisset a voulu s'amuser à parodier un autre grand voyageur, Paul Morand. Mais ce jeu l'a assez vite lassé. Après avoir vu les poissons volants de la mer Rouge, il s'est

laissé aller à son enthousiasme. Il a laissé tomber *Fermé la nuit* dans le canal de Suez. Mais je crois qu'il a gardé son Kipling. C'est un plus sûr modèle.

Colombo. L'île vient à M. de Croisset. Aura-t-il la grande émotion? Non. Ce n'est pas le coup de foudre que le dramaturge attendait. La passion ne naîtra qu'après un dialogue plus intime avec la terre paradisiaque. Alors, M. de Croisset deviendra amoureux fou. Dieu! qu'elle est belle!... Et il célébrera les bambous métalliques qui « partent comme des fusées », les péronias dressant « comme des baldaquins d'énormes plumes pourpre », les arbres de la jungle « délirants de sève et de lumière », les papillons, les singes acrobates, et les toiles d'araignée pareilles à de « scintillants boucliers en filigrane d'argent ».

Væ soli! M. de Croisset était parti avec l'intention de ne se lier avec personne, et de visiter Ceylan sans les Anglais. Mais comment un psychologue se priverait-il d'étudier les âmes? Un caractère d'homme, c'est aussi curieux qu'un vieux temple bouddhique. Et aussi amusant à décrire. M. de Croisset a été enchanté de rencontrer le lieutenant Hollicott, un vrai personnage de Kipling, — *Sous les Déodars.* Gentil garçon, amoureux d'une belle Hindoue qui n'aime pas les Anglais; mais cet amour ne lui coupe pas l'appétit. Pour le sport d'amour, il partage, avec son camarade Jerriman, la jeune dactylographe Dorothy. Dorothy a les fièvres. Elle s'en va à Kandy, dans la montagne. M. de Croisset va la voir, avec Hollicott. Et comme Hollicott, par chance, est chargé d'une mission, M. de Croisset gardera ce précieux guide, qui n'oublie jamais d'emporter des sandwichs, qui sait comment on s'oint de *mosquisol* des pieds à la tête pour n'être pas piqué, comme il faut disposer les allumettes et les pantoufles sous la moustiquaire pour n'avoir à exposer la main ou la jambe aux atteintes des scorpions et des araignées venimeuses. Il n'est pas très lyrique. Mais il est précis. Il sait l'histoire des antiques dynasties cinghalaises, la taille exacte des statues de Bouddha, et la date où les temples ont été construits. Il tient lieu de médecin, d'intendant et de Bædeker.

M. de Croisset nous le fait aimer. Nous sommes, comme lui-même, un peu mélancoliques de le quitter. *Good bye*, Hollicott. Ce garçon simple et gentil est marquis de Duringham. Il ne le dit qu'au départ.

Il était doux de suivre Loti vers Bénarès et Ispahan. Il est, ma foi, très agréable aussi de suivre M. de Croisset à Pollarnarua. L'important, c'est de s'en aller. De s'en aller vers ce soleil.

ROBERT KEMP.

LES BEAUX-ARTS

LES FEMMES PEINTRES DU XVIII[e] SIÈCLE. BERTHE MORIZOT. — LIVRES ITALIENS

C'est une très jolie et très gracieuse exposition que celle des Femmes peintres du dix-huitième siècle, organisée au profit de l'Appui maternel dans les galeries de l'Hôtel des Négociants d'art de la rue de la Ville-l'Évêque. Très jolie et très gracieuse : cruelle aussi, à certain point de vue. Ces charmantes contemporaines de Louis XV et de Louis XVI, qui parfois ont assez mélancoliquement survécu au temps de leurs jeunes succès (Mme Vigée-Lebrun, la plus illustre, n'est-elle pas morte en 1842?) ont tous les pimpants attraits de leur siècle. Mais il faut bien reconnaître, aussi, qu'elles en ont souvent partagé exagérément les défauts. Il est permis de se demander si ce n'est pas à ces aimables et un peu fades peintres de tant d'élégances apprêtées qu'est due, pour une part, la furieuse réaction du siècle qui suivit celui-là ; et l'on est même étonné, en considérant leurs œuvres réunies dans la présente exposition, du succès excessif que connurent, à leur époque, une Rosalba, une Angelica Kauffmann, une Vigée-Lebrun elle-même. La plupart d'entre elles excellent par le goût, l'art exquis de l'arrangement, la disposition des fleurs, des étoffes et des bibelots, l'aristocratisme délicat de leur sensibilité mondaine. La plupart paraissent avoir été habiles à attraper exactement la ressemblance de leurs agréables modèles : c'est beaucoup pour la réussite, mais c'est peu pour le bénéfice de l'art. Devant ces portraits si conventionnels, où presque toutes ont porté

leurs soins, leur mimétisme naturel, on est d'abord charmé par la verve de la composition, la délicatesse du détail, le caractère éminemment décoratif de ces grandes pages débordantes, ruisselantes de soies, de mousselines, de velours si joliment drapés, cassés avec une habileté si sûre... Habileté chiffonneuse de couturière et de modistes, de marchandes de frivolités... De vrai, dans tous ces portraits, ce qui semble compter le plus, c'est la robe et le falbala : le visage passe au second plan, est escamoté ; nulle âme, nul caractère fermement exprimés n'y apparaissent sous la poudre, ces yeux charmants vous regardent sans voir, ces bouches sourient sans animation ; nul sang ne court sous ces carnations fardées, nulle pensée sous ces fronts hauts et découverts. Peut-être, trop ami de cette époque ardente, trop curieux de sa psychologie subtile, déliée, diverse, sommes-nous aussi, exposant ces griefs, trop sévère à l'égard de ces gentilles artistes que le hasard a désignées pour nous en conserver les physionomies les plus représentatives, ou que nous aurions souhaité telles : avouons notre déception, qui n'est certes pas d'un mysogine. Mais c'est bien vrai que sous le pinceau de ces féminins disciples de Greuze, de Nattier, de Drouais, nous ne retrouvons rien de ce génie particulier, de cette aptitude à scruter les replis du cœur, qui donne une si grande force de pénétration psychologique aux écrits d'une Mme de La Fayette ou d'une Mme de Sévigné, d'une marquise de Caylus, d'une Lambert ou d'une Lespinasse. Comme si le génie de la femme, excellent dans la divination et l'expression verbale des mille nuances de l'esprit et du sentiment, où souvent elles vont plus loin et plus intimement que l'homme, apparaissait moins propre que lui à saisir et à dominer la réalité plastique... Au milieu de ces toiles aimables, le malin esprit de la critique ou de la contradiction nous faisait imaginer la subtile introduction d'un portrait de La Tour ou de David : quel effondrement pour toutes leurs rivales ! Mais autant s'en aller imaginer Michel-Ange au milieu d'une vitrine de Sèvres !... Ce que nous en disons ici n'est pas un jeu. Nous voulons seulement noter, d'un trait un peu gros, le défaut de cet art exclusivement féminin, où la gracilité du siècle semble exprès multiplié. Mais il ne leur demandait que de plaire, à ces petites filles d'Apelles. Elles plurent, et, ma foi ! elles plaisent encore... Le tout est de ne pas exiger d'elles autre chose, et c'est peut-être bien nous qui avons tort de ne pas les prendre tout bonnement comme elles sont. Pourtant, ne fallait-il pas noter cette nuance?

Au reste, toutes venues à la suite et dans le sillage de quelqu'un — Mlle Mayer n'eût rien été sans Prud'hon, ni Vigée-Lebrun sans Greuze, ni Mme Benoist sans David, et l'on n'a même pas à envisager

la réciproque, car ces bonnes élèves n'ont guère laissé de progéniture — ces femmes peintres ont d'ailleurs un très authentique mérite, qui fait encore aujourd'hui leur supériorité, et cette supériorité tient aux fermes disciplines de leur temps : elles savent admirablement leur métier. Elles dessinent juste, elles peignent bien, d'un pinceau précis, qui ne tremble pas et qui sait finir. Elles ont eu des maîtres accomplis, sûrs possesseurs et sûrs transmetteurs des lois de leur art. Aussi bien cette excellence du métier confère aux œuvres de ces dames un grand charme, fait de la satisfaction que donnent l'aisance, la vue de la difficulté vaincue, la réussite matérielle. Inaptes aux larges compositions, à la peinture historique ou religieuse, toutes confinées dans le portrait d'apparat ou les menues scènes de genre qu'elles enlèvent avec un brio souvent plein de grâce et d'esprit, elles n'ont ni la pénétration ni le don de synthèse (ni elles ne savent bien graver, ni elles ne sont bonnes statuaires), mais elles ont pour elles le mérite d'un goût délicieux et leur nonchalance même les assure de toutes les ressources d'une enveloppante poésie. Grâce aux meilleures d'entre elles, une Labille-Guiard, supérieure à la plus célèbre Vigée-Lebrun, une Mlle Gérard, une Constance Mayer, une Romance-Romany, une Françoise Duparc, — nous pouvons respirer encore, à travers leurs toiles, l'atmosphère même des heures où elles ont vécu : cela, par un de ces miraculeux prestiges de la poésie, qui, voilant de vapeurs la réalité, nous la rend cependant plus sensible, à peu près de la même façon que nous avons beau savoir que ses mémoires sont suspects, partiaux et très arrangés, c'est tout de même à Mme d'Epinay que nous recourons pour trouver le plus juste et le plus parlant tableau de son siècle... Ainsi quelques-unes des toiles rassemblées rue de la Ville-l'Évêque nous renseignent avec précision sur les divers modes de sensibilité de nos mères. Telles, la vaporeuse *Récamier* d'Eulalie Cornillaud-Morin, la *baronne de Krudener* d'Angelica Kauffmann, l'étonnante *Mlle Poisson* de Mme Labille-Guiard, et plus particulièrement encore la *comtesse de Selves*, peinte par la même, avec son air fringant et son visage coloré, animé d'un feu romanesque ; telle encore, entre toutes les mondanités un peu molles, malgré toute leur gentillesse, de Mme Vigié-Lebrun, sa ravissante et véridique esquisse de *Madame Elisabeth*, et surtout sa *Rose Bertin, la marchande de modes*, inoubliable figure de la rue de Paris, bon gros visage de midinette intelligente à qui la vie a réussi, et qui montre, par un exemple décisif, à quelles nerveuses qualités le souci de plaire au beau monde dut faire renoncer celle que la flatterie des cours surnomma Mme Van Dyck, honneur un peu lourd pour de si fragiles épaules. Ajoutons à ce palmarès

l'excellente *Négresse* de Mlle Benoist, que l'on voit au Louvre, et deux toiles de tout premier ordre, *la Vieille* et *la Tricoteuse*, de la Marseillaise Françoise Duparc, que nous ignorions jusqu'à ce jour, et sous le pinceau de laquelle nous avons cru apercevoir un peu de l'art incomparable de Chardin.

* * *

C'est une femme encore, qu'au sortir de cette piquante exposition nous sommes allé retrouver à la galerie Dru, rue Montaigne : une femme, femme entre toutes, la plus grande artiste de notre dix-neuvième siècle, et que le nôtre n'a pas surpassée, jusqu'à nouvel ordre. Nous voulons parler de cette rare Berthe Morizot, à qui, peut-être, aura été réservé le privilège d'avoir fixé pour nous la juste vision des années 1870-1880, d'en avoir exprimé la part qui avait échappé à Manet, à Stevens, à Degas, à Forain. Elle a peint des enfants, des fleurs, les jeux de l'eau, des feuillages, des nuages, des jeunes filles et des femmes. La moindre touche lui suffit, on dirait qu'elle n'a mis sur sa palette que des pétales de fleurs. Le crayon, les couleurs, l'huile et l'aquarelle, les poussières impalpables du pastel voltigent sous ses doigts miraculeux avec cette subtilité qu'on voit aux colorations du premier printemps sur les coteaux et les rivières de l'Ile-de-France. Impressionnisme est le seul mot qui conviendrait pour définir et qualifier exactement cet art délicieux : mais il faudrait dépouiller ce mot de toute la signification d'école qui lui est désormais historiquement attaché. Berthe Morizot est impressionniste à la manière de Mallarmé, de Verlaine. Elle a à peine l'air de dessiner, elle semble ne jouer que de reflets, de nuances, de rayons ; pourtant, çà et là, d'un trait ferme, elle cerne le contour essentiel des choses qu'elle veut à l'instant exprimer, une joue d'enfant, la ligne fragile d'une nuque, un regard net dans un œil noyé, la courbe élancée d'une passerelle au milieu des vapeurs de l'eau, l'inflexion d'un col de cygne sur un étang, l'arabesque sensible d'un corps nu de baigneuse au-dessus des vagues, une promeneuse de jardin public, sous l'ombrelle, en chapeau Niniche, un ruban de velours noir au cou... Déjà nous ne pouvons plus regarder sans émotion ces rappels d'un temps où nos mères étaient jeunes filles. Sous la brutalité ardente de Manet, le sarcasme et le trait rageur de Forain, dans les élégances de Stevens, nous ne discernons pas cette grâce rêveuse et gaie à la fois, cette fragilité déjà un peu fanée qu'il appartient en propre à Berthe Morizot de saisir, et qu'une particulière magie nous conserve intacte à jamais dans sa juvénilité fraîche et tendre ! Quel

art juste, et quelle liberté dans l'expression ! Comme tout est dit, en ce murmure ! Nous admirons de tout notre esprit de plus grands, de plus robustes maîtres, parmi les contemporains de cette exquise poétesse ; d'autres satisfont plus pleinement notre critique, notre intelligence : nul ne touche davantage notre sensibilité, nul ne parle plus intimement à notre cœur, nul n'est plus près de nous que celle-là. Ce n'est qu'à la réflexion que nous la trouvons aussi admirable : pour le caractère nerveux et dépouillé, sans éloquence, de son art. Cela, naturellement, sans y penser, de verve, par le seul jeu du don visible et de la volonté cachée, et cette faculté de réceptivité merveilleuse à l'égard du monde sensible, dont elle a su percevoir et dégager pour nous, d'un trait subtil, mille nuances qui sans elle nous échapperaient encore. Au reste, dans une de ses formules d'autant plus riches qu'elles obligent, par leur tour abstrait, à davantage réfléchir, Paul Valéry, à propos justement de Berthe Morizot, l'a dit mieux que nous, pour nous donner l'explication de ce prodige : « L'homme vit et se meut dans ce qu'il voit ; mais il ne voit que ce qu'il songe. »

*
* *

L'exposition du Livre italien, organisée simultanément à la Bibliothèque nationale et au Pavillon de Marsan, sur l'initiative avisée de M. de Tammazo de Marinis, constitue la suite normale et le digne pendant de la manifestation analogue consacrée il y a quelques mois, rue de Richelieu, aux livres et aux manuscrits du moyen âge.

Présentée avec infiniment de goût, la nouvelle exposition apparaît de tout premier ordre et fournit aux spécialistes une vaste matière à étude et à profitables confrontations. Il ne nous appartient que de dire notre plaisir devant cette accumulation de merveilles, libéralement prêtées par les plus compétents collectionneurs des deux mondes. Bibliothèques publiques et privées ont mis leur coquetterie à envoyer leurs plus rares joyaux au Pavillon de Marsan. On y passerait des journées, penché sur ces collections de manuscrits enluminés, d'incunables, de gravures et de reliures. Dans l'impossibilité matérielle de s'étendre à la description ou à la seule énumération de tant de chefs-d'œuvre éloquents, où, sur le vélin, l'innombrable cohorte des artistes italiens du moyen âge et de la Renaissance ont prodigué leur fertile génie, aussi à l'aise dans la marge réduite du livre que devant la muraille ou la toile à couvrir, notons, au moins, la leçon principale à retirer de cette extraordinaire manifestation. C'est, d'abord, la part considérable qui revient à l'Italie dans le sauvetage de la pensée antique, tant par les précieux refuges qu'elle

lui a donnés en ses couvents que par la dilection et les soins touchants avec lesquels ses savants et pieux calligraphes, ses enlumineurs et ses vignettistes se sont dévotement appliqués à en reproduire les inestimables reliques. C'est aussi la maîtrise si vite conquise des imprimeurs vénitiens, florentins ou romains, et leur rapidité à égaler et à renouveler sur leurs presses l'art typographique qui leur était venu d'Allemagne. Quel visiteur lettré pourrait contempler sans émotion le premier exemplaire qui ait été imprimé d'Homère (1488), le premier Virgile (1469), le premier Dante (1472)? Les artisans de ces livres, eux aussi sacrés, ont été dignes de leur tâche. A ces monuments de la pensée humaine, ils ont approprié du premier coup la matière et l'ornementation qui convenaient, et, grâce à eux, la jeune imprimerie à ses débuts a trouvé l'occasion de donner une forme aussitôt parfaite à ces chefs-d'œuvre. Ce n'est pas sans mélancolie que l'on en fera une fois de plus la constatation : en dix ou quinze ans, l'art de l'imprimerie a été créé de toutes pièces, et, dans toutes ses parties (papier, caractères, encre, mise en pages, ornementation, reliure), porté d'un bond à son plus haut point de perfection artistique et technique, où d'ailleurs, passé la fin du seizième siècle, il n'a pu se maintenir, et qu'en dépit des commodités de son outillage, la moderne typographie serait bien incapable d'égaler.

ÉMILE HENRIOT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. FRANÇOIS DE WENDEL

Il n'est pas sans intérêt de signaler la curieuse position parlementaire de M. François de Wendel. C'est celle d'un homme à qui la valeur, l'expérience, la compétence, et le sens de cette expérience, de cette valeur et de cette compétence inspirent une insurmontable modestie. M. de Wendel tient en mains des intérêts qui sont quotidiennement en cause : il a la discrétion de n'en point parler pour ne point paraître défendre les intérêts de sa maison. Il est constant, cependant, qu'il est un des hommes les plus éclairés du Parlement, le plus au fait des grands problèmes économiques, industriels et financiers de l'après-guerre, et ceux qui ont été à même de l'écouter les deux ou trois fois qu'il fut obligé de rompre le silence savent avec quelle sobre clarté et quelle élégante précision il conduit ses démonstrations.

Il est probable que M. François de Wendel, dont la clairvoyance et l'énergie rendent à son pays de signalés services, et qui exerce, par sa situation, une influence considérable, ne se soucie point de jouer au Parlement un rôle de premier plan : peu lui importe, sans doute, d'être notoire dans une maison où l'assurance est en raison inverse du savoir et où les manifestations les plus bruyantes sont les plus dépourvues de sérieux et de portée. Au reste, si M. de Wendel parle peu, se manifeste peu, il est souvent mis en cause par ses adversaires, pour qui il représente une sorte de personnage symbolique. On sait que la majorité actuelle considère comme un crime de représenter de gros intérêts. Elle veut bien considérer comme respectables, jusqu'à un certain point, la propriété, l'épargne, l'industrie, le commerce, le transport, etc...,

à condition qu'il s'agisse de petite propriété, de petite épargne ou de petite industrie. L'industrie, la banque, le chemin de fer, les forges, les charbonnages, lui paraissent autant d'entités redoutables, et les démocrates modernes n'ont pas, à la croire, de pires ennemis. Avec quelle rage, d'ailleurs, ces apôtres de la conciliation sentimentale et du pacifisme, qui prétendent travailler de toutes leurs forces au développement des intérêts communs à tous les peuples, dénoncent, avec le catholicisme, et pêle-mêle, la « finance internationale » et l' « industrie internationale ». M. François de Wendel, président du Comité des forges, vice-président du Comité des houilles et régent de la Banque de France, semble donc à tous les élus orthodoxes de la démagogie un personnage abominable, et chacun feint de comprendre à peine par quelle inexplicable impudence il a l'audace de siéger au Parlement. Mais M. de Wendel, qui n'entend pas perdre son temps à des controverses doctrinales avec des primaires de mauvaise foi, a toujours su arrêter à temps les calomnies dirigées contre lui, lorsqu'elles devenaient dangereuses, soit qu'on l'accusât d'une politique personnelle franco-allemande, ou qu'on allât même jusqu'à lui reprocher d'avoir eu des usines sous le séquestre allemand pendant l'occupation du bassin de Briey.

On entend bien, d'ailleurs, que le but de ces quelques lignes n'est pas de faire connaître M. de Wendel sous son vrai jour, à ses collègues du Parlement. Toutes les personnalités qui sont mêlées de près ou de loin à la vie économique de la France, qui se soucient de sa richesse, de sa prospérité, de sa production, de son rôle sur les marchés mondiaux, et par conséquent de sa place dans le monde, de son avenir économique et social, connaissent M. de Wendel. Ils savent quelle précieuse fortune c'est, pour la grande industrie, d'être représentée par ce gentilhomme d'ancienne race, de large intelligence et de haute culture. M. de Wendel appartient à cette aristocratie lorraine, à la fois si patriarcale et si artiste, si magnifique et si laborieuse, si profondément attachée à son sol, à sa province, et n'ayant dédaigné aucun des problèmes qui intéressent sa richesse, sa gloire et sa beauté. Assurément M. de Wendel qui, en dépit de ses multiples occupations et de ses lourdes reponsabilités, est à la Chambre d'une assiduité minutieuse, n'apporte pas dans les couloirs cette familiarité démocratique et ce tutoiement cordial qui est l'usage des Chambres nouvelles. On le voit, à son banc, attentif toujours, et dissimulant parfaitement son mépris de tant d'inutile verbiage et de tant de pauvres comités. On voit aussi dans les couloirs sa fine silhouette, élancée et souple, et sa promenade familière en compagnie de quelques rares intimes. Sans doute il tempère d'une courtoisie charmante de grand seigneur la réserve un peu froide du tempérament lorrain, et ses préoccupations lui ont fait, en dépit de son sourire, une

attitude immuablement sérieuse et grave. Mais, tenant pour nécessaire au bon état de son pays la discipline, la hiérarchie et l'ordre, rien dans son tempérament ne peut attirer sa sympathie vers la république des camarades et la vanité des relations faciles. Aussi bien nul n'est tenté d'aborder par simple désir de bavardage, oisiveté ou désœuvrement, cet homme d'ailleurs si bienveillant et si ouvert à toutes les suggestions, si accueillant à toutes les controverses.

M. François de Wendel, que son cousin, en 1919, devait rejoindre au Parlement comme député de la Moselle, représente Briey à la Chambre depuis 1914 — il avait alors quarante ans — après avoir échoué de quelques voix en 1910. Très à l'écart de toutes les manifestations purement politiques, il suit avec attention tout ce qui touche aux grandes affaires économiques, et ses précieux conseils ont souvent porté leurs fruits. Soit que ses amis aient reproduit son sentiment et exprimé son point de vue, soit que lui-même soit intervenu à la Commission des mines dans de difficiles débats techniques, il est souvent parvenu à remettre au point des problèmes mal posés, à prémunir le Parlement contre le danger de certaines solutions démagogiques hâtives, et il a surtout étonné souvent des adversaires systématiques et prévenus par le libéralisme de son esprit de conciliation. La générosité et le progrès social sont le contraire de la démagogie : l'action de M. de Wendel tend sans cesse à le démontrer, et combien de fois son froid et lucide bon sens n'a-t-il pas indiqué à des démagogues que, non seulement ils troublaient gravement et sans profit l'économie nationale, mais qu'ils allaient à l'encontre de leur but. Aussi bien M. de Wendel qui se tait souvent en séance publique par un raffinement de délicatesse, parce que ses intérêts personnels sont étroitement liés à ceux des industries métallurgiques et minières, ne dissimule pas que les grandes associations aux destinées desquelles il préside ont une politique, et ce n'est sans doute pas un de ses moindres sujets d'étonnement que, dans la gestion des grandes affaires de la nation, au milieu de la vie difficile, au jour le jour, et au hasard des circonstances, ces grands groupements patronaux soient à peu près seuls à en avoir une, nationale d'ailleurs, et dont le côté social apparaît souvent libéral et généreux.

M. François de Wendel pense donc qu'il a un devoir à remplir et il le remplit. On a vu avec quelle hautaine discrétion et quelle énergie résolue. Sans doute est-il convaincu, lui aussi, que s'abandonner n'est pas une solution, et qu'il n'est pas nécessaire de réussir pour persévérer. Si son œuvre parlementaire est, en dépit des apparences superficielles, considérable, son œuvre financière, extra-parlementaire, ne l'est pas moins. M. François de Wendel, nous l'avons dit, est régent de la Banque de France. Nous savons quel mérite il eut à se taire, et

quel patriotisme prudent dicta sa conduite lors de la situation hebdomadaire inexacte qui fut publiée à la fin du ministère Herriot, et qui coûta d'ailleurs, indirectement, la vie au ministère Herriot. Il lui a paru impossible alors de profiter de sa situation de parlementaire pour répondre, de la tribune de la Chambre, aux insinuations sur le rôle des régents. Mais, plus récemment, dans une circonstance plus délicate encore, il faut qu'on sache que c'est à l'énergie de M. de Wendel et de M. de Rothschild que nous devons un très grand service. Il s'agit des réserves d'or de la Banque, et de l'éventualité de faire entrer cet or dans la bataille du franc. Entrée dans la bataille de la suprême réserve, qui assurerait une victoire certaine, mais une victoire à la Pyrrhus, une victoire sans lendemain, et nous laisserait démunis, découverts devant toutes les offensives. Là encore, M. de Wendel a montré l'avantage d'avoir une politique et là encore il a mis au service de son pays, des grands intérêts dont il a la garde, son énergie silencieuse. Il n'en attend, d'ailleurs, aucun remerciement des foules, et dédaigne entièrement de faire valoir ce service.

Ainsi M. de Wendel, de qui nous n'avons voulu parler ici qu'en tant qu'homme public et parlementaire, est un parlementaire d'une espèce très rare et très précieuse, parce qu'il a de la compétence, ce qui n'est pas très commun, parce qu'il a de la discrétion, du tact et de la réserve, ce qui n'est encore point commun, et enfin, ce qui devient tout à fait exceptionnel, et c'est là le plus remarquable de ses dons, parce qu'il a du caractère.

***

Le Théâtre : « *Comme ci (ou comme ça)* » de M. L. Pirandello.

M. Pirandello avait derrière lui une carrière brillante de romancier quand, en pleine maturité et aux abords, croyons-nous, de la cinquantaine, il se sentit brusquement l'envie d'écrire pour le théâtre. En quelques années, il amassa les œuvres avec une facilité et une aisance qui ne sont pas encore des mérites littéraires. Peu apprécié dans son pays, il vint demander le suffrage de Paris, et Paris rendit d'un coup son nom célèbre par le triomphe de *Six personnages en quête d'auteur*. Plusieurs autres ouvrages parurent moins heureux, soit qu'il fût victime de la fatalité, soit qu'il fût inégalement inspiré par un talent très libre, très souple et très aventureux, soit qu'il fût trahi par la traduction ou l'interprétation. Une seconde pièce, cependant, attesta son originalité et sa puissance et connut au théâtre de l'Atelier un long succès : *Chacun sa vérité*.

Au contraire, *Henri IV*, *Vêtir ceux qui sont nus*, et, récemment,

Tout pour le mieux, étaient contestés par la critique et touchaient faiblement le public. On commençait à trouver que M. Pirandello produisait beaucoup et se répétait souvent. Un jour, maître de sa manière, il a tout ramassé et s'est dépassé lui-même dans la pièce que vient de représenter le théâtre des Arts, *Comme ci* (*ou comme ça*).

Six personnages en quête d'auteur commençaient par l'emploi savant de l'ascenseur, *Comme ci* (*ou comme ça*) commence par une séance de cinématographe. Des dépêches qui passent sur l'écran présentent l'exposition en raccourci : un peintre célèbre, fiancé à une célèbre actrice, a été trompé par elle tout à la veille du mariage et s'est donné la mort. Le complice, Michele Rocca, était lui-même fiancé à la sœur du peintre. On comprend d'autant moins cette trahison de la part de Delia Morello qu'elle est fort intelligente, qu'elle semblait aimer son fiancé et que, la faute commise, elle semble avoir oublié celui pour qui elle a trahi.

Un soir, dans un salon, une dispute s'est élevée entre deux amis, brillants et jeunes, Francesco Savio et Doro Palegari. Le premier disait que Delia n'avait pu agir que par perversité, le second inventait tout un système d'excuses très plausibles, très vraisemblables. Ils ont apporté à la contradiction tant de chaleur qu'ils se sont fâchés. Rentré chez lui, l'inquiétude des siens et la clairvoyance d'un confident original ont révélé à Doro qu'il n'avait imaginé cette défense de Delia que par un secret penchant pour elle. De caractère très vif, il réagit violemment, et pour se défendre contre le prestige de l'actrice, il embrasse avec passion l'opinion qui la condamne, contre laquelle il s'insurgeait la veille. Pendant le même temps, des raisons analogues agissant sur un tempérament différent mènent Francesco à faire exactement le chemin inverse. Si bien que les deux jeunes gens se retrouvent tout aussi éloignés que la veille, chacun d'eux occupant la position extrême que l'autre occupait précédemment. Revirement qui n'est pas gratuit, puisqu'il a pour mobile le sentiment naturel que deux jeunes gens peuvent éprouver à l'égard d'une femme célèbre mêlée à un scandale.

Cependant Doro, qui veut se défendre contre son penchant pour Delia et qui souhaite, en conséquence, de la croire indigne, entre dans une colère violente contre Francesco qui vient lui rappeler l'opinion qu'il avait la veille et qu'il désire ne plus avoir. Son caractère bouillant le porte à insulter si gravement son ami qu'ils décident de se battre en duel.

Ainsi, ces deux amis risquent de se tuer parce que chacun d'eux a convaincu l'autre, d'où il suit que chacun d'eux se laissait en même temps convaincre par l'autre. Si bien qu'ils se tueront sans savoir au juste si c'est en l'honneur de l'opinion numéro un ou de l'opinion numéro deux, de l'opinion qui veut que Delia soit innocente ou de l'opinion qui veut qu'elle soit coupable.

Mais alors, paraît Delia elle-même. Elle vient remercier Doro,

parce qu'il a vu clair en elle, mieux qu'elle-même. Doro rayonne. Alors, sa première opinion était la bonne, et Francesco n'est qu'un sot. Mais quand Delia a entendu les arguments de Francesco, elle ne sait plus du tout si ce n'est pas l'accusateur, tout au fond, qui a raison. Elle a fait le mal en le colorant de belles excuses. Quand on lui rappelle les excuses, elle est disposée à les juger valables, excellentes, décisives. Mais quand on lui tend le miroir, elle se trouble, elle a peur, car elle reconnaît qu'elle a fait le mal par l'instinct d'une dilection cachée, et que toutes les excuses n'étaient que des couleurs.

Rien n'est plus plausible ni plus conforme au réel que ce jeu de balance : il est vrai que, dans la plupart des cas, sinon dans tous, nous tentons ainsi de nous duper nous-même et que notre conscience est à la merci de celui qui l'endort ou de celui qui la réveille. M. Pirandello s'amuse encore pendant tout un acte à faire osciller les plateaux au gré des souffles, en ayant soin que chaque revirement soit irréprochablement motivé. Il n'est pas un des mouvements de ses personnages contre lequel la science du cœur humain se puisse inscrire en faux.

Puis, après ces deux actes d'acrobatie, brusquement, l'auteur ôte le masque et démonte la mécanique : les acteurs feignent de revenir sur la scène en se plaignant qu'il n'y ait pas de troisième acte. Ainsi, à la manière de Molière dans la *Critique de l'École des femmes*, M. Pirandello rappelle que, la fable déroulée, il n'est d'aucune importance qu'elle finisse d'une façon ou d'une autre, car il importe avant tout que ni l'auteur ni le spectateur se laissent prendre trop sérieusement à ce jeu de fictions qui est l'art dramatique.

Enfin, en cours de route, M. Pirandello avait fait lui aussi sa *Critique de l'École des femmes*. Par un ingénieux subterfuge, il avait montré les amis de M. Pirandello, les adversaires de M. Pirandello et les neutres discutant sur le cas de M. Pirandello. Et cette satire universelle, d'où n'est pas même exclue l'autocritique, était menée avec une lucidité magistrale en même temps qu'à un train séduisant par tout ce qu'il a d'alerte, de léger, de subtil ; si bien que cet auteur n'a jamais rien fait de mieux que cette pièce qui semble la charge de sa propre manière.

Quand on a reconnu les raisons d'admirer cette agilité de l'intelligence, on réfléchit qu'il est impossible de s'inscrire en faux contre les vérités rappelées par M. Pirandello : le jugement de l'homme est mobile, instable ; notre raison est débile et tourne à tout vent ; un psalmiste pourrait prendre à son compte ces réflexions sur la faiblesse de l'homme abandonné à lui-même et éclairé des seules lumières de cette chancelante raison. Que l'intelligence ne puisse saisir le réel en son essence, nulle philosophie ou théologie non plus n'y contredit. M. Pirandello ne tire à première vue de ces constatations aucune conclusion abusive, ni négation, ni même scepticisme. Il n'en tire qu'un jeu, en ayant soin de souligner que ce jeu est encore plus vain, plus irréel que toute autre apparence. Cette école de cri-

tique, ainsi comprise et suivie, n'a rien que de parfaitement salubre.

Reste que les pirandelliens, car il y en a, prétendent parfois trouver davantage en leur auteur. L'univers n'est que jeu d'apparence, soit, personne n'y contredit. Nous ne pénétrons pas l'essence du vrai, soit encore, puisque, aussi bien, nous ne la connaissons que par analogie. Mais il ne faudrait pas aller plus loin, ni s'autoriser des jeux du subtil Italien pour nier la personnalité.

Peut-on dire qu'il y autorise? Il y a dans la pièce un personnage de raisonneur, qui paraît porter la parole en son nom. On peut croire que, cette fois-ci, ce personnage raille comme tout le monde et présente la charge du système pirandellien. Cependant, on peut objecter que ce personnage du raisonneur se retrouve dans toutes les pièces de Pirandello, et que, les autres fois, il est sérieux. Or, à un moment, ce raisonneur semble, par delà les apparences, nier la réalité. Alors, un personnage riposte : « Dans ces conditions, le destin de l'humanité est donc une duperie tragique? » Grande idée essentielle, qu'on eût aimé voir prendre corps sous les mains de l'auteur. A cet endroit, par delà la comédie, il pouvait toucher la plus haute vérité humaine. Ne l'a-t-il pas fait afin de ne pas brouiller les genres? On est réduit là-dessus aux conjectures, de même que sur la pensée secrète de M. Pirandello. Tient-il pour un pyrrhonisme à la Montaigne, un subjectivisme qui iraient se dénouant dans l'idéalisme ou le pessimisme? Plusieurs le prétendent, qui se réclament de lui. Il n'y autorise pas directement. Il en est de son œuvre comme des apparences qu'elle anime : chacun peut les interpréter en les sollicitant.

En ce cas, il faut présenter deux remarques. D'abord les vérités morales que rappelle M. Pirandello, pour pénétrantes qu'elles soient, ne peuvent surprendre que les ignorants : elles sont déjà dans nos moralistes. Il faut louer M. Pirandello de les présenter sous une forme animée et rajeunie. Il ne faut pas écrire qu'elles renversent la connaissance de l'univers. Ensuite, il faut écrire qu'on outrepasse le champ de la raison si l'on s'autorise d'un jeu pour nier l'essentiel; aucune des aventures qui surviennent aux héros de M. Pirandello ne les empêche de conserver, à travers les mobiles apparences, une personnalité inaltérable, indivisible, incontestable en sa réalité, qui est reponsable et perfectible puisqu'elle coordonne librement les apparences en système moral, que sa conscience connaît le bien et le mal et que son intelligence connaît le vrai.

Quant à l'agilité du jeu, elle est telle qu'elle émerveille au point de rappeler celle de Voltaire dans les *Contes philosophiques*. Ce n'est pas petit compliment, mais M. Pirandello le justifie par cette pièce qui semble bien apporter le dernier mot qu'il ait à dire au théâtre, et qui atteste qu'on doit le classer à titre définitif parmi les maîtres de son art.

LUCIEN DUBECH

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES PROBLÈMES FINANCIERS. — *Entrevues à Londres entre MM. Raoul Péret et Winston Churchill. On examine les moyens de redresser le franc* (17-19 *mai*).

Cependant, le 18 *mai, la livre sterling cote* 172 *francs. Une intervention gouvernementale sur les changes la ramène à* 161 *francs* (20 *mai*), *puis à* 154 (21 *mai*) *et à* 146 (27 *mai*).

— *La rentrée des Chambres* (27 *mai*) *provoque aussitôt une nouvelle hausse de la livre. Le gouvernement obtient à la Chambre l'ajournement de la discussion des interpellations financières, mais sa demande d'inscription à l'ordre du jour de la réforme électorale est également ajournée.*

Un communiqué gouvernemental relatif à l'institution d'un comité d'experts et laissant prévoir l'abandon de la politique fiscale du Cartel soulève à gauche de vives protestations (29 *mai*).

LA SOUMISSION D'ABD-EL-KRIM. — *L'offensive franco-espagnole, déclanchée le* 19 *mai, amène aussitôt des résultats considérables. Abd-el-Krim, abandonné par les Beni-Ouriaghel, s'enfuit vers l'Ouest. Le* 23, *nous occupons Targuist. Le* 24, *le massif du Djebel Hammam tombe entre nos mains.*

Abd-el-Krim a perdu la partie. Par lettre, il s'en remet à la générosité de la France (24 *mai*). *Il passe dans nos lignes* (27 *mai*).

Le mouvement de soumission s'étend. Le 29 *mai, les Beni-Zeroual se soumettent.*

BELGIQUE. — *Le cartel belge, responsable de la chute du franc, abandonne le pouvoir. Cabinet d'union nationale présidé par M. Jaspar, catholique, où restent M. Vandervelde et trois de ses amis socialistes* (20 *mai*).

PORTUGAL. — *Mutinerie militaire rapidement victorieuse. Le gouvernement démissionne. Le général Mendez Cabeçadas et les insurgés sont maîtres de la situation* (30 *mai*). *Le président de la République s'incline et appelle au pouvoir les militaires victorieux* (31 *mai*).

HONGRIE. — *Verdict dans l'affaire des faux billets de la banque de France. Nadossy et Windischsgrätz sont condamnés à trois années de travaux forcés. Il y a plusieurs autres condamnations* (26 *mai*).

POLOGNE. — *Le maréchal Pilsudski est élu président de la République par l'Assemblée nationale. Il refuse la constitution en vigueur l'empêchant, dit-il, de faire tout travail* (31 *mai*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXV — Avril-Juin 1926

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

L'HISTOIRE

LES SCIENCES

LES BEAUX ARTS

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33804.